

InterDIALOGOS: Action sociale et éducation en contextes pluriculturels

InterDIALOGOS: Soziales Engagement und Bildung in einer plurikulturellen Umwelt

InterDIALOGOS: Azione sociale e educazione nei contesti pluriculturali

- **Société suisse, quelle place pour les jeunes?**
- **Società svizzera, quale spazio per i giovani?**
- **Schweizerische Gesellschaft – welchen Platz haben hier die Jungen?**

I n t e r -

D

i

a

D

IALOGOS

Numero 1/2009

Photos :

- Ecole d'Arts appliqués
- Olivier Arni
- Pascal Helle
- Annina Sping
- Claudia Wetter

ABONNEMENTS

(2 numéros par année)

PRIX / PREIS / PREZZO :

- Privé Fr. 25.-
- Institution Fr. 50.-
- Soutien (Unterstützung) Fr. 50.-
- Prix au numéro Fr. 15.-
- L'abbonamento non disdetto s'intende automaticamente rinnovato per l'anno successivo
- L'abbonement non révoqué est automatiquement renouvelé pour une année
- Das Abonnement verlängert sich automatisch um ein Jahr, wenn es nicht gekündigt wird

ADMINISTRATION ET ABONNEMENTS

InterDIALOGOS
Case postale 830
2301 La Chaux-de-Fonds
CCP 20-9933-9

e-mail : interdialogos@bluewin.ch
www.ne.ch/interdialogos

Sommaire

EDITORIAL	1
DOSSIER	2
• SOCIÉTÉ SUISSE, QUELLE PLACE POUR LES JEUNES ?	
• SOCIETÀ SVIZZERA, QUALE SPAZIO PER I GIOVANI ?	
• SCHWEIZERISCHE GESELLSCHAFT - WELCHEN PLATZ HABEN HIER DIE JUNGEN ?	
• Pour une politique de la jeunesse au service de la cohésion sociale !	2
• Le monde du travail fait-il une place aux jeunes ?	6
• La formation post-obligatoire des jeunes migrants à statut juridique précaire ou sans statut	8
• Orientation scolaire et professionnelle de jeunes migrants africains primo-arrivants en Suisse	12
• « La Suisse ? C'est mon pays, mon avenir ». Variations sur le thème de l'intégration de « jeunes » musulmans en Suisse	16
• Les jeunes Musulmans de Neuchâtel : un rapport à la religion réellement différent des autres jeunes en Suisse ?	20
• Die Rolle der Schule für die bikulturelle Identitätsentwicklung von Jugendlichen mit Migrationshintergrund	26
• Giovani migranti tra cultura d'origine e cultura locale	30
• „fremdenähe“ – ein Buch und vier Vernissagen	34
• Le Parlement des Jeunes de Neuchâtel : une école de la démocratie ; une expérience de vie	38
• Les technologies de l'information et de la communication (TIC) : des moyens pour favoriser la participation des jeunes à la vie démocratique locale	42
• Sport als integrativer Ansatz ? Jugendprojekt Midnight Basketball / Open Sunday füllt Lücken	46
• Ils sont pas bêtes les jeunes	50
COURRIER DES LECTEURS	53
FENÊTRE SUR...	
L'Europe Une nouvelle recommandation du Conseil de l'Europe sur la dimension des religions et des convictions non religieuses dans l'éducation interculturelle	54
Fribourg LivrExchange, un lieu interculturel spécial !	55



PLUME LIBRE
56



MIGRATION ET SANTÉ
58



AGENDA
60



PUBLICATIONS
62

Société suisse,

quelle place pour les jeunes ?

A lors que la société suisse vieillit, l'immigration joue aujourd'hui un rôle déterminant dans la croissance de la population, notamment grâce aux naissances d'enfants étrangers.

Si le poids social des jeunes générations par rapport aux anciennes mincit, à l'image des standards juvéniles de beauté, leur présence dans les médias semble enfler comme les problèmes d'obésité. Hormis les images aseptisées de jeunes top modèles que véhiculent la publicité, les émissions et concours de variétés en tous genres, les médias se focalisent volontiers sur les comportements incivils des jeunes, notamment les actes de violence, la délinquance, les conduites à risque et le délitement des mœurs. Les réactions politiques se traduisent surtout par des appels et des dispositifs répressifs plus marqués et une volonté de faire peser davantage l'encadrement normatif pour intégrer les jeunes à la société. Dans ce contexte, la dimension de l'immigration est omniprésente, explicitement ou implicitement en arrière fond.

Pour ce qui est de la place et de l'influence politiques des jeunes générations sur la marche de la société, elles semblent friser l'anorexie, en tout cas au regard des taux de participation aux votations et élections. Les mobilisations et les engagements des jeunes, plutôt pour de grandes causes humanitaires ou écologiques, passent souvent assez inaperçues. Il est vrai que l'on s'intéresse assez peu à ce qu'ils ont ou auraient à dire tant qu'ils ne perturbent pas le cadre établi !

Rien de neuf dans le constat. En réalité, que sait-on vraiment des sentiments d'appartenances des jeunes, de leurs demandes, de leurs visions du monde et de leurs aspirations pour l'avenir ?

Les différents articles proposés dans ce numéro fournissent des éléments de réponses et de réflexions sur la place que la société réserve aux jeunes (politiques de la jeunesse, de la formation et de l'emploi), sur leurs identifications à celle-ci (appartenances culturelles, religieuses et sociales) mais aussi sur les espaces qu'ils investissent en tant qu'acteurs à part entière (mobilisation et participation civique).

Le thème de cet InterDialogos fait écho à une action intitulée « NeuchàToi 2009 » dont le but est de donner en priorité la parole aux jeunes du canton de Neuchâtel. L'ambition est de mieux comprendre leur univers de vie, leurs relations aux autres et leurs demandes. De nombreux jeunes se sont emparés de cet espace d'expression et l'ont décliné en plus de 40 événements riches sur le fond, diversifiés dans la forme, créatifs et métissés... à l'image de beaucoup de jeunes d'aujourd'hui !

Amina Benkais
Thomas Facchinetti
COSM, Neuchâtel



THOMAS FACCHINETTI **AMINA BENKAIS**

Société suisse, quelle place pour le Società svizzera, quale spazio per i giovani?

Schweizerische Gesellschaft – welchen Platz

Pour une politique de la jeunesse au service



Cohésion sociale et jeunesse

À une époque où les individus sont de plus en plus réduits aux rôles de consommateurs et de clients, il est essentiel de remettre la citoyenneté au centre de l'action politique et sociale. Citoyen-ne avec des droits et des devoirs, personne reconnue dans sa singularité et membre à part entière de la société. Il est aussi fondamental de donner du sens à la cohésion sociale et d'en prendre soin.

De façon générale, les gens doivent avoir l'impression qu'ils participent à une entreprise commune, qu'ils ont les mêmes défis à relever, qu'ils font partie de la même collectivité. La cohésion sociale signifie en effet partage des valeurs, sentiment de faire partie d'une même communauté.

Le meilleur antidote au sentiment d'insécurité, qu'une partie de la population ressent, reste d'agir concrètement pour renforcer la cohésion sociale et augmenter la qualité de vie. Il importe de travailler globalement et de manière proactive, en ayant une politique qui encourage et soutienne la participation à la vie sociale et culturelle des citoyen-ne-s.

Dans cette optique, l'intégration sociale, culturelle et économique des jeunes est certainement un des enjeux majeurs auquel notre société doit trouver des réponses durables, un défi de taille pour notre futur à toutes et tous! La jeunesse est en effet une catégorie sociale exposée à la précarité et, il faut l'admettre, mal considérée. L'image de la jeunesse,

telle que véhiculée dans les médias, tend à réduire l'importante diversité et les qualités présentes chez les jeunes, à des comportements socialement indésirables et connotés négativement: violence, drogues, incivilités...

Il faut aussi souligner que les crises économiques touchent les jeunes plus que les autres catégories. L'accès à la formation et à l'emploi ne leur est pas garanti, cela constitue des risques importants de marginalisation et d'exclusion.

Voilà notamment les raisons pour lesquelles il est nécessaire de définir et de mettre en œuvre des politiques de la jeunesse claires, cohérentes et adaptées à notre époque.

Politique de la jeunesse: favoriser la participation!

Selon la commission fédérale pour l'enfance et la jeunesse, définir une politique de la jeunesse, c'est établir une politique de société qui prenne en compte, à tous les niveaux et dans tous les domaines, la situation, les besoins et les attentes de la jeune génération.

Quelques conséquences à cette approche (www.gla-j-vd.ch):

- Il s'agit d'un domaine transversal qui touche de nombreux domaines d'action de l'Etat.
- Une ligne directrice claire est donnée et qui reconnaît une place spécifique aux jeunes.
- L'idée du partenariat avec les jeunes est introduite.

sjeunes ?

haben hier die Jungen ?

de la cohésion sociale !

- Cette définition stipule qu'une réelle participation des jeunes est nécessaire si l'on veut vraiment être à l'écoute de leur situation, de leurs besoins et de leurs attentes.
- Une véritable politique de la jeunesse doit être menée pour, avec et grâce aux jeunes !
- C'est encourager et soutenir les enfants et les jeunes, les considérer comme des partenaires égaux.
- La participation des jeunes doit être promue dans tous les secteurs d'activité de l'Etat.

Définir une politique de la jeunesse, c'est fixer un ensemble d'actions pour permettre une meilleure qualité de vie pour les jeunes et une entrée dans la vie citoyenne, sociale et professionnelle de la meilleure des manières.

Toutes les études dans ce domaine montrent également l'importance de reconnaître le potentiel éducatif et préventif des activités de jeunesse extrascolaires, associatives ou socioculturelles.

Il faut initier des collaborations et des concertations plus étroites avec les milieux de jeunesse et développer une meilleure coordination horizontale entre les services administratifs travaillant en rapport avec la jeunesse.

Rôles des activités de jeunesse extrascolaires ?

Entre le temps de l'école, de la formation ou du travail et celui de la vie familiale, se

trouve le temps extrascolaire ou de loisirs, encore appelé libre ou disponible... Ce temps joue un rôle important pour les jeunes et possède par ailleurs plusieurs facettes.

Par les rencontres et les activités présentes dans le temps extrascolaire, les jeunes sont confrontés à un espace de découverte, de socialisation, d'intégration sociale. La notion d'apprentissages informels, clairement admis de nos jours, illustre que le temps de loisirs est aussi un temps pour développer toutes sortes de compétences, sociales, notamment.

Participer, c'est aussi s'engager et prendre des responsabilités, c'est apprendre la vie en collectivité, les règles et les valeurs qui l'accompagnent. Tous ces apprentissages sont précieux et participent à la construction de l'identité et de la citoyenneté.

Dans le temps extrascolaire, les jeunes sont également confrontés à toutes sortes de risques, qui correspondent à des aspects des fois plus sombres de notre société : on peut penser par exemple aux produits psychotropes, à la violence, au racisme, à la pornographie, etc.

Et c'est là que la présence de professionnels de la jeunesse, de travailleurs sociaux, d'animateurs socioculturels ou d'associations de jeunesse, prend sa valeur et son sens.

Etre à l'écoute des besoins et des aspirations des jeunes, leur offrir des opportunités de s'engager dans des projets et les accompagner, les conseiller ou les orienter si besoin, voilà des fonctions fondamentales

In einer Zeit, wo Einzelpersonen immer mehr auf ihre Rolle als Konsumentin oder als Kunde reduziert werden, ist es wichtig, die Teilnahme am öffentlichen Leben wieder verstärkt ins Zentrum des politischen und sozialen Handelns zu stellen: Bürgerinnen und Bürger mit Rechten und Pflichten, Einzelpersonen, deren Individualität anerkannt wird und die vollständige Mitglieder der Gesellschaft sind. Wichtig ist es ebenfalls, dem sozialen Zusammenhalt einen Sinn zu verleihen und gut auf ihn aufzupassen.

Vor diesem Hintergrund ist die soziale, kulturelle und wirtschaftliche Integration von Jugendlichen gewiss eines der bedeutendsten Themen, für die unsere Gesellschaft dauerhafte Antworten finden muss: eine grosse Herausforderung für die Zukunft von uns allen! Denn die Jugend ist eine soziale Kategorie, die viel Ungewissheit ausgesetzt ist und die zugegebenermassen keinen guten Ruf hat. So wie das Bild der Jugend in den Medien dargestellt wird, wird die grosse Diversität und die vielen Vorzüge, die bei jungen Menschen vorhanden sind, auf gesellschaftlich unerwünschtes und negativ konnotiertes Verhalten reduziert: Gewalt, Drogen, Unhöflichkeit usw.

Unterstrichen werden muss auch, dass die Wirtschaftskrise die Jungen stärker trifft als andere Gruppen. Der Zugang zur Bildung und zur Beschäftigung wird ihnen nicht garantiert, was ein grosses Risiko für Marginalisierung und für Ausschluss darstellt.

qui permettent aux activités de jeunesse extrascolaires d'être pleinement des espaces de référence positifs et constructifs, espaces qui participent à la création de liens et de cohésion sociale.

Les temps changent, l'animation socioculturelle s'affirme!

Pour le Conseil de l'Europe, l'animation socioculturelle est une action sociale qui s'exerce au travers d'activités diverses au quotidien, en tenant compte des conditions sociales, culturelles, économiques et politiques des populations concernées. Son action vise à organiser et à mobiliser des groupes et des collectivités en vue d'un changement social. Elle s'exerce sur la base d'une participation volontaire et démocratique faisant appel à la notion de citoyenneté. L'animateur socioculturel est en effet un facilitateur de l'action démocratique.

des principes du développement durable. L'animation socioculturelle inscrit ses activités dans des champs d'interventions importants de nos jours, que ce soit en matière d'intégration sociale, d'insertion, de jeunesse, de promotion de la santé et prévention, de soutien aux associations, de promotion culturelle et de cohésion sociale.

L'animation socioculturelle travaille auprès de toutes les populations, enfants, jeunes, adultes, aînés. En renforçant le tissu des liens sociaux, les échanges interculturels, la solidarité et la citoyenneté, elle contribue à prévenir l'exclusion, les incivilités, la précarité économique et sociale. L'animation mène un travail de proximité en milieu ouvert, de développement communautaire, alliant individus et collectifs. Elle soutient les projets dans la réflexion et l'action, expérimentant de nouvelles pratiques



L'animation socioculturelle vit en Romandie depuis quelques années une phase importante de son existence en termes de reconnaissance et de développement. Avec la création de la HES santé-social, dans laquelle se trouve une filière spéciale animation socioculturelle, les métiers de l'animation se voient valorisés et prisés par les étudiant-e-s. L'utilité sociale de l'animation, par la création de lien social et de participation constructive au « vivre ensemble », est de plus en plus reconnue et légitimée, que ce soit dans le monde politique ou les milieux sociaux. L'animation socioculturelle est une ressource importante pour contribuer à l'existence d'une société démocratique, créative, respectueuse des droits humains et qui vise la concrétisation

qui contribuent au changement social. L'animation a une éthique démocratique exigeante dans ses finalités et ses formes d'action. Elle défend toutes les formes d'expression qui renforcent le lien social et facilitent la compréhension mutuelle.

En Romandie, une plateforme de l'animation socioculturelle a été constituée en mars 2004 (www.anim.ch). Elle réunit professionnels, employeurs, lieux de formation, étudiants, associations et toutes personnes intéressées par l'animation socioculturelle en Romandie. Ses objectifs sont de promouvoir l'animation socioculturelle, de favoriser les rencontres, échanges et réflexions sur les projets et actions d'animation en réponse à l'évolution des terrains sociaux, de mettre en réseau

expériences et compétences. Cette plateforme est une ressource précieuse qui facilite les échanges entre les régions et les professionnels de Romandie. En cette époque de mobilité et de globalisation des échanges, il est plus que nécessaire de travailler à dépasser les barrières cantonales pour apprendre les uns des autres et capitaliser les expériences. Cette dynamique, nourrie par les pratiques du « terrain », permet d'apporter des réponses adaptées aux réalités et aux besoins de notre époque.

Pour être à la hauteur des enjeux qui se posent, il est à mon sens fondamental de créer et de faire vivre de véritables partenariats entre tous les acteurs clés de la société, tels que les collectivités publiques, les professionnels, le monde associatif, la population en général et les jeunes en particulier.

Prendre soin de la jeunesse, c'est croire en notre avenir !

Les jeunes sont avant tout une ressource et pas un problème. Considérer les jeunes comme une ressource, c'est se concentrer sur des solutions à long terme, l'identification de besoins et l'élaboration de politiques afin de permettre d'une part aux jeunes de réaliser pleinement leur potentiel en tant que citoyens et citoyennes et d'autre part à la société de bénéficier au maximum de leurs compétences (www.glaj-vd.ch).

Il est essentiel de changer fondamentalement notre manière d'aborder la jeunesse. La jeunesse n'est pas un problème, de violence, de drogue, d'incivilités, d'intégration...

Au contraire, la jeunesse et chaque jeune en particulier, est une ressource, un trésor pour notre société. Et d'un trésor, on en prend soin ! Prendre soin de la jeunesse et la valoriser, c'est croire en notre avenir. C'est un investissement nécessaire pour une cohésion sociale durable et harmonieuse.

Pour conclure par une touche poétique, un proverbe kenyan qui parle avec finesse et profondeur du subtil lien qui relie les générations :

« Cette terre ne nous a pas été donnée par nos parents. Elle nous a été prêtée par nos enfants. »

Olivier Arni

Animateur socioculturel au
Centre de Loisirs de Neuchâtel
Député au Grand Conseil neuchâtelois

SOURCES :

- « Emergence et développement des politiques cantonales de la jeunesse » ; HIDEAP ; 2003
- « Assumer des responsabilités – les partager : comment promouvoir la participation des enfants et des jeunes », rapport de la commission fédérale pour l'enfance et la jeunesse ; 2001
- <http://www.glaj-vd.ch> ; site du groupe de liaison des activités de jeunesse du canton de Vaud

Aus diesen Gründen ist es wichtig, eine klare, kohärente und an die heutige Jugend angepasste Jugendpolitik zu definieren und anzuwenden. Partnerschaft und Mitbeteiligung sollen gestärkt und voll und ganz unterstützt werden.

Ausserschulische Aktivitäten von Jugendlichen ebenso wie soziokulturelle Animation spielen eine sehr bedeutende Rolle für Jugendliche, besonders dort, wo es um soziale Integration, um Mitbestimmung, um kulturelle Förderung, um Prävention und um Gesundheitsförderung geht.

Den Bedürfnissen und den Plänen von Jugendlichen zuhören ; ihnen die Gelegenheit bieten, sich in Projekten zu engagieren und sie dabei zu begleiten ; sie zu beraten und zu leiten : dies sind die grundsätzlichen Funktionen, die es ausserschulischen Aktivitäten erlauben, gänzlich positive und konstruktive Referenzräume zu sein, die zur Bildung von Beziehungen und von sozialem Zusammenhalt beitragen.

Jugendliche sind vor allem eine Ressource und nicht ein Problem. Es ist wichtig, dass wir die Art und Weise, wie wir auf Jugendliche zugehen, fundamental ändern. Die Jugend ist nicht ein Problem – Gewalt, Drogen, Unhöflichkeit, Integration usw.

Im Gegenteil : Jeder und jede Jugendliche ist eine Ressource, ein Schatz für unsere Gesellschaft. Wenn wir Sorge für die Jugendlichen tragen und sie schätzen, dann glauben wir an unsere Zukunft ! Es ist eine nötige Investition für einen dauerhaften sozialen und harmonischen Zusammenhalt.

Le monde du travail fait-il place aux jeunes ?

La CFG si preoccupa nel constatare che un gran numero di giovani non riesce ad inserirsi nella formazione professionale. Infatti, più di un giovane su 10 finisce la sua formazione senza ottenere un titolo postobbligatorio. Questi giovani rischiano fortemente di doversi accontentare tutta la vita di impieghi precari, d'essere spesso in disoccupazione, di non avere accesso alla formazione continua e di dipendere dell'assistenza sociale. La mancanza cronica di posti di tirocinio è una delle cause di queste difficoltà. I giovani migranti incontrano difficoltà ancora più importanti perché sono spesso vittime di discriminazioni.

La CFG desidera dunque impegnarsi perché ciascuno possa avere la possibilità di seguire una formazione postobbligatoria, incoraggiando la creazione di posti di tirocinio (per esempio mediante fondi cantonali per la formazione professionale, e nelle scuole pubbliche di mestieri o di commercio), soprattutto per gli allievi che incontrano delle difficoltà scolastiche (tirocinio in due anni con attestato), rinforzando le borse di studio e sensibilizzando le ditte.

Queste misure avranno un costo importante, ma lasciare i giovani diventare dipendenti dell'assistenza sociale costerà senza dubbio ben più caro.



Le monde du travail a besoin des innovations et de la motivation qu'apportent les nouvelles générations qui ont besoin de s'intégrer au monde du travail. Malheureusement l'accès y est de plus en plus difficile pour les jeunes. La Commission fédérale pour l'enfance et la jeunesse (CFEJ) s'est maintes fois penchée sur le sujet et est arrivée à la conclusion que de nombreux jeunes ne parviennent pas ou pas suffisamment à s'intégrer dans la vie active, et que la conséquence en est bien souvent – trop souvent – une pauvreté et une précarité durables.

Le principal obstacle se situe au niveau de l'entrée en formation postobligatoire (p. ex. la formation professionnelle). On sait que l'absence d'une telle formation – la CFEJ l'a relevée dans son dernier rapport paru en 2007 – est un facteur de risque de pauvreté. Ainsi, près des deux tiers des jeunes bénéficiaires de l'aide sociale n'ont pas de formation postobligatoire. Ces personnes sont également celles qui auront le moins accès à la formation continue et qui devront le plus se contenter d'emplois précaires et peu qualifiés. Et ce durant la quasi totalité de leur vie active.

La formation postobligatoire pour tous

Pour limiter ce risque de pauvreté et de précarité, il faut donc faire en sorte que chaque jeune qui le souhaite puisse obtenir un titre postobligatoire (CFC, maturité). C'est ce titre, certes sans être une garantie absolue de trouver un emploi, qui leur permettra de trouver leur place dans le monde du travail.

Pour atteindre cet objectif, les efforts à fournir sont encore importants: en effet, plus d'un jeune sur dix ne parvient pas à obtenir un titre postobligatoire. Ce nombre stagne désormais, après avoir connu une forte croissance jusque dans les années 1980. La CFEJ n'est pas seule à s'engager sur cette voie. Par exemple, la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP) s'est donnée pour objectif de faire passer la part de jeunes obtenant un titre postobligatoire à 95 % jusqu'en 2015.

Comment y parviendra-t-on ?

Pour atteindre cet objectif ambitieux, mais nécessaire, il convient d'élargir l'accès à la formation professionnelle. Notamment en augmentant le nombre de places d'apprentissage – voie suivie par près de deux tiers des jeunes – mais aussi dans les écoles de commerce ou des métiers publiques (qui délivrent aussi un CFC). Car, même si de nombreux efforts ont été faits ces dernières années pour augmenter le nombre de places d'apprentissage, le nombre d'entreprises formatrices demeure très insuffisant: moins d'une entreprise sur cinq forme: 20'000 jeunes doivent, chaque année patienter dans une « solution transitoire » parce qu'ils n'ont pas trouvé de place et, chaque année, 2000 à 3000 se retrouvent sans rien. En outre, la pénurie se fait le plus lourdement sentir dans des branches à fort potentiel de croissance, branches qui pourraient à l'avenir manquer de main-d'œuvre qualifiée si elles ne forment pas assez. Pour augmenter la part des entreprises formatrices, il convient par exemple d'instituer des fonds cantonaux pour la formation professionnelle, afin de faire participer toutes les entreprises, même celles qui ne forment pas, aux frais de la formation professionnelle. De tels fonds ont été créés avec succès dans de nombreux cantons: FR, GE, NE, VS, JU et ZH (les deux derniers cas ayant été largement acceptés en votation populaire). Il faut aussi augmenter le nombre de places d'apprentissage en deux ans (avec attestation fédérale de formation) destinées aux jeunes qui ont des difficultés scolaires, et leur garantir des passerelles entre ces formations et le CFC.

Un accès à la formation qui ne dépende pas du porte-monnaie. Ni de la nationalité

Créer des places de formation n'est cependant pas tout. Encore faut-il que tous les jeunes puissent se permettre de se former, même si cela a un coût. Il convient donc de développer les bourses d'étude, d'en augmenter les montants et de les harmoniser au niveau national, pour que l'ampleur du soutien aux études ne dépende plus du canton de domicile. Il faut en outre

éviter de remplacer les bourses par des prêts, car l'endettement des jeunes et des familles est déjà très préoccupant. Il faut ici rappeler que de nombreux apprenti-e-s doivent compter sur une bourse. En effet, leurs salaires sont souvent très bas et n'ont pas été revalorisés dans de nombreuses branches depuis longtemps.

Il faut aussi malheureusement relever que les jeunes migrantes et migrants ont plus de peine à trouver une place de formation, soit parce qu'ils sont victimes de discrimination, particulièrement lorsqu'ils sont originaires des Balkans, soit parce qu'eux et leurs parents ne connaissent pas le système suisse de formation professionnelle, presque unique au monde. Il est donc important de prendre des mesures pour les soutenir dans leur recherche d'une place de formation, p. ex. grâce à des programmes de mentorat, mais aussi sensibiliser les entreprises formatrices, pour qu'un nom de famille aux consonances étrangères ne soit pas synonyme de refus d'une postulation.

Ces quelques mesures ne seront certainement pas bon marché et exigeront un engagement important de la part des cantons, de la Confédération et des organisations du monde du travail. Il s'agit cependant d'un investissement qui en vaut la peine. D'une part, parce que les coûts seront à n'en pas douter très supérieurs si de nombreux jeunes finissent à l'aide sociale parce qu'ils n'ont pas trouvé de place de formation. Et d'autre part, parce que nous ne pouvons nous permettre de renoncer à leur motivation et leur potentiel d'innovation.

Jean-Christophe Schwaab
membre de la CFEJ
secrétaire central de l'USS
député au grand conseil vaudois

Présentation de la CFEJ:

La Commission fédérale pour l'enfance et la jeunesse (CFEJ) a pour mandat d'observer et d'analyser l'évolution de la situation des enfants et des jeunes dans la société. Elle est aussi chargée de formuler des propositions développant les aspirations de la jeune génération et d'examiner les conséquences qu'auront d'importantes dispositions légales pour la jeunesse.

En tant que commission extra-parlementaire et organe consultatif du Conseil fédéral et des autorités de la Confédération, la CFEJ a la possibilité de se faire le porte-parole des enfants et des jeunes, de leurs aspirations et revendications dans les divers processus décisionnels. Elle est également souvent appelée à donner son avis dans le cadre de consultations portant sur des thèmes relatifs aux enfants et aux jeunes.

SITE: www.cfej.ch

SOURCE: Jeune et pauvre: un tabou à briser!
Rapport de la CFEJ, 2007.

La formation post-obligatoire des jeunes à statut

Im aktuellen sozialen und ökonomischen Kontext werden die jungen Leute dazu aufgefordert, eine möglichst lange Ausbildung zu absolvieren, um ihre Chancen auf eine Eingliederung in das Berufsleben zu erhöhen. Es wird heute vor allem großen Wert auf den Erwerb verschiedenster Kompetenzen gelegt, die es erlauben sollen, sich auf dem immer konkurrenzreicheren Arbeitsmarkt zu behaupten. Das Individuum wird dabei immer mehr als « sein eigener Unternehmer » verstanden.

Dieser Artikel stellt die Verbindung zwischen dieser neuen Art von Diskursen und der konkret gelebten Realität einiger Kategorien von jungen MigrantInnen her. Er interessiert sich insbesondere für den Werdegang der jungen « sans-papier » nach der obligatorischen Schulzeit, und auch für diejenigen von jungen Asylsuchenden, ob sie nun mit oder ohne ihre Eltern eingereist sind, und für Jugendliche mit provisorischem Aufenthaltsstatus.

Welche Reihe von Maßnahmen gibt es für diese Jugendlichen ? Wie verläuft ihre Entwicklung ? Welches sind ihre hauptsächlichsten Schwierigkeiten, und welche Unterstützung



Une société de la formation

La Suisse, ainsi que les autres sociétés européennes, valorisent fortement la formation. Celle-ci est perçue comme la clef de voûte pour acquérir le capital humain nécessaire pour être « employable » sur un marché du travail devenu de plus en plus concurrentiel. On demande ainsi aux jeunes de se former davantage afin d'accroître leurs chances sur le marché de l'emploi. Les jeunes étrangers sont aussi concernés par ces injonctions et on attend d'eux qu'ils achèvent au minimum une formation postobligatoire. D'une manière générale, on encourage les jeunes à entrer sur le marché du travail, si possible après avoir obtenu au moins un diplôme qui atteste d'une formation professionnelle de niveau secondaire ou, mieux encore, de niveau tertiaire.

Or, en Suisse, la formation professionnelle est considérée, dans la plupart des cas, comme une activité lucrative. C'est le cas notamment de l'apprentissage dual en entreprise qui est soumis aux mêmes règles d'accès que les autorisations de travail. De ce fait, les jeunes étrangers au bénéfice d'une admission provisoire (permis F) ou requérants d'asile (permis N) peuvent postuler à un apprentissage, à condition qu'aucun ressortissant suisse, détenteur d'une autorisation d'établissement (permis C) ou de séjour (permis B) ne soit sur les rangs pour la même place. En d'autres termes, les jeunes qui possèdent un permis F ou N sont préférentiels par rapport à l'éventail d'options d'apprentissage qui leur est ouvert. Ils doivent se contenter, dans le meilleur des cas, des formations les moins prestigieuses. De plus, dans la mesure où les détenteurs des permis F ou N ont des autorisations d'une durée imprévisible, révocables à tout moment par décision de l'autorité, rares sont les employeurs disposés à engager un jeune possédant l'un ou l'autre de ces permis. En outre, les démarches administratives pour embaucher ces jeunes sont plus lourdes ce qui ne favorise pas non plus l'engagement

des employeurs. La précarité de ces statuts peut ainsi avoir comme conséquence une mise à l'écart durable de la formation postobligatoire des jeunes concernés. La situation est encore plus dramatique pour les jeunes sans statut légal en Suisse. Pour eux, les portes de l'apprentissage professionnel, voire même des stages en entreprise, sont complètement closes, alors que nombre d'entre eux ont fait leur scolarité obligatoire en Suisse (Bolzman et Perregaux, 2008). Les seules formations postobligatoires ouvertes pour eux sont celles qui peuvent se faire à plein temps dans le cadre scolaire, à condition d'avoir le niveau scolaire pour y être admis, ce qui est loin d'être évident pour des jeunes qui arrivent dans la Confédération vers la fin de la scolarité obligatoire.

Dans une recherche en voie d'achèvement soutenue par le Centre d'études de la diversité culturelle et de la citoyenneté (CEDIC), de la HES-SO, nous avons voulu mieux comprendre quelles sont les possibilités concrètes de formation postobligatoire pour les jeunes à statut juridique précaire ou sans statut dans le canton de Genève. Nous avons interviewé 20 jeunes âgés de 16 à 25 ans avec soit un permis N ou F (10) ou n'ayant pas de statut juridique reconnu (10). Nous avons interrogé également une vingtaine de professionnels intervenant auprès des jeunes et/ou des populations migrantes.

Des trajectoires sociales variées : « requérants d'asile » et « sans papiers »

Les jeunes à statut juridique précaire ou sans statut ne constituent pas une population homogène. La grande majorité des jeunes sans statut légal reconnu sont originaires d'Amérique du Sud. En ce qui concerne les permis N et F, ils proviennent d'Afrique subsaharienne, mais aussi d'Asie occidentale et du Moyen-Orient. Les jeunes « sans papiers » sont arrivés en Suisse vers la fin de la scolarité obligatoire ou après avoir commencé une formation postobligatoire, dans le but de rejoindre des proches déjà résidents sur place, alors que les jeunes

juridique précaire ou sans statut: réalité ou fiction ?

relevant de la procédure d'asile sont arrivés un peu plus jeunes, vers l'âge de 12-13 ans. Au moment de l'entretien, les jeunes sans papiers vivaient en Suisse depuis 5 ans en moyenne, alors que les requérants d'asile s'y trouvaient depuis environ 10 ans. Dans les deux cas ils ont donc cumulé un certain nombre d'expériences en Suisse en lien avec les formations postobligatoires.

Les niveaux de formation des parents de ces jeunes sont aussi fort variés. En général, les parents « sans papiers » ont un niveau de formation plus élevé que les « requérants d'asile », ce qui peut constituer un atout pour l'aide à la formation de leurs enfants.

La majorité des jeunes provient des familles que l'on pourrait qualifier de transnationales, où une partie de la famille réside en Suisse et une autre au pays d'origine ou ailleurs. On trouve en effet des jeunes issus de familles nucléaires qui entreprennent seuls la migration, des familles éclatées dont les parents sont installés dans différents pays et finalement, des familles nucléaires « classiques », liées juridiquement, mais où les parents sont séparés géographiquement.

Quant aux motifs de départ, nous observons dans nos entretiens que la décision de partir est rarement individuelle, et la famille est généralement instigatrice du projet pour différentes raisons, et notamment parce que l'âge des jeunes interrogés au moment du départ ne leur octroie pas un poids décisionnel au sein du groupe familial. Pour les sans papiers arrivés à un âge plus avancé et avec un bagage scolaire plus étoffé, la décision était davantage le fruit d'un consensus familial que d'une décision unilatérale des parents. Nous observons que le projet de formation est souvent présent dans la logique décisionnelle des jeunes quant à leur migration. Un séjour en Suisse représentait pour eux l'opportunité d'acquérir un diplôme qu'ils estiment comme prestigieux et pouvant être un gage de réussite professionnelle plus tard. Les motifs de la migration sont bien différents pour les requérants d'asile

de notre enquête car ils sont pour la grande majorité, contraints d'abandonner leurs pays d'origine pour fuir une situation belliqueuse ou une forte précarité économique. Il s'agit, dans la plupart des cas, d'une décision prise dans l'urgence, généralement par les parents, et c'est la préservation de la cellule familiale qui est vue comme prioritaire. Dans la moitié des cas, c'est toute la famille qui migre en même temps. Le projet de formation est minoritairement cité comme raison du départ mais il devient rapidement un objectif important de la migration une fois la famille installée en Suisse.

Situations lors de la première formation postobligatoire

Le système de formation postobligatoire à Genève est d'une grande diversité. En principe, quatre grandes voies sont ouvertes aux jeunes: formation scolaire conduisant à une maturité (collège, école de commerce), formation professionnelle, école de culture générale (pouvant conduire à une maturité spécialisée) et classes d'accueil et d'insertion (SCAI). Dans ce cadre, la première filière fréquentée par un jeune est un bon indicateur de son bagage scolaire, des possibilités qui lui sont offertes à la fin de l'école obligatoire, mais aussi de sa connaissance du système de formation local. En effet, toutes les portes de formation ne sont pas ouvertes aux jeunes de notre échantillon et parfois la première filière fréquentée peut traduire un décalage entre leurs aspirations et les possibilités de les mettre en œuvre. Ainsi, la grande majorité des jeunes de notre échantillon ont des lacunes en français à la sortie du CO et malgré de bons résultats, il s'avère que la barrière linguistique est un véritable frein aux ambitions de formation.

Les données indiquent que les jeunes interviewés sont orientés principalement vers le SCAI, structure leur permettant de continuer l'apprentissage du français et de se remettre à niveau dans certaines branches. Cependant, cinq des jeunes s'orientant vers le secondaire supérieur font

obtenir pour la réalisation de leur projet ?

Aufbauend auf einer Studie welche in Genf durchgeführt wurde, mit 20 interviewten Jugendlichen und über 20 Berufstätigen welche im Bereich der beruflichen Integration von Jugendlichen im allgemeinen und von jungen MigrantInnen tätig sind, zeichnet dieser Artikel einige Erklärungsansätze auf.

So zeigt der Artikel auf, dass die Berufsbildung diesen Jugendlichen praktisch verschlossen bleibt, obwohl viele von ihnen diese Art von Ausbildung vorziehen. Die existierenden Maßnahmen zeigen die berufliche Qualifizierung betreffend eher unsichere Perspektiven auf. Die Jugendlichen die es am besten schaffen, sich einen Weg zu bahnen, werden meistens von ihrer Familie unterstützt, und erhalten auch sachkundige Unterstützung von in dem Bereich tätigen Personen, welche sich in diesen Fällen oft durch ein persönliches Engagement für die Jugendlichen einsetzen und ihnen dadurch dazu verhelfen, einen für sie passenden Weg einzuschlagen.

le même travail de remise à niveau dans des classes d'accueil, non francophones, au sein même de ces écoles, ce qui influence leurs trajectoires scolaires, facilitant ainsi la continuation des études dans le postobligatoire de type scolaire, une fois le niveau de français requis atteint. L'apprentissage est envisagé par plusieurs jeunes mais il n'est pas recommandé par les enseignants à cause des statuts précaires des élèves qui rendent très complexe la recherche d'une place, ce qui explique que presque personne ne s'oriente dans cette direction.

On remarque que les requérants d'asile sont majoritairement orientés vers le SCAI alors que les sans papiers sont plus enclins à tenter leurs chances dans le secondaire de type scolaire. Il s'avère que déjà une partie des sans papiers avaient entamé une formation secondaire supérieure au pays et il semble cohérent qu'ils s'inscrivent dans une certaine continuité formative. Par ailleurs, certains requérants ont dû se battre pendant plusieurs années pour l'obtention d'un permis de séjour, ce qui a pu préteriter leur parcours de formation.

Situation après la première formation postobligatoire

La majorité des jeunes (12) arrêtent leur première formation postobligatoire et seulement huit poursuivent cette première formation sans interruption. La majorité de ceux qui ont interrompu leur formation indiquent souvent qu'ils ont été mal renseignés ou mal orientés à la fin de la scolarité obligatoire. Ils n'ont pas bien compris quel était exactement le contenu de la formation vers laquelle ils ont été adressés. Ils expriment aussi un certain sentiment d'avoir été contraints de suivre de manière arbitraire des formations qui ne les intéressaient pas. D'autres jeunes orientés vers les structures d'accueil et d'insertion estiment que celles-ci n'offrent pas de vraies opportunités de formation qualifiantes qui pourraient être reconnues par la suite par les employeurs, ce qui peut contribuer à les démotiver.

Il est intéressant d'observer qu'il existe une divergence entre le discours de certains jeunes et celui d'une partie des professionnels: les premiers ont le sentiment que des portes leur sont fermées au moment de décider d'une formation postobligatoire, les seconds insistent sur les illusions que se font les jeunes, leurs objectifs de formation étant considérés comme irréalistes...

Pour ce qui est des jeunes qui poursuivent leur formation sans interruption, on observe une importante mobilisation familiale autour du soutien au projet de formation.

D'ailleurs les parents ont un niveau de formation plutôt élevé. D'autre part, les jeunes ont le sentiment d'avoir

pu choisir l'orientation qu'ils souhaitent et avaient une formation scolaire conséquente dans leur pays d'origine.

Les jeunes qui ont interrompu et qui se relancent bénéficient également d'un soutien familial important, mais aussi d'un soutien de professionnels (enseignants, travailleurs sociaux) qui les aident à s'inscrire dans un nouveau projet de formation.

Ce rapide aperçu des trajectoires de jeunes à statut juridique précaire ou sans statut met en évidence que la transition entre la fin de la scolarité obligatoire et l'entrée dans une formation postobligatoire est un moment décisif pour l'avenir de ces jeunes. La discussion autour des possibilités d'accès à divers types de formation est importante, car on constate que certaines voies sont fermées en pratique pour ces jeunes, notamment la formation professionnelle en alternance. Parfois on entend dire que ces jeunes n'ont pas de volonté de s'intégrer. Nos interviews montrent que malgré les obstacles juridiques et matériels importants qu'ils rencontrent sur leur chemin, ils ne manquent pas de projets et sont nombreux à poursuivre leurs études. Dans cette voie, nous avons constaté l'importance d'un réseau de soutien social: la présence d'une personne adulte qui se tient à leurs côtés et les accompagne dans leurs démarches de stabilisation de leur statut juridique, ou pour obtenir une place de formation souhaitée, est décisive. Il s'agit souvent de professionnels qui s'impliquent personnellement bien au-delà de leur mandat professionnel, ce qui pose aussi des questions sur le travail éducatif et social d'accompagnement des populations précarisées aujourd'hui. Il demeure également la question de l'avenir professionnel et citoyen des jeunes une fois leur formation terminée.

Claudio Bolzman
Alexandra Felder
Antonio Fernandez

Hets et CEDIC, HES-SO, Genève

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE:

Bolzman, C. & Perregaux, C. (2008) « Quelles chances d'accès aux formations professionnelles pour les jeunes étrangers en Suisse » in Hanhart, S., Gorga, A., Broyon, A.M., Ogay, T. (Eds.), De la comparaison en Education, Paris, L'Harmattan, 247-278.

Témoignage de Nicolas

Je m'appelle Nicolas, j'ai 16 ans et je viens de Toscane; je suis un élève en classe Jet 2. Je travaille dans un restaurant et je vais à l'école deux jours et demi par semaine.

Pour mon avenir, je dois trouver une place d'apprentissage comme cuisinier, et ensuite la terminer avec succès. Mes projets pour cet été sont d'aller travailler un mois en Toscane pour apprendre un peu à cuisiner le poisson et les spécialités de cette région. Pour mon avenir j'espère ouvrir un restaurant italien au Japon.

Témoignage de Leao

Je m'appelle Leao. Je suis de nationalité angolaise, je vis en Suisse depuis juin 2007 et j'habite chez mes parents.

Mon avenir se joue aujourd'hui et non demain. Je dois préparer mon futur en tenant compte de mon vécu et des expériences du passé.

L'avenir est imprévisible mais je le prépare avec l'espoir de réussir.

Je suis fier et heureux de la manière dont mon avenir se dessine. D'abord terminer mon apprentissage de chauffeur poids lourd pour travailler de façon indépendante. Ensuite, j'aimerais acquérir une voiture et une maison. Enfin, m'organiser et avoir les meilleures conditions pour me marier et devenir papa. Si j'en ai la possibilité, me rendre au Canada pour visiter ma famille et inviter ma mère afin qu'elle découvre la Suisse. L'avenir réserve de bonnes choses qu'on ne connaît pas encore, mais si j'espère ce que je ne vois pas encore, j'attends avec espérance. Et je dois le préparer aujourd'hui! Le jour d'aujourd'hui c'était l'avenir d'hier, et l'avenir aujourd'hui c'est demain.

Témoignage de Vatthanak

Je m'appelle Vatthanak, j'ai 18 ans, je suis étudiant au secteur préapprentissage (2008 et 2009) dans le domaine du décolletage.

Mes désirs: j'ai envie de partir en vacances au Cambodge pour visiter mes grands-parents et chercher une femme ou une copine pour ma vie. Mes révoltes: ce que je n'aime pas faire dans la vie, c'est fumer des cigarettes et boire de l'alcool. Ce que j'aimerais faire: devenir un jeune sportif (écouter la musique, faire du sport, travailler et être gentil).

Ma vie n'est pas très originale, mais l'essentiel c'est que je vive heureux chaque jour avec la famille et les amis. Mon avenir: je souhaite devenir pompier et trouver un bon travail pour nourrir ma vie. Un jour, quand j'aurai une famille heureuse et pleine de bonheur, si mes économies vont bien, je donnerai naissance à deux enfants.

Orientation scolaire et professionnelle de jeunes migrants africains primo-arrivants en Suisse

Dieser Artikel schildert die Ergebnisse einer Doktorandenstudie über die jungen Flüchtlinge aus Rwanda, die in Frankreich und in der Schweiz Zuflucht gefunden haben, und über die Lernprozesse bei Studenten subsaharischer Herkunft der *Haute Ecole Spécialisée santé-social en Suisse romande*.

Die jungen afrikanischen Migranten kommen hauptsächlich als Asylbewerber, im Rahmen eines Familiennachzugs als Studenten in die Schweiz. Zahlreiche davon haben in ihrem Herkunftsland traumatisierende Kriegssituationen erlebt. Gewisse kommen alleine, ohne ihre Familie an, andere aus kriegsgeplagten Ländern haben oft ihre Studien unterbrechen müssen. Die Schweiz stellt für sie eine Gelegenheit dar, ihre Ausbildung fortzusetzen, sich auf ein unabhängiges Leben vorzubereiten, sich in der Aufnahmegesellschaft zu integrieren, sich zu valorisieren aber auch Wissen zu sammeln, welches in ihrem Ursprungsland brauchbar sein wird.

Dieses positive Konzept der Ausbildung junger Migranten und ihre Bemühungen, erfolgreich zu sein, werden jedoch durch diverse Probleme in Verbindung mit ihrem Aufenthaltsstatus, der sozialen Prekarität, der Berufsberatung beeinträchtigt.

Schwierigkeiten bei der Berufsberatung stehen in erster Linie in Verbindung mit unterbrochenen Schullaufbahnen und mit der Nichtanerkennung in ihrem Ursprungsland

Chaque année, de jeunes migrants africains arrivent en Suisse pour diverses raisons principalement liées à la demande d'asile, au regroupement familial et aux études. La plupart de ces jeunes qui viennent des pays en voie de développement où les structures scolaires et professionnelles ne sont pas encore de qualité comparativement à celles qui existent en Europe rêvent de faire une meilleure formation pour mieux s'insérer dans la société. En se basant sur des recherches auxquelles j'ai été impliqué (thèse de doctorat sur les jeunes rwandais réfugiés en France et en Suisse, processus d'apprentissage des étudiants d'Afrique subsaharienne dans la Haute Ecole Spécialisée santé-social en Suisse romande), cet article aborde les difficultés rencontrées par de jeunes migrants africains primo-arrivants en Suisse en ce qui concerne leur orientation scolaire et professionnelle. Il met également en évidence les ressources dont disposent ces jeunes pour mieux s'intégrer socialement et professionnellement en Suisse.

Le contexte migratoire de jeunes migrants africains

L'immigration africaine en Suisse est devenue remarquable entre les années 70 et 90 avec l'arrivée de réfugiés suite aux guerres civiles (Angola et Somalie), aux régimes dictatoriaux (ex-Zaïre actuellement République Démocratique du Congo) et à la famine (Ethiopie et Erythrée). Durant ces dix dernières années, le nombre d'Africains en Suisse a évolué à cause notamment de la présence de demandeurs d'asile provenant toujours des pays africains en conflits et des ressortissants d'Afrique de l'Ouest (Burkina Faso, Cap-Vert, Guinée, Mali, Nigeria, Sénégal, Togo) qui quittent leurs pays d'origine pour trouver des conditions de vie meilleures en Europe (Efionayi-Mäder, Moret & Pecoraro, 2005). Les données de l'Office Fédéral de la Statistique montrent que presque toutes les nationalités africaines sont présentes en Suisse, y compris celles des pays du Maghreb, des pays anglophones et lusophones. Outre l'immigration liée aux situations de guerre, il y a également celle due aux raisons économiques et de pauvreté, au regroupement familial, aux études et aux raisons professionnelles: fonctionnaires internationaux (Nations Unies et organisations multilatérales), diplomates (Consulats, missions

permanentes et ambassades), employés des multinationales.

La plupart des jeunes africains demandeurs d'asile qui arrivent en Suisse ont vécu des situations traumatiques de guerre dans leur pays d'origine. Certains arrivent seuls, d'autres se trouvent accompagnés d'un parent ou d'un membre de la famille élargie. Ceux qui viennent des pays en guerre ont dans la plupart des cas été obligés d'interrompre l'école sans espoir de la reprendre dans de brefs délais. Pour ces jeunes, l'arrivée en Suisse est une grande opportunité pour poursuivre leur formation dans le but d'affronter l'avenir. L'importance de la formation de qualité en Europe n'est pas seulement l'affaire de jeunes demandeurs d'asile, elle concerne aussi de jeunes migrants qui viennent pour des raisons d'études ou dans le cadre du regroupement familial. Tous sont convaincus qu'une bonne formation en Suisse peut être un facteur de leur insertion socioprofessionnelle. En effet, certains auteurs (Levy, 2002 cité par Bolzman, 2008) soulignent que dans les sociétés postindustrielles, et notamment en Suisse, le type et le niveau de formation atteints déterminent dans une large mesure les possibilités et le niveau d'insertion dans la structure sociale, en particulier dans la structure professionnelle.

L'importance de la formation pour les jeunes réfugiés et migrants

Pour montrer l'importance de la formation en situation de migration, nous nous référons aux témoignages de jeunes rwandais réfugiés en Suisse et en France interviewés dans le cadre de ma recherche doctorale (Gakuba, 2004). Il s'agit ici d'une migration forcée (non volontaire) pour des raisons de guerre, mais nous estimons que cette représentation de la formation est aussi la même chez les jeunes migrants arrivés pour d'autres motifs (économiques, regroupement familial, études...). Pour les jeunes rwandais réfugiés, la formation leur permet de:

- se préparer à l'avenir et à être indépendants;
- acquérir des savoir-être;
- s'intégrer dans la société d'accueil;
- se valoriser et apprendre pour être utile au pays d'origine.

Se préparer à l'avenir et être indépendant

est explicité par les termes « gagner sa vie », « ne pas avoir besoin de demander de l'argent tout le temps », « avoir un métier ou un travail », « résoudre les problèmes et compter sur soi-même ». Voici par exemple le témoignage de Jules à ce sujet :

« Moi je pense faire les études, apprendre le plus possible pour avoir un meilleur avenir et avoir un bon métier. Je crois que c'est ça sinon on ne va pas réussir. Maintenant c'est le seul moyen qu'on a de faire quelque chose dans la vie parce que je suis en exil, je ne suis plus dans mon pays, je ne peux pas compter sur mon père tout ça pour financer mon avenir. Je compte sur moi-même et l'école me permet de compter sur moi-même ».

Acquérir des savoir-être fait référence à savoir vivre en communauté, savoir parler aux gens, avoir une culture générale. Le rôle de la formation est ici compris dans le sens de la socialisation définie comme un processus d'acquisition des savoirs et savoir-faire nécessaires à l'établissement des liens sociaux. Dans les institutions de formation, les jeunes apprennent en effet les normes et les valeurs culturelles de la société d'accueil. Ces institutions ne sont pas nécessairement des lieux d'apprentissage de connaissances et de techniques mais aussi des lieux de culture sociale au sens où les élèves ou les étudiants vont y apprendre les règles essentielles de toute vie sociale.

La formation apparaît pour les jeunes comme un moyen d'intégration dans la société d'accueil. En effet, sur les lieux de formation, ces derniers affirment être en contact avec les membres de la société d'accueil (communiquer avec les gens, partager un verre), et maîtriser les codes culturels de ce pays (on ne connaît rien). La formation leur permet un avenir professionnel et une adaptation à l'évolution de la société d'accueil.

Enfin, la formation est un moyen pour les jeunes de se valoriser et d'être utile au pays d'origine lorsqu'ils pourront rentrer pour transférer les compétences acquises dans le pays d'accueil. Cette conception positive de la formation par les jeunes migrants et leurs efforts pour réussir sont cependant entravés par diverses difficultés liées par exemple au statut de séjour, à la précarité sociale et à l'orientation scolaire et professionnelle.

Difficultés d'orientation scolaire et professionnelle des jeunes migrants

Les difficultés d'orientation scolaire et professionnelle que rencontrent les jeunes migrants africains sont notamment liées à leurs parcours scolaires incomplets surtout ceux qui viennent des pays en guerre et qui ont transité par plusieurs pays avant d'arriver en Suisse, à la non-reconnaissance des expériences scolaires ou professionnelles

acquises dans leur pays d'origine, à la non-maîtrise du système éducatif du pays d'accueil par certains jeunes ou parents qui n'ont pas été scolarisés. Dans certains cas, les jeunes ou leurs parents disposent d'une information insuffisante, d'une part sur les filières de formation en Suisse pour réussir à entrer sur le marché du travail, d'autre part sur les diverses manières de rebondir en cas d'un premier échec à un apprentissage (Cattafi-Maurer, 1998). Certains jeunes et parents estiment que les enseignants et conseillers en orientation peuvent jouer un rôle défavorable lors de l'orientation, en sous-estimant les possibilités des élèves à poursuivre des études du fait de leur origine africaine. A titre d'exemples, voici quelques témoignages de jeunes migrants africains en Suisse :

« Au Rwanda, je faisais une formation en mécanique des engins lourds. Ici à Lausanne (Suisse), il y avait une seule école qui donnait cette formation et on ne voulait pas les réfugiés. J'ai ainsi cherché une école qui acceptait les réfugiés et là je suis tombé sur une formation en matériaux de précision. Donc je n'ai pas fait ce que je voulais faire au Rwanda. »

« Quand je suis arrivée ici puisque je n'arrivais pas à bien parler le français, ils voulaient me mettre tout de suite dans une école professionnelle qui ne donne pas accès aux études universitaires. Il y a des gens qui se laissent faire mais moi je voulais d'abord me renseigner. On me donnait des choses à faire individuellement mais je préférais suivre les leçons en classe. Un jour un remplaçant est venu nous enseigner, il savait que j'étais dans une classe spéciale. Il a commencé à me poser des questions, j'ai tout répondu et notre professeur qui était assis derrière s'est rendu compte que je connaissais des choses. Quand la remplaçante est partie, le professeur m'a appelée et m'a dit qu'il allait me faire passer un examen et que si je le réussissais, je devais passer en classe normale. J'ai bien travaillé et j'ai réussi avec une bonne note et j'ai été admise en classe normale. »

« Moi je suis arrivé ici à 16 ans, j'ai passé des examens dans différents collèges, je devais entrer au collège de..., l'année avait commencé, je ne pouvais pas commencer en même temps que les autres. Mais par rapport au test que j'avais fait, ils ont trouvé que j'avais de bonnes connaissances dans ce test, bon, après, j'ai dû faire l'école de culture générale en deux ans puis j'ai discuté avec le Monsieur qui voulait que je commence en première année mais moi étant sûr de mes capacités, j'ai dit non, chez moi là-bas, j'ai dépassé la première année. En Côte d'Ivoire, j'étais en première année de lycée, c'est un peu comme le système français, c'est-à-dire qu'il me restait une année pour finir le lycée et

erworbener schulischer oder beruflicher Erfahrungen. Zur Sicherung einer besseren Berufsberatung jun-ger afrikanischer Migranten sollten die betroffenen Dienststellen vermehrt die Jugendlichen und deren Familie implizieren oder sich auf ihre Gemeinschaft abstützen. Diese Jugendlichen dabei unterstützen, ein soziales und berufliches Netzwerk aufzubauen, ihnen den Zugang zur Bildung ermöglichen, dies bis sie einen stabilen Aufenthaltsstatus erlangen können, stellen bestimmende Faktoren in diesem Prozess dar.

entrer à l'université, maintenant je suis arrivé ici dans le cadre du regroupement familial, donc on m'avait dit de commencer en première année de l'école de culture générale (ECG), si j'étais au collège, j'aurais dû comprendre plus ou moins mais l'ECG, on me dit j'ai de bonnes connaissances, donc j'allais perdre une année en fait, j'ai discuté avec le responsable, il a trouvé que c'était bon. Il m'a dit « je te mets en deuxième année jusqu'à la fin de l'année, si on voit que les notes ne sont pas bonnes, tu reviens en première année. » Donc on avait fait un marché comme ça, de ce côté-là il n'y a eu aucun problème, je suis allé, en deux ans, j'ai eu le diplôme ».

Selon ces témoignages de jeunes, les problèmes d'orientation sont surtout liés à leur statut de séjour précaire (permis N de demandeur d'asile), à la non-maîtrise de la langue d'enseignement, à l'adaptation à l'école de la société d'accueil et au fait qu'ils n'ont souvent aucun pouvoir de décision dans le choix de leur formation. Ces difficultés ont une certaine influence sur l'orientation et l'insertion professionnelle des jeunes migrants africains qui se retrouvent parfois dans des formations de niveau inférieur ne donnant pas accès aux études universitaires ou supérieures. Une étude de l'Observatoire Romand et Tessinois des offices cantonaux de l'emploi (ORTE, 2005) montre par exemple que les Africains figurent parmi les groupes mal préparés au marché de l'emploi puisqu'ils représentent une proportion de personnes qualifiées (avec formation de niveau secondaire et tertiaire) beaucoup plus basses.

Conclusion

L'orientation scolaire et professionnelle des jeunes réfugiés et migrants est une question complexe qui implique non seulement les professionnels, mais aussi les responsables politiques, les jeunes eux-mêmes et leurs familles. Dans le cas de jeunes migrants africains en Suisse, leur situation est problématique pour les différentes raisons mentionnées. Il manque également un réseau social et professionnel pour trouver des places d'apprentissage. Les services concernés pourraient plus impliquer le jeune migrant africain et sa famille ou s'appuyer sur sa communauté dans le processus d'orientation scolaire et professionnelle. Aider ces jeunes à développer un réseau social et professionnel, leur permettre d'accéder à la formation en attendant le statut de séjour stable peuvent être des facteurs déterminants dans ce processus d'orientation.

Dr Gakuba Théogène-Octave
 Coordinateur du Réseau de Formation
 et de Recherche sur les Migrations
 Africaines
 (www.reformaf.org)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

- Bolzman, C. (2008). Jeunes issus de la migration : Quel accès aux formations post-obligatoires ? Ville Ecole Intégration Diversité, n° 54, 216-221
- Cattafi- Maurer et al. (1998). Vivre en précarité. L'accès à une formation professionnelle des jeunes migrants en situation juridique précaire. Genève, Université de Genève et Centre de Contact Suisses-immigrés
- Efionayi-Mäder, D., Moret, J. & Pecoraro, M. (2005). Trajectoires d'asile africaines. Déterminants des migrations d'Afrique occidentale vers la Suisse. Neuchâtel. FSM
- Gakuba. Th. O. (2004). La résilience des jeunes rwandais réfugiés en France et en Suisse. Thèse de doctorat en sciences de l'éducation (psychologie interculturelle). Université de Genève.
- Observatoire Romand et Tessinois des offices Cantonaux de l'Emploi (2005). Chômage et nationalité. Etude relative à la nationalité des demandeurs d'emploi dans les cantons romands. Lausanne : ORTE

Témoignage de Lisbeth

Dans mon futur j'aimerais avoir fini mon apprentissage en assc (assistante en soin et santé communautaire) et avoir un travail fixe. J'aimerais réussir dans la vie. Ce que je rêve, c'est d'avoir une maison avec un petit jardin. J'aimerais habiter avec ma meilleure amie ou toute seule parce qu'on a fait des projets pour habiter ensemble. Après, plus tard, j'aimerais habiter avec mon petit ami ou toute seule.

Quand j'aurai fini ma profession, j'aimerais aller un an ou deux dans un autre pays pour aider des personnes malades. J'aimerais aider des enfants et des personnes âgées, surtout dans des pays comme l'Afrique ou d'autres pays pauvres.

Témoignage de Antonio Oliveira

Je m'appelle Antonio, je viens du Portugal et j'ai 18 ans.

Je suis en Suisse depuis 1 an et demi et en ce moment je suis dans une des classes de préapprentissage (JET-2) et je fais un stage d'insertion professionnelle dans le métier de dessinateur en bâtiment. Après, je veux avoir un CFC de dessinateur en bâtiment.

Peut-être que je quitterai la Suisse pour essayer de travailler en Angleterre, sinon je resterai en Suisse ou même au Portugal, je continuerai à travailler comme dessinateur en bâtiment et je construirai ma propre entreprise.

Après tout ça, je me vois marié, avec 3 enfants et très heureux d'avoir fait ce changement dans ma vie personnelle et professionnelle.

« La Suisse ? C'est mon pays, mon avenir »

Variations sur le thème de l'intégration de « jeunes » musulmans en Suisse



Brigandage, incivilités, agressions physiques et verbales, scandales sexuels, ce sont ici quelques exemples récents de dérives de jeunes qui, dans un contexte où l'insécurité a les faveurs des médias, tendent à être présentés comme des exemples de la violence des jeunes. Un raccourci facile qui produit un discours généralisant sur les « jeunes » et la violence présumée inhérente à la condition de « jeune ».

Attentats sanglants, mariages précoces, soumission de la femme, refus de la modernité et intégration impossible sont pour leur part des sujets qui caractérisent le débat sur la présence de l'islam et de musulmans dans les sociétés européennes. Cette actualité participe au développement d'une opinion publique qui tend à exprimer un discours totalisant et généralisant sur l'islam et les musulmans. Se posent alors inlassablement les mêmes questions: l'islam est-il compatible avec la démocratie? La violence serait-elle inhérente à la religion musulmane? L'islam accepte-t-il l'égalité entre les sexes? Tout un bouquet de questions qui, tacitement, interrogent l'opinion publique non pas sur l'intégration de l'islam dans le pluralisme religieux des sociétés occidentales, mais sur l'intégration des musulmans dans ses démocraties.

Dès lors, comment se définir lorsqu'on est « jeune » et que l'on est « musulman »? Comment se construire lorsqu'on subit les stigmates généralisant et totalisant liés à la jeunesse et à la religion. Comment être soi quand son identité de « jeune » et de « musulman » est socialement construite en amont. Dans les lignes qui suivent, mon objectif n'est pas de dire qui sont les « jeunes musulmans » (ce serait à mon tour entrer dans une logique généralisante et totalisante), mais de raconter de « jeunes musulmans ». Il s'agira de donner la parole à cinq adolescent-e-s et jeunes adultes qui témoignent de ce que cela signifie pour eux d'être musulman en Suisse. Au

carrefour des récits, nous allons donc faire la connaissance de cinq jeunes musulman-e-s rencontré-e-s et interviewé-e-s entre 2003 et 2005.

Tous les cinq ont en commun d'être « jeunes », en formation ou à un moment charnière de leur parcours scolaire et/ou professionnel. Tous les cinq se disent musulmans, mais la religion et la pratique religieuse jouent des rôles très différenciés dans leurs vies quotidiennes: l'islam peut être vu comme un code de conduite, une spiritualité individuelle, un lien avec le pays d'origine ou encore comme une barrière aux ambitions individuelles. Comment considèrent-ils la Suisse? Comment conçoivent-ils leur présence et leur avenir en Suisse? C'est ce que je propose de découvrir dans les lignes suivantes¹.

Sharif est un Tunisien de 17 ans. Gymnasiens, il est tenté par des études en chimie. Arrivé en Suisse alors qu'il n'avait que quatre ans, il considère que c'est presque comme s'il était né en Suisse: « Je considère la Suisse comme mon pays, mais en même temps comme un deuxième pays. D'accord? Etant arrivé ici jeune, je n'ai pas trouvé trop de problèmes d'intégration, ce genre de problèmes qu'ici trouvent beaucoup d'étrangers normalement. Et donc, j'ai pas trop ressenti le racisme, la haine et tout ça. Je me suis intégré. » Sharif critique le terme d'intégration. Il le trouve négatif et péjoratif à l'égard de la diversité du champ social: les classes, les cohortes, les immigrés: « ça donne eh quelque chose de toujours péjoratif, de négatif. On doit intégrer les jeunes, on doit intégrer les étrangers. » L'intégration instaure une différenciation entre les individus intégrés et les individus à intégrer, une différence que Sharif dit ne pas avoir ressentie. Lui, dit-il, a réussi à vivre normalement. Il ne s'est pas senti différent. « Je veux dire, par rapport aux autres aussi, je me sentais pas différent. Ou quelque chose comme ça. Donc je me suis agrandi en me sentant chez moi. »

¹ Sur la base du matériel ici présenté, il ne sera pas possible de parler de la condition de « jeune » en Suisse. En effet, le guide d'entretien construit pour ces interviews se concentrait sur le rôle du référent islamique dans la construction identitaire et non pas sur la condition de jeune en Suisse. Cependant, il m'a paru intéressant, dans le cadre de ce numéro, de montrer en quelques lignes comment des musulmans qui ont en commun d'être jeunes se représentent leur intégration en Suisse.

Amel est une Tunisienne de 19 ans. Gymnasienne, elle aimerait ensuite étudier la psychologie. Immigrée à l'âge de 12 ans, la Suisse, pour elle, c'est sa vie, son avenir. « La Suisse pour moi c'est ma vie, quoi. J'ai mon avenir ici, j'ai mes amis ici, j'ai grandi ici aussi. Peut-être que j'ai passé mon enfance en Tunisie, mais j'ai plus appris ici en Suisse, quoi. Donc pour moi, la Suisse, c'est mon deuxième pays. Tout simplement. » Cela dit, il n'a pas été tous les jours facile pour Amel d'être d'une autre culture et son immigration en Suisse a marqué une rupture dans sa biographie individuelle et familiale : « Je vivais dans une autre culture avec ma famille, mes amis, mon école et tout ça. Et du coup, on arrive ici en Suisse, ça fait un changement. Ça, c'était très difficile, au début. Parce qu'on connaît pas la langue. On n'est pas comme les autres, on est bizarre au regard des autres. On se moque de nous (...) En fait, au début c'est très difficile, parce qu'on sait pas, on sait pas ce qu'on est. A la maison, on vit dans une ambiance, on apprend quelque chose, on a une culture. Et puis, à l'extérieur, dès qu'on franchit la porte de la maison, nous sommes dans un autre monde, dans un autre univers, qu'on comprend pas, et puis qui nous comprend pas non plus. » Réflexive, Amel est consciente que nombre de ses incertitudes étaient liées à son jeune âge à l'époque : l'adolescence n'est pas une période facile dit-elle, que l'on soit musulman ou non. Elle la compare à un stade de la vie « où on ne sait pas, on n'est pas trop sûr de ce qu'on est. On n'est pas encore en équilibre, on essaie de chercher. » Pour Amel, son équilibre est le résultat d'une réflexion et de tentatives de concilier sa double appartenance. « Moi, ce que j'ai essayé de faire, c'est de trouver un juste milieu entre les deux. En même temps, je suis musulmane, j'ai une culture islamique et puis arabe. Mais en même temps, je vis en Europe, je vis en Occident, en Suisse. Donc, j'ai essayé de trouver un juste milieu entre les deux. En même temps, je dois pas me déraciner de ma culture. En même temps, je dois aussi m'adapter et puis m'intégrer dans cette société-là, en gardant ma culture. Donc en fait, c'est pas une double culture, mais un mélange des deux. Puis, aujourd'hui je suis musulmane à la suisse. Je suis musulmane occidentale. C'est-à-dire que en fait, je pratique ma religion, mais en même temps, je me sens très bien en Suisse, j'ai des amis. »

Malik est Irakien et il a 18 ans. Il a terminé sa scolarité obligatoire et est fier d'avoir appris le français. Au chômage au moment de l'entretien, Malik espère rapidement trouver un travail. Arrivé en Suisse à l'âge de 11 ans, il considère le fait de vivre en Suisse comme une vraie chance, des propos parlant quand il explique pourquoi sa famille a choisi la Suisse comme terre d'immigration : « On a choisi, la famille, la Suisse, parce que dans l'Europe, un peu dans le monde, c'était un peu le seul pays où il y avait de la paix, justement. Par rapport à mon pays, ça change beaucoup, aussi. Au niveau de la paix. C'est tranquille, tout. C'est pas agréable de vivre dans un pays où il y a la guerre, des conflits. Pas de travail. Pas de terre. Et en Suisse on est respecté. On est vu comme des humains, justement. Y'a pas quelqu'un d'autre qui vient vous taper dessus sans raison. Et puis, on peut pas, justement, aller agresser quelqu'un d'autre, sans raison. C'est ça qui est bien, justement. » Malik conçoit son avenir en Suisse et il prie Dieu pour qu'un jour l'Irak ressemble à la Suisse. Selon lui, son intégration sera le résultat de trois éléments : l'acquisition d'une langue nationale, un premier objectif qu'il a atteint non sans difficulté ; une scolarité récompensée par un diplôme de fin d'étude obligatoire ce dont Malik est fier et finalement une insertion dans le monde du travail. Travailler en Suisse et pérenniser sa situation est pour lui la prochaine étape et l'étape décisive de son intégration.

Zana a 17 ans. Elle est Albanaise de Macédoine. Au chômage, elle cherche une place d'apprentissage comme vendeuse. Pour elle, la situation est différente. Née en Suisse, sans pour autant être suisse, Zana peine à trouver sa place entre sa famille et ses amis. Sa religion dit-elle l'empêche de vivre et de s'amuser : impossible de sortir le soir, inimaginable d'avoir un petit copain, difficile de s'habiller comme ses amies. Même si elle est née en Suisse, Zana se trouve très différente des autres Suisse-sse-s. A la question de savoir en quoi, elle répond : « La façon de s'habiller, de penser. Ouais, y'a plein de choses qu'en fait tu fais pas et que les autres font. Puis voilà. Ouais. C'est difficile. C'est très difficile. Moi, j'aimerais que mes enfants vivent leur vie comme eux le veulent. Avec des belles choses, plus ou moins. Plutôt. Puis, qu'ils fassent plus ou moins ce

que j'ai pas trop eu le droit de faire. » Zana aspire à une liberté qu'elle constate chez ses amies suisses et qui lui est refusée sous des prétextes culturels ou religieux.

Sihan a 17 ans, elle est Albanaise de Macédoine. Actuellement au chômage, elle aimerait trouver une place d'apprentissage comme vendeuse. A l'inverse de Malik pour qui travail et intégration vont de concert, l'objectif principal de Sihan est de prouver à son père qu'elle est capable de faire quelque chose de sa vie et qu'elle ne se contente pas de « traîner dans les rues ». Selon elle, son père, sous couvert de religion, lui pose des limites qui entravent sa liberté et ses possibilités de s'intégrer : « J'ai pas le droit de mettre eh ben des talons, par exemple. On n'a pas le droit de se maquiller, j'ai pas le droit de me maquiller. Quand je le fais, je dois le faire en cachette. Avant de rentrer à la maison, je dois me démaquiller. En fait, c'est un peu dur, quoi. C'est quand même dur. (...) Et puis, des minijupes, tu peux pas mettre. Pff... Peux pas sortir avec les garçons, le soir, l'alcool, tout ça ! Puis, le pire, c'est que tes parents, quand ils te font pas confiance, ça t'énerve encore plus. (silence) Tout ça. (...) Ou t'as même pas le droit d'aller boire un verre entre copines. (silence). Tu peux pas. Rien. Non. Je suis toujours à la maison. On peut pas sortir au Carnaval. (silence). Rien, rien du tout. On reste à la maison, puis on n'a rien à faire d'autre. Tout ce que je fais à la maison quand je rentre, je joue aux cartes. Puis j'écoute de la musique. C'est tout. Ou bien, je fais à manger pour ma mère, mon père, puis mes sœurs. Ou bien j'aide ma mère. Sinon, y'a rien à faire. Moi, en tout cas, je me suis toujours dit que le jour où je me marie, si j'ai une fille – j'espère – elle aura plus de libertés que moi. Comme j'ai eu moi, elle souffrira pas comme ça. Ça, je me suis dit, je me le promets. Je veux pas, comme moi, déjà, comme on souffre, nous. Je sais pas si ça va changer, en tout cas. Mais, bon. En tout cas, si moi, je me marie, ma fille, elle va pas vivre ce que moi j'ai vécu, en tout cas. Pas du tout. »

A l'inverse du stéréotype du « jeune » considéré comme un individu à fort potentiel délinquant et du « musulman » envisagé comme une personne inintégréable dans la société suisse, ces quelques lignes ont retracé le parcours de cinq jeunes musulmans qui ont pour ambition de devenir des acteurs prospectifs de la société. Ils s'imaginent un avenir en Suisse et ils aspirent à une existence en accord avec des idéaux sociétaux communément admis : un travail qui permette de vivre et des amis avec qui rêver et s'amuser. Être « jeune » et musulman-e en Suisse est une étape identitaire qui, comme le montre ces quelques extraits, consiste en un enjeu qui englobe bien plus d'éléments que des principes purement et

simplement religieux (en admettant que de tels principes puissent exister) et tout discours totalisant et généralisant à leur propos ferait l'impasse sur la complexité des trajectoires et biographies individuelles. Cependant, retenons un dénominateur commun : d'une façon ou d'une autre, tous les cinq aspirent à une intégration et à un avenir en Suisse.

Dr Mallory Schnewly Purdie

Chargée de recherche à l'Observatoire des religions en Suisse (Université de Lausanne) et l'Ecole d'études sociales et pédagogiques (Lausanne)

noigilreil si é troqqsri nu : l'ère
réellement différent des autres jeunes

Témoignage de Andreia

Je m'appelle Andrea, j'ai 17 ans, je suis d'origine portugaise et je suis en Suisse depuis 3 ans.

J'habite à Neuchâtel avec ma mère et maintenant je suis à l'école professionnelle. Je suis en Jet-2 (classe jeunes en transit).

Je suis à l'école deux jours et demi par semaine et deux jours et demi au travail.

Je suis en place d'insertion et je dois trouver ma place d'apprentissage de coiffeuse.

Pour mon futur, je voudrais trouver une place, trouver un endroit pour travailler et devenir la meilleure coiffeuse du monde.

Je voudrais aussi que ma vie soit comme je la rêve...

Ce qui me révolte, c'est de voir tout le monde en train de se disputer !

La guerre, les bagarres, les viols, des morts, etc. Et en plus la pollution !

Qui fait que la planète devienne de plus en plus bizarre ?

Témoignage de Suse

Je m'appelle Suse, je suis Portugaise, j'ai 16 ans et j'ai été obligée de venir en Suisse avec mes parents, ma sœur et mon beau-frère.

Je suis en Suisse depuis 1 année et demi et je n'aime toujours pas habiter ici. J'attends d'avoir 18 ans pour retourner au Portugal.

J'espère aller travailler au Portugal et faire ma vie normale avec ma famille et mes amis, comme c'était il y a une année et demi.

J'ai ici de vrais amis, ils sont comme un peu de mon cœur.

Mais même au Portugal, je ne vais pas les oublier comme je n'ai pas oublié mes amis portugais depuis le temps que je suis ici en Suisse.

Mon projet c'est de retourner au Portugal en 2011 à 18 ans et de travailler.

Maintenant je ne sais pas encore quel travail je veux, peut-être dans une fabrique ou bien dans une crèche ou même dans un home pour personnes âgées.

Les jeunes Musulmans de Neuchâtel: un rapport à la religion



Qui sont les jeunes Musulmanes et Musulmans qui vivent dans le canton de Neuchâtel? Quel rapport entretiennent-ils avec leur religion¹? Quelle importance lui accordent-ils dans leur vie quotidienne? La pratiquent-ils avec assiduité ou pas du tout? Leur affiliation religieuse joue-t-elle un rôle dans le choix de leurs amis?

L'étude de l'Université de Neuchâtel « Religion et ethnicité: quelles pratiques, quelles identités, quelles frontières? » s'intéresse aux formes diversifiées de la religion et de l'ethnicité chez les jeunes adultes, quelle que soit leur orientation religieuse.² Grâce aux informations récoltées dans le cadre de cette étude, il est possible d'apporter certaines réponses aux questions soulevées plus haut. L'enquête, menée dans les cantons de Neuchâtel et de Lucerne, a permis d'interroger 800 jeunes de 16 à 19 ans et d'appréhender leurs intérêts et préoccupations dans divers domaines, la constitution de leur réseau social et leurs perspectives et pratiques en matière religieuse.

Seule une minorité des jeunes interrogés se révèlent être de confession musulmane (6%). Ce document met l'accent sur leur rapport à la religion et leurs pratiques en la matière. Mais il a aussi pour ambition de mettre en regard les comportements et attitudes de ce groupe avec celui des jeunes d'autres religions vivant en Suisse. Cette mise en regard fait apparaître des différences au final très minimes entre les jeunes de confession musulmane et ceux d'autres religions, mettant à mal les clichés véhiculés ces derniers temps dans les débats publics ainsi que dans certains médias.

Qui sont les jeunes Musulmans de Neuchâtel?

Les jeunes de confession musulmane représentent donc 6% de notre échantillon neuchâtelois (voir Figure 1). Parmi eux, plus d'un quart a la nationalité suisse, ayant les plus souvent été naturalisés. La grande

majorité de ces jeunes fait partie de la deuxième génération de migration: ils sont en effet nés en Suisse ou y sont arrivés avec leurs parents alors qu'ils étaient encore enfants. Les jeunes Musulmans de Suisse ont ainsi pour la plupart été socialisés dans le contexte suisse.

Une certaine homogénéité existe aussi en ce qui concerne le pays d'origine de ces jeunes ou de leurs parents: les pays d'Europe du Sud-Est dominent nettement (Kosovo, Macédoine, Bosnie, Serbie, Albanie), mais un petit nombre de ces jeunes, surtout à Neuchâtel, vient également de Turquie ou de Tunisie. Ces pays sont généralement considérés comme pratiquant un islam particulièrement modéré.

Les jeunes Musulmans pratiquent-ils intensivement leur religion?

Plus de la moitié des jeunes Musulmans de Neuchâtel ne prie jamais (voir Figure 2). Le graphique montre cependant en contraste avec ceux qui ne prient pas un autre groupe très important (40%) qui prie au moins une fois par semaine (tous les jours pour la moitié d'entre eux). Entre ces deux groupes, les très pratiquants et les pas pratiquants du tout, on trouve une petite minorité de jeunes pour qui la prière représente un acte peu fréquent mais présent dans leur vie.

En ce qui concerne d'autres pratiques liées à la religion, les jeunes Musulmans sont une minorité à porter un symbole visible de leur confession: seuls 16% d'entre eux marquent leur appartenance religieuse de la sorte, en portant le plus souvent non pas un voile (une seule répondante) mais plutôt un pendentif représentant un symbole religieux (main de Fatma, page du Coran, etc.).

Il est également rare qu'ils participent à un groupe ou à une association religieuse puisqu'ils ne sont que 8% de notre échantillon les jeunes Musulmans à faire partie d'un tel mouvement.

¹ Pour ne pas alourdir le texte, un langage épique est utilisé, le masculin générique incluant autant les femmes que les hommes.

² L'étude est menée par la Maison d'analyse des processus sociaux (MAPS) de l'Université de Neuchâtel, et est financée par le Fonds national de la recherche scientifique (FNS) dans le cadre du Programme national de recherche 58 « Collectivités religieuses, Etat et société » (<http://www2.unine.ch/maps/page20115.html>).

réellement différent des autres jeunes en Suisse ?

Figure 1: Appartenance religieuse officielle des jeunes à Neuchâtel et à Lucerne (en %)

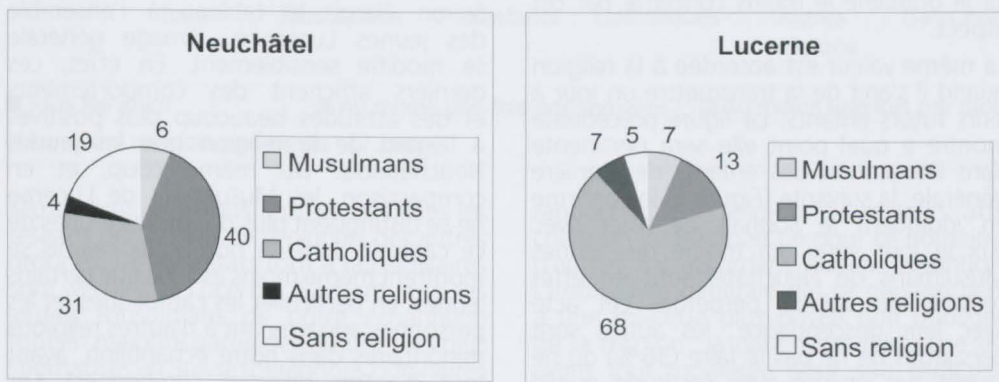
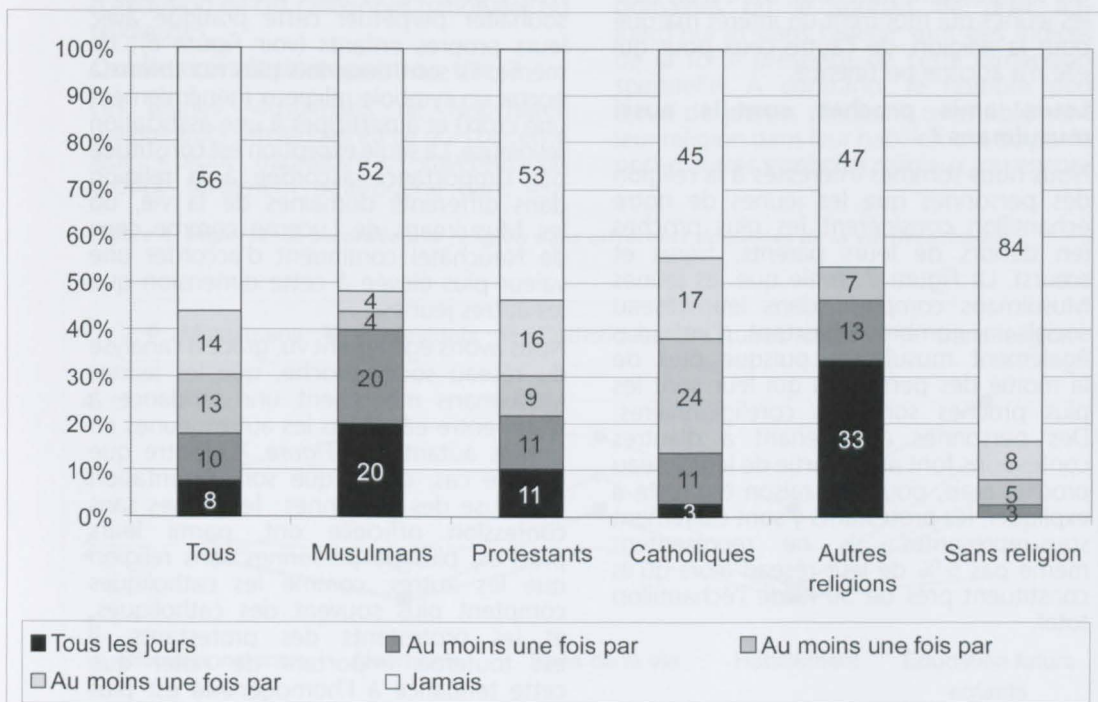


Figure 2: Fréquence à laquelle les jeunes prient (Neuchâtel)



Quelle place accordent-ils à la religion dans leur vie ?

Les pratiques concrètes de la religion (se rendre dans un lieu de culte, prier, respecter les prescriptions, porter un symbole religieux, etc.) ne sont pas nécessairement le reflet direct de l'importance accordée à la dimension religieuse dans la vie quotidienne. La *Figure 4* montre très clairement la valeur élevée qu'accordent les jeunes Musulmans de l'échantillon à la religion dans différents domaines de la vie : sur une échelle où 1 correspond à « pas important du tout » et 5 à « très important », ils se situent le plus souvent entre 3 et 4. Qu'il s'agisse de la nourriture, des discussions entre amis, de questions liées au sens de la vie ou de l'éducation de leurs éventuels futurs enfants, la dimension religieuse occupe une place importante pour une majorité de ces jeunes. L'habillement est quant à lui le domaine le moins concerné par cet aspect.

La même valeur est accordée à la religion quand il s'agit de la transmettre un jour à leurs futurs enfants. La figure précédente montre à quel point elle sera pertinente dans l'éducation des enfants de manière générale, la suivante (*Figure 5*) le confirme en indiquant le souhait de prier avec eux le jour venu. La moitié des jeunes Musulmans de Neuchâtel sont en effet certains de vouloir perpétuer cet acte avec leur descendance : les autres sont persuadés de ne pas le faire (36 %) ou ne savent pas encore avec certitude quelle attitude adopter face à cette question (16 %). On retrouve ici les deux éléments qui s'opposaient plus haut, avec d'un côté les jeunes qui montrent un intérêt marqué pour la religion, de l'autre ceux pour qui elle n'a aucune pertinence.

Leurs amis proches sont-ils aussi musulmans ?

Nous nous sommes intéressés à la religion des personnes que les jeunes de notre échantillon considèrent les plus proches (en dehors de leurs parents, frères et sœurs). La *Figure 7* révèle que les jeunes Musulmans comptent dans leur réseau social un nombre important d'individus également musulmans puisque plus de la moitié des personnes qui leur sont les plus proches sont des coreligionnaires. Des personnes appartenant à d'autres confessions font aussi partie de leur réseau proche, mais, pour une raison qui reste à expliquer, les protestants y sont clairement sous-représentés : ils ne représentent même pas 5 % de leur réseau alors qu'ils constituent près de 30 % de l'échantillon total.

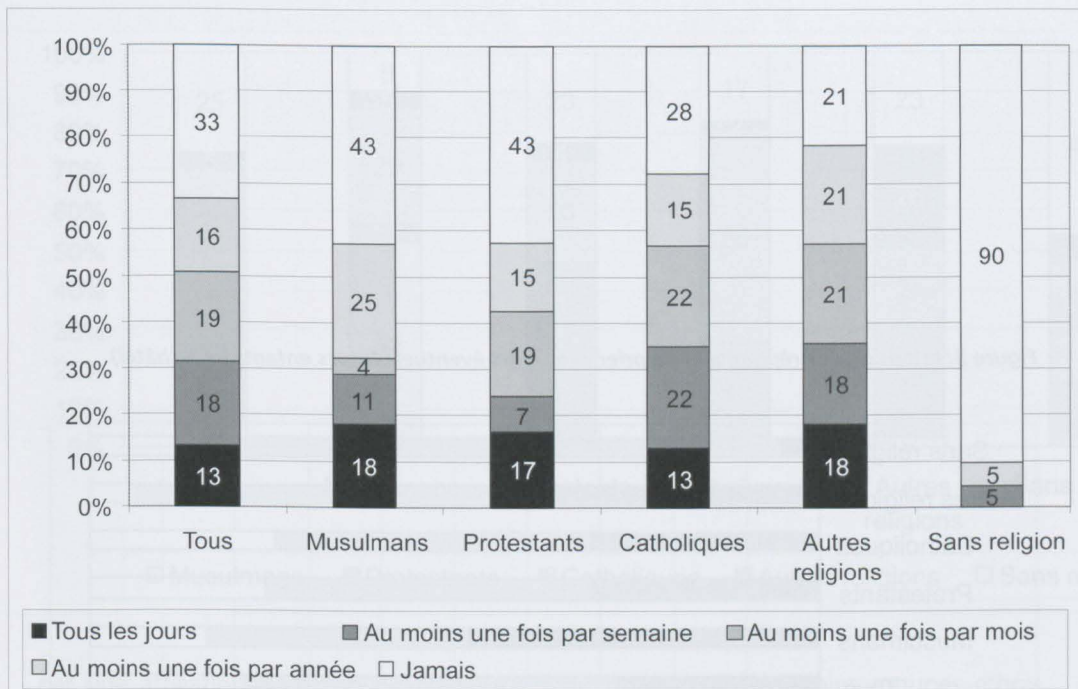
Les jeunes Musulmans ont-ils un rapport différent à la religion que les autres jeunes de Neuchâtel (ou de Lucerne) ?

Les jeunes Musulmans se montrent plus assidus dans certaines pratiques religieuses que les autres jeunes du canton de Neuchâtel : ils sont plus nombreux à prier très régulièrement, de même qu'à envisager de prier avec les enfants qu'ils auront peut-être un jour. En outre, la religion joue un rôle clairement plus important dans tous les domaines de leur vie que pour les jeunes d'autres religions. Par contre, en ce qui concerne le port de symboles religieux et l'appartenance à des associations ou groupements religieux, ils ne se distinguent nullement des autres jeunes officiellement affiliés à une religion, ce qui pourrait entrer en contradiction avec certaines idées préconçues.

Si on élargit le tableau à l'ensemble des jeunes Lucernois, l'image générale se modifie sensiblement. En effet, ces derniers affichent des comportements et des attitudes beaucoup plus positives à l'égard de la religion que les jeunes Neuchâtelois. Du même coup, et en comparaison, les Musulmans de Lucerne ne se distinguent plus des autres jeunes de ce canton : dans de nombreux cas, ils se montrent même moins assidus que certains jeunes, en particulier les catholiques (et les personnes appartenant à d'autres religions minoritaires dans notre échantillon, avant tout d'autres religions chrétiennes). Les jeunes catholiques de Lucerne prient par exemple plus que les Musulmans (voir *Figure 3*), ils sont plus nombreux à souhaiter perpétuer cette pratique avec leurs propres enfants (voir *Figure 6*) ; de même, ils sont deux fois plus nombreux à porter un symbole religieux (généralement une croix) et à participer à une association religieuse. La seule exception est constituée par l'importance accordée à la religion dans différents domaines de la vie, où les Musulmans de Lucerne comme ceux de Neuchâtel continuent d'accorder une valeur plus élevée à cette dimension que les autres jeunes.

Nous avons également vu, grâce à l'analyse du réseau social proche, que les jeunes Musulmans montraient une tendance à rester entre eux. Mais les autres jeunes en font-ils autant ? La *Figure 7* montre que c'est le cas, quelle que soit l'orientation religieuse des personnes : les jeunes sans confession officielle ont, parmi leurs proches, plus de personnes sans religion que les autres, comme les catholiques comptent plus souvent des catholiques, et les protestants des protestants. Il est toutefois important de noter que cette tendance à l'homogénéité est plus marquée chez les jeunes Musulmans que chez les autres. D'un autre côté, les

Figure 3: Fréquence à laquelle les jeunes prient (Lucerne)



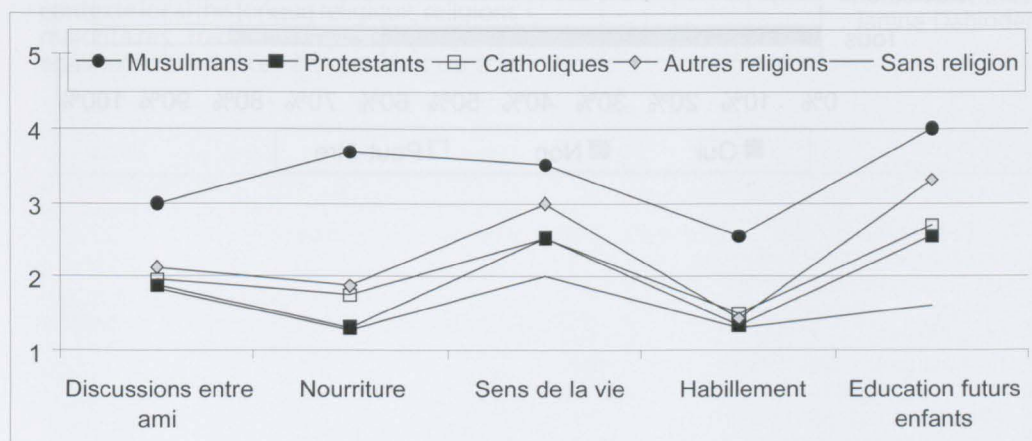
Musulmans sont sous-représentés dans les réseaux personnels de la plupart des autres groupes. Des résultats tout à fait similaires sont visibles à Lucerne. Sachant que les jeunes Musulmans de notre échantillon font en majorité partie des groupes les plus stigmatisés en Suisse (personnes originaires des pays des Balkans, Turcs, etc.), on peut se demander s'il ne faut pas voir dans cette homogénéité un signe supplémentaire d'exclusion de ces catégories nationales ou religieuses.

Quelles conclusions peut-on tirer ?

Les jeunes Musulmans de Neuchâtel, malgré leurs similitudes en ce qui concerne leur «profil migratoire», s'avèrent un groupe fortement hétérogène dans leur

rapport à leur religion. Si certains affichent un intérêt marqué pour ce domaine, d'autres n'y accordent aucune attention. L'impression générale qui se dégage tient à une pratique plus privée que publique de la religion; la dimension religieuse est avant tout mobilisée pour son caractère «spirituel» que dans un quelconque but d'affirmation identitaire. L'importance accordée à la religion dans différents domaines ou le souhait de prier aujourd'hui et dans l'avenir sont des indices de la forte présence de cette dimension spirituelle. A contrario, le nombre peu élevé de jeunes affichant ostensiblement leur religion dans leur habillement ou par le port d'autres symboles religieux, ou encore

Figure 4: Importance accordée à la religion dans différents domaines de la vie (Neuchâtel)



Note: l'échelle va de 1 (pas important du tout) à 5 (très important).

Figure 5: Intention des répondants de prier avec leurs éventuels futurs enfants (Neuchâtel)

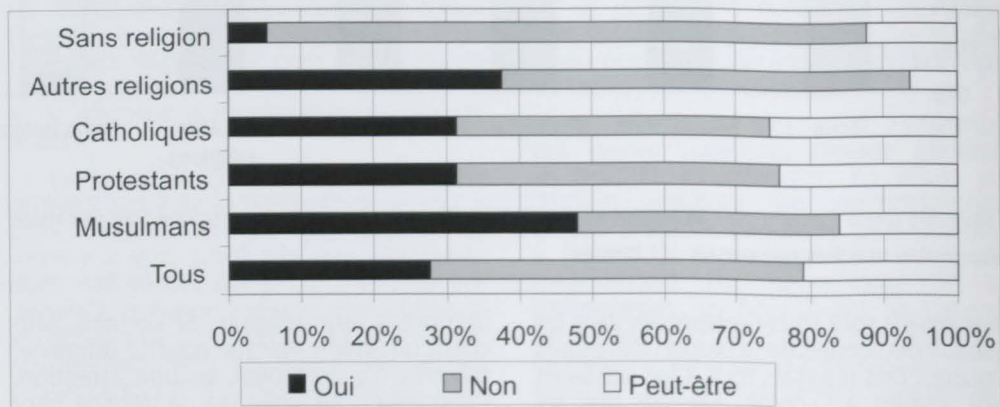


Figure 6: Intention des répondants de prier avec leurs éventuels futurs enfants (Lucerne)

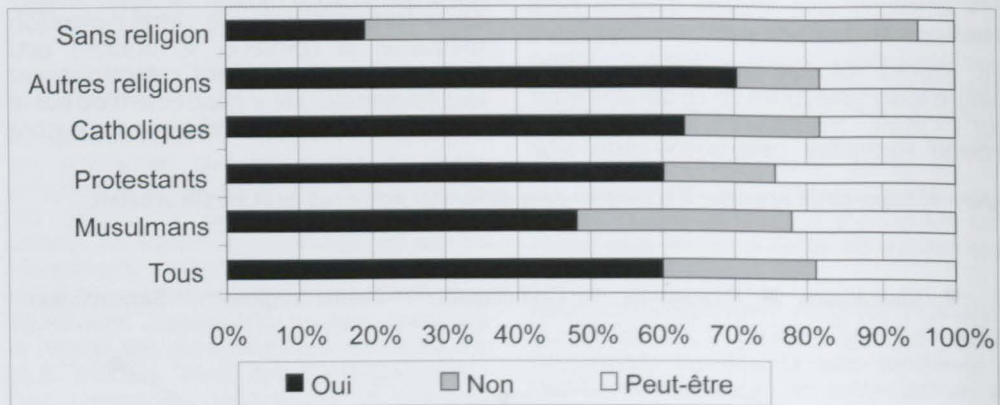
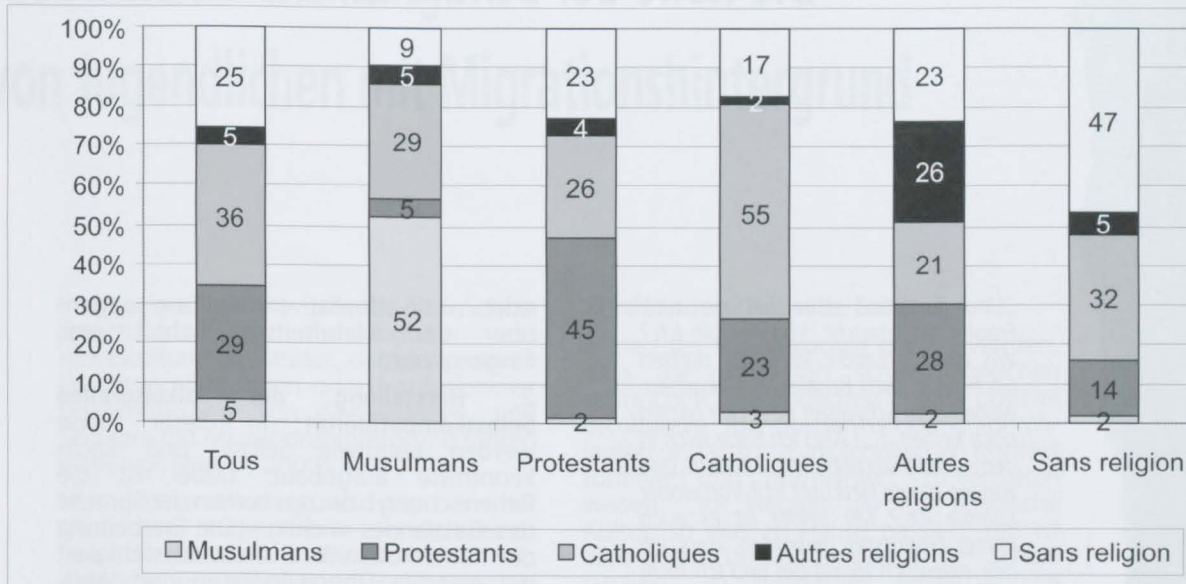


Figure 7: Appartenance religieuse officielle des personnes faisant partie du réseau personnel proche des répondants



par une affiliation à un groupe religieux, sont autant de signes plaçant en défaveur d'une volonté d' « ostensibilisation » de sa religion.

La comparaison avec les autres jeunes montre, quand on reste dans le canton de Neuchâtel, des attitudes et des pratiques plus assidues de la religion parmi les Musulmans. Toutefois, il s'avère que les jeunes Neuchâtelois montrent eux-mêmes un intérêt beaucoup moins marqué envers la religion que leurs contemporains de Lucerne, ce qui tient peut-être à la tradition laïque neuchâteloise en regard de l'empreinte marquée du catholicisme que l'on trouve à Lucerne. Les jeunes Musulmans ayant un rapport à la religion qui ne varie pas outre mesure entre les deux cantons, ils se retrouvent plus religieux que les autres jeunes à Neuchâtel, mais moins que les jeunes Lucernois. On peut dès lors s'interroger sur l'influence que peut avoir le contexte local (historique religieux, religions majoritaires, tradition laïque ou pas, mais également tendances à l'exclusion ou à la

discrimination de certains groupes ethniques ou religieux, par exemple) sur les comportements des jeunes. Ces résultats incitent aussi à remettre en question certaines idées préconçues sur le rapport qu'entretiennent les jeunes Musulmans à l'égard de leur religion, montrant que celui-ci n'est fondamentalement que peu différent de celui d'autres jeunes en Suisse, par exemple des jeunes d'un canton fortement catholique comme Lucerne. De manière générale, on peut être surpris de l'importance que revêt la religion pour ces jeunes, qu'ils soient Chrétiens, Musulmans ou d'autres religions. Ces résultats nous incitent-ils à croire à un possible « retour de la religion » parmi les jeunes de notre pays? La question porte certainement à débat...

Joëlle Moret
Kerstin Dümmler
Janine Dahinden

Die Rolle der Schule für die bikulturelle

Une étude a été réalisée dernièrement dans le cadre d'un travail de Master à la Pädagogischen Hochschule Zentralschweiz (PHZ) avec pour thème: la transformation d'identité biculturelle de jeunes migrants originaires de Bosnie. Entre autres, la question suivante a été traitée: Quels sont les facteurs dans le cadre du cursus scolaire ressentis par les jeunes migrants comme encourageant ou ralentissant leur développement identitaire?

Cinq interviews biographiques narratives ont pour cela été réalisées avec des jeunes Bosniaques ayant réussi leur cursus scolaire. La base théorique a été fournie par le modèle de Badawia (2005) décrivant la transformation d'identité biculturelle sous la forme d'un processus en trois phases. La première phase traite de la constatation de la différence: l'expérience en lien avec le sentiment d'être différent et les sentiments de déchirement se retrouvent au centre de ces réflexions menées dans cette phase. Il y va surtout de l'acceptance ou de la non-acceptance de la société multiculturelle. Lors de la deuxième phase du processus, une auto-compatibilité bi-culturelle est mise en place permettant de construire des connaissances culturelles de soi et des choses. La maîtrise, respectivement l'apprentissage de la langue du pays hôte y ont leur importance. La phase 3 permet

„Und dort sind dann bei mir auch Fragen aufgetaucht. Von wo bin ich? Wo ist das Land? Weil wir durften noch nicht nach Bosnien zurückgehen, wegen dem Schweizer Pass, wir hatten noch keinen. [...] Also ich habe mich in dem richtig vertieft. Mit Büchern und von wo meine Herkunft ist? Von woher komme ich? Mir selber ist es auch immer bewusster geworden, dass ich hier eigentlich fremd bin und ich nicht dazu gehöre.“ (Interview mit J.)

Die Zugehörigkeit von Jugendlichen mit Migrationshintergrund zu mehr als einer Kultur steht im Mittelpunkt einer kürzlich an der Pädagogischen Hochschule Zentralschweiz (PHZ) abgeschlossenen Masterarbeit (vgl. Giglio, 2008). Der Ausschlag dazu gab ein Projekteinsatz des Autors der Masterarbeit (mit eigenem Migrationshintergrund) in Bosnien im Rahmen seines Studiums an der PHZ. Dabei begegnete er bosnischen Menschen, die wenig dem Image gerecht wurden, das in der Schweiz von ihnen vorherrscht.

Als künftige Sekundarlehrperson interessierte mich unter anderem, wie Jugendliche in der Schweiz mit bosnischer Herkunft ihre Identitätsentwicklung in Bezug auf die Schule erlebten und welche Faktoren dabei als besonders förderlich bzw. hinderlich wahrgenommen werden.

Ein Modell der bikulturellen Identitätstransformation

Als theoretische Grundlage für die Beschreibung der Identitätsentwicklung von Jugendlichen mit Migrationshintergrund zogen wir das Modell von Badawia (2005) heran, das bikulturelle Identitätstransformation als einen Prozess mit drei Phasen beschreibt (vgl. Abbildung).

1. Feststellung der Differenz: Die Erfahrung des Andersseins und die damit verbundenen Gefühle der Zerrissenheit stehen in dieser ersten Phase im Mittelpunkt. Diese individuellen Erfahrungen mit dem Anderssein (z.B. bezüglich Sprache, Kleidung, Werthaltung, etc.) stellen die Weichen für die Entwicklung einer affirmativen

oder nicht-affirmativen Haltung gegenüber der Mehrheitsgesellschaft (vgl. Eingangszeit).

2. Herstellung der bikulturellen Selbstkompatibilität: In dieser Phase werden kulturelle Selbst- und Sachkenntnisse aufgebaut. Dabei ist die Beherrschung bzw. das Lernen der Sprache des Gastlandes wichtig. „Die Erarbeitung der interkulturellen Anschlussfähigkeit der eigenen Überzeugungen und Weltanschauung steht als zentrale Aufgabe eigener Identitätsarbeit in dieser Phase im Mittelpunkt.“ (Badawia, 2005, S. 217)

3. Selbstverortung in Bezug auf zwei Kulturen: In dieser letzten Phase wird die kulturelle Mehrfachzugehörigkeit ausgebaut und verfeinert, d.h. alltägliche Handlungen in unterschiedlichen kulturellen Kontexten werden routiniert und damit „normalisiert“. Es wird „eine soziale und persönliche Identität ausgebildet [...], die Spannungen aushält, für wechselnde Situationen offen bleibt und darum Verschiedenartigkeit, Infragestellung, Widerspruch in der sozialen Umwelt nicht als Bedrohung und Quelle lähmender Angst, als Verweigerung seiner Anerkennung empfinden muss.“ (ebd., S. 218)

Schülerinnen und Schüler mit Migrationshintergrund bauen während ihrer Identitätsentwicklung besondere Ressourcen und Kompetenzen auf. Dazu gehört beispielsweise ihre Mehrsprachigkeit oder die Fähigkeit, sich in der Pluralität kultureller Ausrichtungen oder in Zwischenwelten zu orientieren, was generell als zentrale Kompetenzen in einer globalisierten und multikulturellen Gesellschaft gelten kann. Idealerweise sollte die Schule im Hinblick auf die realen gesellschaftlichen Begebenheiten in der Schweiz solche Kompetenzen fördern.

Die Jugendlichen aus bosnischen und damit tendenziell kollektivistisch orientierten Gemeinschaften treffen jedoch in der Schweiz auf ein Schulsystem, das einer individualistischen Gesellschaft angehört und entsprechende Bildungsziele verfolgt. Hinsichtlich ihrer

Identitätsentwicklung von Jugendlichen mit Migrationshintergrund

Integrationsfunktion pflegt die Schule jedoch oft einen monolingualen und monokulturellen Habitus, der zu negativen Erwartungshaltungen oder institutioneller Diskriminierung von Schülerinnen und Schülern mit Migrationshintergrund führen kann (vgl. Weber, 2008).

Vor diesem Hintergrund stand in der genannten Studie die in der Schule zu bearbeitende Identitätstransformation von Jugendlichen mit Migrationshintergrund im Mittelpunkt, wobei die subjektive Wahrnehmung der Jugendlichen über fördernde und hindernde Faktoren in Bezug auf die Schule besonders interessierte. Dazu wurden fünf ausführliche biographisch-narrative Interviews mit schulerfolgreichen muslimischen Jugendlichen aus Bosnien im Alter von 16 bis 18 Jahren geführt.

Fördernde schulische Faktoren

Mittels der Studie konnte gezeigt werden, dass alle befragten schulerfolgreichen bosnischen Jugendlichen eine positive bikulturelle Identitätsentwicklung durchlaufen und sich u.a. im schulischen Kontext routiniert und „normalisiert“ zu verhalten wissen. „Im Herzen bin ich bosnische Kultur, so was zu Hause passiert, das ist alles bosnische Kultur. Was in der Schule passiert, ist wiederum schweizerische Kultur, wo alles vorgeschrieben ist, was man nicht darf und was man darf. Und zu Hause wird man nicht so streng behandelt, wenn man eine Regel nicht befolgt.“ (Interview mit E.)

Es wurden vier zentrale schulische Faktoren ermittelt, die für die Jugendlichen subjektiv als besonders bedeutungsvoll für eine positive bikulturelle Identitätstransformation wahrgenommen werden (vgl. Abbildung).

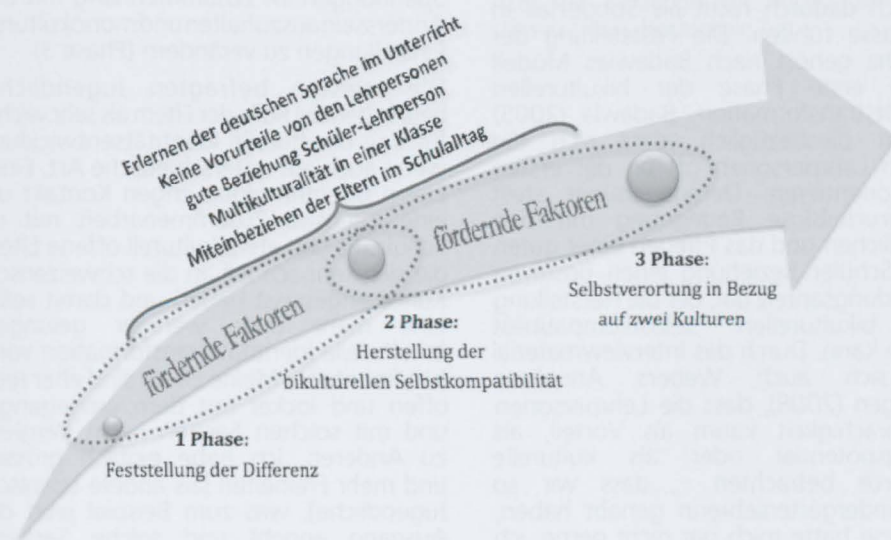


Abbildung Schulische Faktoren, die für die bikulturelle Identitätstransformation förderlich sind.

finalmente à la personne de se positionner par rapport aux deux cultures: l'appartenance à plusieurs cultures est développée et affinée, les actions de tous les jours dans les différents contextes culturels deviennent routinières et se « normalisent ».

L'étude a pu démontrer que tous les jeunes Bosniaques interviewés et ayant réussi leur cursus scolaire ont vu leur identité biculturelle transformée de manière positive. De plus, cette étude a permis d'identifier quatre facteurs scolaires centraux considérés par les jeunes comme spécialement importants pour une transformation d'identité biculturelle positive: l'apprentissage de la langue allemande, tout comme l'encouragement de l'étude des langues à l'école, l'attitude acceptante et sans préjugés des enseignants ainsi que les bonnes relations entre les élèves et l'enseignant, la fonction de modèles des parents ainsi que la composition multiculturelle de la classe d'école. Ces éléments ont permis aux jeunes de développer des ressources et des compétences de grande importance pour vivre dans une société globalisée et multiculturelle.

Die befragten Jugendlichen erleben das Erlernen der deutschen Sprache im Unterricht als unterstützend für ihre Integration sowie ihre Schulkarriere. Als zusätzlich förderliche Massnahmen wurden das Besuchen von zusätzlichem Deutschunterricht in der Schule sowie die Unterstützung durch die Eltern genannt. Alle Befragten hatten zum Zeitpunkt der Befragung keine grossen sprachlichen Schwierigkeiten mehr. Entsprechend Badawias Modell haben die Jugendlichen somit bereits vor bzw. am Anfang ihrer Schulkarriere an einem wichtigen Entwicklungsschritt ihrer bikulturellen Identitätstransformation gearbeitet (vgl. oben Phase 2) und damit bereits im Kindesalter in beiden Kulturen Fuss fassen können.

Die Beziehung zu den Lehrpersonen wurde von allen Befragten als wichtig beurteilt. Zwar führten die Jugendlichen aus, dass ihre ehemaligen Lehrpersonen keine expliziten Massnahmen getroffen hätten, um die bikulturelle Identitätsentwicklung zu fördern. Vielmehr standen für die Jugendlichen Erlebnisse mit Lehrpersonen im Mittelpunkt, in denen sie so akzeptiert wurden wie sie waren. Die Jugendlichen schätzten es, wenn die Lehrpersonen keine Vorurteile hatten, sondern Verständnis für ihre individuelle Situation, und Interesse an ihrer Kultur zeigten. Einige Befragte beurteilten den Glauben der Lehrperson an ihre Fähigkeiten als besonders ausschlaggebend für ihre Schulkarriere. Wichtig dabei war für die Befragten, dass sie nicht ständig mit Differenz Erfahrungen im Schulunterricht konfrontiert wurden und sich dadurch nicht als Sonderfall in der Klasse fühlten. Die Feststellung der Differenz gehört nach Badawias Modell in die erste Phase der bikulturellen Identitätstransformation. Badawia (2005) erwähnt diesbezüglich, dass sich die meisten Lehrpersonen oft an der ersten Stufe orientieren. Demgegenüber stellt die vorurteilslose Begegnung mit den Jugendlichen und das Pflegen einer guten Lehrer-Schüler Beziehung einen positiven Entwicklungsanreiz dar, der die Herstellung einer bikulturellen Selbstkompatibilität fördern kann. Durch das Interviewmaterial lässt sich auch Webers Annahme bestätigen (2008), dass die Lehrpersonen Mehrsprachigkeit kaum als Vorteil, als Bildungspotential oder als kulturelle Ressource betrachten. „...dass wir so eine Kindergartenlehrerin gehabt haben, und diese hatte mich gar nicht gerne, ich glaube sie hatte allgemein Ausländer nicht so gerne. [...] Nach drei Monaten hat sie gefunden, ich könne für drei Monate zu wenig Deutsch und sie müsse mich zum Psychiater schicken und das hätte dann Folgen und so.“ (Interview mit E.)

Die Jugendlichen beurteilten zudem eine

multikulturelle Klassenzusammensetzung als relevant für ihre positive Identitätsentwicklung. Viele empfanden es als erleichternd, mit Kindern verschiedener Nationalitäten in einer Klasse eingeteilt zu sein. Dadurch wurde einerseits ihr Minderheitenstatus reduziert (sie waren nicht die einzigen Ausländer) und andererseits ihr Wohlbefinden und Selbstbewusstsein gestärkt. „Ich fühle mich sehr wohl in dieser Rolle, wenn ich mit Leuten zusammen bin, die in dieser gleichen Rolle stecken. Es macht Spass, mit andern Jugendlichen zu reden, die auch nicht aus der Schweiz sind, denn alle haben ihre Geschichten, die wir besonders gut nachvollziehen können.“ (Interview mit J.) Dies förderte zudem die Einstellung, dass die nationale Herkunft keine wichtige Eigenschaft ist. Klassen mit vielen ausländischen Schülerinnen und Schülern wurden von den Jugendlichen nicht als hemmend für den Unterricht erlebt. Dank der Multikulturalität in der Klasse entwickelten die Jugendlichen eine affirmative Haltung gegenüber anderen Nationalitäten bzw. einer Mehrheitsgesellschaft. In übereinstimmung mit Badawia (2005) kann davon ausgegangen werden, dass die Jugendlichen dadurch positive Erfahrungen mit dem Anderssein sammeln konnten. Dies stellt für die erste Phase der Differenzfeststellung einen positiven Entwicklungsanreiz dar. Ausserdem treffen die Jugendlichen in solchen Klassen auf Mitschülerinnen und Mitschüler, die ähnliche Schicksale durchlaufen haben. Dies schafft bei den Jugendlichen Normalitätsvorstellungen und kann die Bereitschaft erhöhen, Spannungen im Zusammenhang mit dem Andersseinauszuhalten und monokulturelle Einstellungen zu verändern (Phase 3).

Die meisten befragten Jugendlichen beurteilten die Rolle der Eltern als sehr wichtig für ihre bikulturelle Identitätsentwicklung, wenn auch auf unterschiedliche Art. Einige Eltern pflegten einen engen Kontakt und eine intensive Zusammenarbeit mit der Schule. Es gab etwa kulturell offene Eltern, die sich sehr schnell an die schweizerische Kultur angepasst haben und damit selber eine mehr oder weniger gelungene bikulturelle Identitätstransformation vorleben konnten. „Meine Eltern sind eher recht offen und locker mit dem umgegangen und mit solchen Sachen ... im Vergleich zu Anderen. Ich habe einfach grössere und mehr Freiheiten [als andere bosnische Jugendliche], was zum Beispiel jetzt den Ausgang angeht und solche Sachen.“ (Interview mit A.) Dadurch hatten die Jugendlichen eher die Möglichkeit, sich an ihren schweizerischen Kolleginnen und Kollegen zu orientieren und so kulturelle Selbst- und Sachkenntnisse aufzubauen und schliesslich die kulturelle Mehrfachzugehörigkeit zu verfeinern (Phasen 2 und 3).

Erfolg dank offenem, anerkennendem Umfeld

Die Studie liefert damit einerseits Beispiele, wie erfolgreiche bikulturelle Identitätstransformation von den Jugendlichen selber wahrgenommen wird. „Ich bin eher ein Schweizer mit einer bosnischen Mischform, als ein Bosnier mit einer schweizerischen Mischform.“ (Interview mit A.) Andererseits weisen die Ergebnisse darauf hin, dass dabei gewisse Faktoren im Zusammenhang mit dem Schulbesuch in der Wahrnehmung der Jugendlichen eine entscheidende Rolle spielen: Sprachförderung, eine von Akzeptanz und Anerkennung geprägte Haltung der Lehrpersonen, eine multikulturell zusammengesetzte Klasse sowie die Vorbildfunktion der eigenen Eltern. Darauf aufbauend können die Jugendlichen Ressourcen und Kompetenzen entwickeln, die letztendlich für ein Leben in einer globalisierten und multikulturellen Gesellschaft eine hohe Relevanz haben.

Claudio Giglio
Priska Sieber

BIBLIOGRAPHIE:

Badawia, Terek (2005). « Am Anfang ist man auf jeden Fall zwischen zwei Kulturen » - Interkulturelle Bildung durch Identitätstransformation. In F. Hamburger, T. Badawia, & M. Hummrich (Hrsg.), Migration und Bildung. Über das Verhältnis von Anerkennung und Zumutung in der Einwanderungsgesellschaft (S. 205-220). Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.

Giglio, Claudio (2008). Bikulturelle Identitätstransformationen bei Jugendlichen mit Migrationshintergrund. Eine qualitativ-empirische Forschungsarbeit über fördernde Faktoren in der Schule für die bikulturelle Identitätstransformation von Jugendlichen mit Migrationshintergrund in der Gemeinde Emmen. Masterarbeit. Luzern: Pädagogische Hochschule Zentralschweiz, PHZ.

Weber, Martina (2008). Intersektionalität sozialer Unterscheidungen im Schulalltag. In M. Seemann, Ethnische Diversitäten, Gender und Schule. Geschlechtsverhältnisse in Theorie und Praxis. (S. 41-59). Oldenburg: Seemann, Malwine.

AUTOR/INNEN:

Claudio Giglio, M.A., ehemaliger Student der Pädagogischen Hochschule Zentralschweiz (PHZ), Hochschule Luzern, Sekundarlehrer in Baar (Zug)

Priska Sieber, Dr., stv. Leiterin des Instituts für internationale Zusammenarbeit in Bildungsfragen (IZB) der Pädagogischen Hochschule Zentralschweiz (PHZ), Hochschule Zug

Giovani migranti tra cultura d'origine e cultura locale

L'article relate une étude qui a mis l'accent sur l'hétérogénéité des références identitaires (culture d'origine et culture locale) d'une trentaine de jeunes migrants habitant différentes régions du Tessin. Il s'agit de jeunes entre 18 et 30 ans originaires du Portugal, de l'Italie du Sud (Calabre), du Kosovo, de la Serbie, de l'Afrique centrale et de la République dominicaine. La recherche a surtout mis en évidence les sentiments d'appartenance à la culture d'origine.

La conservation culturelle (langue, traditions, valeurs) se réalise surtout à travers l'utilisation de la langue maternelle dans le contexte familial. L'ancrage à la culture d'origine est plus élevé parmi les jeunes qui sont arrivés après la scolarité obligatoire, et surtout ceux qui envisagent de rentrer au pays d'origine.

La conservation ou le refus de la culture d'origine sont tributaires de choix personnels précis, et non d'automatismes liés aux parcours migratoires individuels ou familiaux. Les valeurs, les coutumes et les traditions culturelles des parents se transforment dans le temps, car ces jeunes vivent une distance physique mais aussi culturelle avec le pays de provenance.

Le résultat de la conciliation entre culture d'origine et culture locale dépend des parcours migratoires

N

ei giovani provenienti dalle migrazioni i processi di costruzione delle identità sono stati oggetto di numerosi approfondimenti teorici. Le dinamiche del processo di conciliazione tra l'area identitaria d'origine e quella d'approdo hanno evidenziato esiti assai differenziati: chi nega le proprie radici e si assimila ai costumi locali, chi si arrocca nell'identità di partenza per far fronte alle difficoltà insormontabili dell'integrazione, chi riesce invece a far riferimento a una doppia cultura e chi finisce per perdere la prima senza accedere veramente alla seconda, trovandosi in una sorta di "doppia assenza".

In quali contesti i giovani migranti, residenti in Ticino, fanno riferimento all'area identitaria di origine e in quali a quella d'approdo? Un gruppo di studenti in Lavoro sociale¹ ha voluto rispondere a questo interrogativo raccogliendo le testimonianze di una trentina di giovani tra i 18 e i 30 anni di origine portoghese, calabrese, kosovara, serba, centroafricana e domenicana.

La conservazione della cultura d'origine (lingua, valori, costumi)

I giovani interpellati sembrano utilizzare la lingua d'origine esclusivamente nel contesto familiare. In alcuni casi vi è un'alternanza tra la lingua d'origine e l'italiano anche con i propri genitori, soprattutto per chi ha seguito buona parte della scolarità obbligatoria in Ticino. Gli altri contesti, in cui ricorrono alla lingua d'origine, sono le uscite con amici provenienti dalla stessa area geografica oppure la frequentazione di luoghi pubblici con connazionali. Sono soprattutto i giovani giunti da poco a sentire la necessità di recarsi in bar o di frequentare associazioni sportive in cui possono esprimersi nella propria lingua. Alcuni giovani sentono di non avere una completa padronanza della lingua d'origine, soprattutto se sussistono forme dialettali, poiché spesso è una lingua parlata dai genitori. In genere non

viene utilizzata fuori dal contesto familiare/amicale in presenza di persone che non la conoscono. Tutti i giovani scolarizzati in Ticino si definiscono bilingui.

Per quanto attiene alla conservazione dei valori culturali d'origine si osserva un riferimento forte alle ricorrenze di feste e alla cucina tradizionale. Tutti sottolineano il ruolo centrale dei legami familiari, soprattutto laddove per famiglia si intende la famiglia allargata. Un altro valore menzionato è il rispetto nei confronti dei genitori e degli anziani. Alcuni parlano della pratica religiosa come valore trasmesso dalla famiglia, seppure risulti poco sentito dai giovani stessi. Soltanto chi proviene da contesti culturalmente distanti sente l'importanza del culto religioso come momento di forte aggregazione sociale e di legame comunitario.

Si può affermare che sussiste un forte ancoraggio alla cultura d'origine per chi è arrivato dopo la scolarità obbligatoria e soprattutto per chi ipotizza un rientro nel proprio paese.

I giovani, i cui genitori provengono da zone rurali o da contesti socioculturali tradizionali considerano ristretta la concezione della donna in queste realtà. Essa è infatti destinata a svolgere mansioni domestiche in una posizione di scarsa autonomia e sottomissione al potere maschile. In questo senso sono soprattutto le ragazze a rifiutare ruoli subalterni e situazioni in cui sono costrette a rispettare tali norme culturali in famiglia e nei soggiorni al paese d'origine.

I motivi di distanza/vicinanza alla cultura d'origine

La conservazione o rimozione della cultura d'origine sono viste come scelte personali precise e non come il risultato di automatismi legati al loro percorso migratorio individuale o familiare. Soprattutto laddove esistono divergenze e forti contrasti tra le giovani generazioni e i loro genitori si ribadisce l'importanza

¹ L'indagine è stata realizzata da un gruppo di studenti in Lavoro Sociale della SUPSI-DSAS all'interno del modulo "Multiculturalità e integrazione", diretto dai docenti Paola Solcà e Gianluigi Galli, anno accademico 2007-2008. In particolare si tratta di Paola Broggi, Massimiliano Ruotolo, Elisa Ferreira, Maja Finamore, Alicia Iglesias, Simona Scettrini, Valentina Cavadini, Saskia Cortesi, Barbara Delmué, Teresa Rosa, Stefania Lolli, Marco Barzaghini, Nadir Lorenzi e Diego Raveglia.

della scelta personale nel distanziarsi da valori legati alla cultura d'origine. Un forte ancoraggio sembra essere piuttosto una forma di ripiego per coloro che non si sentono ben accettati dagli autoctoni e ricercano legami forti con persone provenienti dalla stessa area geografica. Tuttavia per molti giovani incontrati, i valori, i costumi e le tradizioni del paese d'origine si sono modificati nel tempo proprio perché vivono una distanza non solo fisica ma anche culturale dal contesto di provenienza dei loro genitori. Questi ultimi durante il loro percorso migratorio hanno aggiunto elementi, valori, conoscenze e si sono trasformati.

Tutte le persone coinvolte considerano una risorsa il fatto di avere genitori con radici culturali in un paese altro. Essi si ritengono integrati, proprio perché sentono di appartenere a due orizzonti culturali.

L'influenza delle aree identitarie e il "passaggio dello specchio"

I giovani migranti si trovano a dover far fronte a due aree identitarie che pesano su di loro in modo contrapposto. Da un lato, la famiglia e le aggregazioni spontanee o organizzate dei connazionali che tendono a rafforzare la cultura d'origine e a stigmatizzare il cambiamento troppo disinvolto dei costumi. Dall'altro la società d'approdo che, attraverso la scuola, il lavoro, i vari servizi e le istituzioni locali, spinge verso l'adeguamento ai propri valori e alle proprie regole.

L'esito di questa contrapposizione dipende, prima ancora che dalla specificità dei sei gruppi etnici presi in considerazione, dai percorsi migratori particolari effettuati singolarmente dai giovani contattati e dai loro quadri di vita. Agli estremi stanno, da un lato, coloro che risiedono assieme ai genitori e che dunque, di norma, conservano, perlomeno nella vita privata, lingua, usi e costumi del paese d'origine, dall'altro, coloro che hanno fatto gli studi in Ticino sin dall'età dell'obbligo e hanno beneficiato maggiormente di una socializzazione secondaria corrispondente a quella dei pari ticinesi.

Spesso la contrapposizione tra aree identitarie viene rappresentata come contrapposizione tra "educazione ticinese" ed "educazione del proprio paese", specie nei casi dei giovani non europei.

La dimensione degli affetti fa prevalere l'influenza familiare e induce a conservare l'identità d'origine come valore prezioso ma apparentemente astratto. Solo in pochi casi questo valore viene infatti ricondotto a un eventuale progetto di ritorno al paese.

Anche la dimensione dei risentimenti, piuttosto viva in chi ha sostenuto di essere stato discriminato o oggetto di qualche ingiustizia da parte di enti locali, porta

a privilegiare insistentemente l'identità originaria.

Le ambizioni legate alla formazione o all'attività lavorativa conducono buona parte dei giovani incontrati a spostare il loro interesse su aspetti dell'identità più flessibili e concreti, direttamente riconducibili alla quotidianità, al vissuto presente e al profilo socioprofessionale, definiti in termini di cultura locale.

Anche l'attività sportiva, svolta all'interno di associazioni, ha contribuito per alcuni a rafforzare il sentimento di appartenenza alla comunità locale (anche se non sempre a discapito del legame con l'origine).

Garante del mantenimento di legami con l'identità d'origine resta per tutti la famiglia, anche nel caso di chi dichiara, con orgoglio o con frustrazione, di possedere una "doppia cultura" (circa la metà dei giovani contattati).

Matura comunque, in quasi tutti, la consapevolezza di come l'identità sociale, quella costruita progressivamente durante il percorso migratorio e riconosciuta anche dagli altri, abbia oramai preso il sopravvento su quella personale. E come, in ogni caso, la mobilità, ovvero la necessità di spostamento da un'area all'altra, da un luogo all'altro, renda l'identità estremamente contingente e situazionale.

L'attrattiva incerta delle associazioni e delle comunità etniche

L'opinione più diffusa è quella che attribuisce alle associazioni di migranti, alle cosiddette comunità etniche, un carattere obsoleto. Quasi tutti i giovani interpellati dichiarano, pur riconoscendo a queste entità lo sforzo, talora un po' artificiale, di mantenere vivi i contatti con le tradizioni culturali d'origine, di non sentirsi coinvolti nelle attività da esse proposte e nemmeno di sentirsi rappresentati dalle persone che attualmente le dirigono. Il coinvolgimento sembra dipendere dai legami e dalle scelte operate nell'ambito familiare: alcuni hanno affermato di non possedere informazioni in merito alle attività comunitarie, una minoranza, formata soprattutto da maschi di prima generazione, ritiene addirittura che la partecipazione a queste associazioni possa influire negativamente sull'integrazione.

Se si vuole mantenere un rapporto con la propria cultura, sarebbe meglio farlo, secondo questa minoranza, attraverso la famiglia e i rientri al paese di provenienza durante le vacanze.

Le critiche e le perplessità manifestate nei confronti delle associazioni migranti non sono esenti, in molti casi, da un sentimento di ambiguità. Accanto al timore che queste associazioni possano alimentare atteggiamenti nostalgici e generare al proprio interno motivi di rivalità, di

particuliers ainsi que des projets de vie. Plusieurs articulations sont possibles: conservation de la langue et des traditions parentales pour ceux qui vivent en famille, socialisation secondaire correspondant à celle des groupes de pairs tessinois pour celles et ceux qui ont fréquenté la scolarité obligatoire dans le canton.

En conclusion, l'identité sociale, construite pendant le processus d'intégration et reconnue par les autres, devient de plus en plus importante par rapport à l'identité personnelle chez la plupart des jeunes migrants.

Enfin, les appartenances communautaires n'intéressent pas vraiment les jeunes issus de la migration. Les associations de migrants sont considérées comme obsolètes. Tout en appréciant l'effort de sauvegarder le lien avec les traditions culturelles d'origine, les jeunes migrants ne participent pas aux activités proposées par les différentes communautés ethniques, ils préfèrent d'autres types d'agrégations juvéniles (sportives, récréatives, etc.).



gelosie e di conflitto, vi è comunque il riconoscimento che esse contribuiscono a mantenere viva la memoria e a stimolare, seppure solo occasionalmente, possibili momenti di autoaiuto e di solidarietà.

La diffidenza verso le riunioni formali o rituali e la scarsa partecipazione dei giovani alle attività organizzate dai rappresentanti delle loro comunità si possono interpretare non tanto come distacco dalla cultura d'origine quanto piuttosto come segno di difficoltà o di disaffezione verso forme di associazionismo non direttamente funzionali alla vita quotidiana.

I giovani migranti che si sono definiti "abbastanza bene inseriti nel contesto locale" sono, non a caso, quelli che più di tutti hanno lasciato intendere di condividere le visioni e gli atteggiamenti individualisti dei coetanei ticinesi. Infatti nella maggior parte dei casi la dimensione politica come momento di presa di coscienza e/o di azione collettiva non viene in nessun modo lasciata intendere né tanto meno manifestata.

Gli incontri con altri migranti della stessa origine si riduce per la maggior parte di questi giovani "a momenti occasionali legati alle amicizie personali". Danno seguito a inviti mirati per "sentire musica del proprio paese" e "ballare con persone che parlano la stessa lingua materna". Oppure si tratta semplicemente di ritrovi tipici del sabato sera nei locali pubblici.

Insomma, aggregazioni di tipo informale che talvolta, quando si ripetono e finiscono per creare abitudini ("andare nel solito bar frequentato in prevalenza da compaesani"), possono dar adito a una vera e propria rete secondaria.

Un discorso a parte, che tuttavia non è stato convenientemente affrontato, riguarda il fattore religioso. Le posizioni sulla partecipazione a manifestazioni o ritrovi comunitari di tipo religioso sarebbero risultate verosimilmente differenziate non solo a riguardo delle scelte e dei comportamenti individuali ma anche a seconda dei gruppi etnici e dell'importanza che questi attribuiscono alle celebrazioni liturgiche e alle festività dettate dal calendario religioso.

Gianluigi Galli
Paola Solcà
docenti SUPSI-DSAS

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI:

Ambrosini M., Molina S., *Seconde generazioni. Un'introduzione al futuro dell'immigrazione in Italia*, Fondazione Giovanni Agnelli, 2004

Bolzman C., Fibbi R., Vial M., *Secondas-Secondos. Le processus d'intégration des jeunes adultes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse*, Seismo 2003

Portes A., Rumbaut R., *Ethnicities. Children of immigrants in America*, University of California Press 2001

„fremdenähe“ - ein Buch und vier Vernissagen

Le projet de sensibilisation « fremdenähe – ein Buch und vier Vernissagen » a été lancé en 2008 pour encourager les dialogues ayant pour thème la migration et la jeunesse.

Vingt jeunes provenant de quatre communes et d'une douzaine de nations ont collaboré au projet « fremdenähe ». Ces jeunes se sont fait décrire et ont parlé de leurs sentiments, de leur patrie ainsi que de leurs désirs et leurs objectifs dans la vie. Ils ont également pris part à une séance de photos organisée par une photographe pour permettre aux jeunes de se présenter tels qu'ils le désiraient et obtenir en fin de compte un album de photos authentique.

Dans ce livre intitulé « fremdenähe » la parole leur est donnée par des photos et des mots. Il contient des fragments de textes traitant des thèmes « étranger » et « proximité » présentés de manière à pouvoir également être utilisés dans le cadre de l'enseignement scolaire. Ces expressions n'ont sciemment pas été limitées à celles de « suisses » ou d'« étrangers ». Des adultes peuvent également se sentir « étrangers » par rapport à des jeunes. Le livre essaye de procurer aux adultes un aperçu du monde de ces jeunes.

Comme complément à ce livre et dans le but de se faire mieux comprendre par le public, quatre vernissages ont été organisés. Les portraits grand format des jeunes

„Wenn ich in Mazedonien bin, möchte ich wieder in die Schweiz zurück, und wenn ich hier bin, dann möchte ich wieder nach Mazedonien gehen,“ berichtet Aurora Hani, Mazedonierin, 13 Jahre alt. Sie war eine von zwanzig Jugendlichen, welche beim Projekt „fremdenähe“ mitwirkte.

Ebenso wie Aurora geht es vielen in der Schweiz lebenden Jugendlichen. Das Thema Migration und Integration ist deshalb gerade in der Jugendarbeit besonders zentral. In der offenen und der aufsuchenden Jugendarbeit trifft man im Alltag auf junge Menschen mit den unterschiedlichsten Hintergründen und Kulturen.

Im Alltag geht man zusammen in die Schule, hat denselben Schulweg, geht in das selbe Jugendhaus – man ist einander ‚nah‘. Doch oft fühlt man sich auch ‚fremd‘ gegenüber den unterschiedlichen Kulturen, mit welchen man konfrontiert wird. Im Buch ‚fremdenähe‘ wird dies mit folgendem Zitat auf den Punkt gebracht: „Fremdes entdecken ist spannend. – Und ab und zu auch ganz unverständlich.“

Doch von den verschiedenen Kulturen und Lebensverhältnissen mal abgesehen, haben gerade die Jugendlichen etwas gemeinsam: Sie alle haben große Lebensträume.

„fremdenähe“ lautet das Projekt, welches letztes Jahr durchgeführt wurde. Es folgt ein kurzer Projektbericht.

Idee und Zielsetzung des Projektes

Mit dem Projekt „fremdenähe – ein Buch und vier Vernissagen“ wurde 2008 der Versuch gestartet, ein Sensibilisierungsprojekt zu lancieren, welches zum Ziel hatte, Dialoge zum Thema Migration und Jugend zu fördern.

Mehrere Jugendarbeiter und Jugendarbeiterinnen der Plattform Glattal erarbeiteten ein Konzept, um diesem Ziel näher zu kommen. Beim Konkretisieren der Idee kristallisierte sich heraus, dass das Projekt einerseits aus Interviews und andererseits aus einem Fotoband bestehen soll. Es sollte ein kreatives und lustvolles Projekt werden, welches die Freude am Fremden weckt. Anstatt den Fokus auf die Probleme zu richten,

sollte es die einzelnen Menschen zur Reflexion anregen.

Die Absicht des Projektes war, dass ein möglichst breites Spektrum von jungen Menschen die Chance erhält, sich mitzuteilen. Weiter sollte es ein gemeindeübergreifendes Projekt sein. Das heißt, es sollten Jugendliche aus den vier Gemeinden mitwirken, in denen die Jugendarbeiter auch im Alltag unterwegs waren. Durch das gemeindeübergreifende Arbeiten könnten automatisch mehr Dialoge sowohl unter Jugendlichen als auch unter Erwachsenen stattfinden – was ein entsprechend breiteres Feld der Sensibilisierung schaffen würde.

„Was würdest du ändern, wenn du Chef der Schweiz wärst?“

Als Interviewvorbereitung wurde ein Fragebogenkatalog erstellt, um dem Verlauf der Gespräche eine Richtung zu geben. Es sollten Antworten auf Fragen wie: „Welche Sprache wird bei dir zu Hause gesprochen?“ oder „Was würdest du ändern, wenn du Chef der Schweiz wärst?“ wurden zusammengetragen wurden. Das Projekt sollte den Jugendlichen als Plattform dienen, ihre persönlichen Ansichten, Gefühle und Lebensziele zu platzieren und Botschaften nach außen zu senden.

Die Interviewtermine mit den Jugendlichen standen schnell fest. Zwanzig Jugendliche aus vier Gemeinden und einem Dutzend Nationen waren bereit, sich interviewen und später fotografieren zu lassen. Durchgeführt wurden die Interviews im Jugendtreff oder im Wohnmobil der aufsuchenden Jugendarbeit – in einer für die Jugendlichen vertrauten Atmosphäre. Die Interviews wurden auf Tonband aufgenommen und später transkribiert.

Beim Durchlesen der Antworten stellten sich einige Parallelen heraus. Beispielsweise wünschten sich alle Jugendlichen eine friedlichere Welt, wo man Unterschiede respektiert und das ‚Mensch – Sein‘ ins Zentrum stellt.

Bei der Frage: „Was bedeutet für dich Heimat?“, waren sich alle einig, dass diese sich dort befindet, wo die Familie ist, dass Heimal also nichts mit einer bestimmten

Ortschaft zu tun hat. Alessio brachte dies folgendermaßen auf den Punkt: „Heimat ist, wo man sich wohl fühlt und wo die Familie ist.“

In den Interviews lernte man die Jugendlichen von einer sanften und nachdenklichen Seite kennen. Obwohl sie sehr unterschiedliche Interessen und Lebensvorstellungen hegen, haben sie alle gemeinsam, dass sie sich über die Situation auf der Welt und in der Schweiz ernsthafte Gedanken machen.

„Das bin echt ich, das ist echt Valeria!“

Nachdem die Interviews fertig transkribiert

Die Begriffe wurden bewusst nicht nur auf ‚Schweizer‘ oder ‚Ausländer‘ begrenzt. ‚Fremd‘ können sich beispielsweise auch Erwachsene den Jugendlichen gegenüber fühlen. Das Buch soll ein Versuch sein, den Erwachsenen einen kleinen Einblick in deren Welt zu verschaffen.

Schritt in die Öffentlichkeit

Nach der Durchführung der Interviews und des Fotoshootings ging es darum, das Erarbeitete der Öffentlichkeit zugänglich zu machen.

Um den Bewohnern und Bewohnerinnen der vier Gemeinden die Botschaften der Jugendlichen nahe zu bringen, wurden



waren, wurden die zwanzig Jugendlichen zu einem Fotoshooting eingeladen. Valentina Verdesca, eine junge Fotografin aus Zürich, reiste dafür in die jeweiligen Wohngemeinden der Jugendlichen. Diese hatten die Aufgabe, sich im Voraus zu überlegen, wie sie sich repräsentieren wollte. Die Fotos sollten persönlich sein und eine aussagestarke Wirkung erzielen.

Die Jugendlichen posierten mit Elan vor der Kamera – und der Fotografin gelang es, die individuelle Schönheit von allen einzufangen. Valeria, 13 Jahre, sagte später gegenüber einer Journalistin: „Das bin echt ich, das ist echt Valeria!“

Im daraus entstandenen Buch mit dem Titel „fremdenähe“ kommen die Jugendlichen in Sprache und Bild zu Wort. Im Buch sind Textfragmente von Matthias Gysel zum Thema ‚fremde‘ und ‚nähe‘ enthalten, welche so angeordnet wurden, dass sie auch für den Schulunterricht geeignet sind.

vier Vernissagen geplant. Diese wurden im Schulhaus, dem Einkaufszentrum oder im Gemeindehaus durchgeführt – alles öffentliche und belebte Orte. Die zwanzig Fotografien wurden auf grosse Platten aufgezogen. Unter jedem Portrait war ein Schlagwortsatz aus dem Interview zu lesen. Zum Beispiel: Halit Sopjani: „Politik ist etwas Gutes, und es ist wichtig, dass sie fair ist.“

Als Rahmenprogramm zur Bilderausstellung wurden die Jugendlichen motiviert, anhand von kulturellen Beiträgen Statements zu präsentieren. Die Vernissagen sollten ein Anlass sein, die Menschen zum Nachdenken anzuregen und ihnen die Möglichkeit zu bieten, Dialoge zu führen. So wurde an den vier Vernissagen jeweils gesungen, getanzt und ein Solo auf der E-Gitarre gespielt. Ausserdem wurden Gedichte präsentiert. Damit sich auch der Gaumen ‚Fremdem‘ nähern konnte, wurden die Eltern der Jugendlichen gebeten, für das

ont été présentés avec les slogans correspondants extraits des interviews. Les visiteuses et visiteurs ont été gâtés avec des prestations non seulement culturelles mais également culinaires provenant des recettes publiées dans le livre qui constitue la contribution des parents des jeunes interviewés.

Ce vernissage organisé dans chaque commune s'est avéré un franc succès – aussi bien pour les jeunes que pour les personnes adultes. L'objectif mentionné plus haut de nouer le plus possible de dialogues a été atteint. Le livre imprimé à 300 exemplaires a été épuisé en un temps record.

Buffet kulinarische Spezialitäten aus den verschiedenen Ländern mitzubringen. Und damit die Leute eine Erinnerung vom Anlass mitnehmen konnten, wurden von Jugendlichen Buttons hergestellt mit dem Satz „ich liebe dich“ in verschiedenen Sprachen. Auch gab es Buttons mit Zitaten wie beispielsweise: „Fremd ist der Fremde nur in der Fremde“ (Karl Valentin), welche für Erwachsene eher ansprechend wirkten.

In jeder Gemeinde war die Vernissage ein Erfolg – sowohl für die Jugendlichen als auch für die Erwachsenen. Das anfangs erwähnte Ziel, dass möglichst zahlreiche Dialoge geführt werden sollen, wurde erreicht. Das Buch, das in der Auflage von 300 Exemplaren gedruckt wurde, war nach kurzer Zeit vergriffen.

Mit dem Buttons soll erreicht werden, dass die Kernaussage nicht verloren geht. Sie werden von Jung und Alt noch immer gerne getragen, und es wird die Erfahrung gemacht, dass im Bus oder am Arbeitsplatz die Träger und Trägerinnen von fremden Leuten auf deren Bedeutung angesprochen werden. So finden weitere Dialoge statt.

„Und dann würde ich mir mehr Fröhlichkeit wünschen...“

Im Folgenden soll dem Leser, der Leserin nicht die Möglichkeit vorenthalten werden, noch einige ausdrucksstarke Zitate der Jugendlichen mit auf den Weg zu nehmen:

Anil, 17 Jahre, Sohn türkischer Einwanderer:

„Ich glaube, die Religion ist da, um den Menschen nicht ins Chaos zu bringen.“

KokYeu, 18 Jahre, Sohn chinesischer Einwanderer:

„Auch Jackie Chan, Ronaldinho und mein grosser Bruder sind meine Vorbilder, weil diese so intelligent sind und etwas aus sich machen.“

Pascal, 14 Jahre, Schweizer:

„Ich würde mehr Solarzellen bauen, mehr für den Umweltschutz tun, mehr Geld in die Wirtschaft stecken, rassistische Parteien würde ich verbieten, weil sie ja menschenverachtend sind – und ich würde zurücktreten, weil ich nicht gerne der Chef von irgendetwas wäre...“

Julia, 17 Jahre, Schweizerin: „ich bin nicht so der Typ, der sagt das und das ist viel besser an der Schweiz. Ich finde nicht, dass die

Schweiz viel besser ist als ein anderes Land.“

Estefania, 16 Jahre, Portugiesin: „Ich glaube an Gott. Aber trotzdem ist es wichtig, dass man das Leben selbst in die Hand nimmt.“

Stéphane, 18 Jahre, aus Kamerun: „Und dann würde ich mir mehr Fröhlichkeit wünschen...“

Annina Spirig

ehemalige Jugendarbeiterin und
Initiantin des Projektes „fremdenähe“. Zurzeit
Studentin an der Hochschule Luzern für
Soziale Arbeit (HSLU-SA)

Für weitere Informationen können Sie sich gerne bei Annina Spirig (annina.spirig@stud.hslu.ch) oder Matthias Gysel (matthias.gysel@plattformluttal.ch) melden.

FREMDENÄHE

E. Sopjani

T. Roth

J. Raji

A. SIDRAN

S. Hadjovic

K. HUYNH

P. Sutter

[REDACTED]

S. KANTAREVIC

V. NATUZZI

O. AZEMI

[REDACTED]

S. DUNKEL

[REDACTED]

[REDACTED]

A. TUNGAY

D. Bernay

L. Stadelmann

P. LINK

M. Meier

E. Freitas da Silva

A. MANI

A. Merius

J. MINDER

Le Parlement des Jeunes de Neuchâtel:



lecteurs!

Vous rencontrerez peut-être, au travers de cet article, une vision intéressante sur la question de l'intégration, des jeunes, de leur place dans la société, à l'intérieur d'un microcosme, où les différences alimentent la collaboration. Sachez que les termes utilisés pour décrire le fonctionnement du parlement des jeunes, ses membres, etc. s'entendent autant bien au féminin qu'au masculin.

Le Parlement des Jeunes de la ville de Neuchâtel (PJNE) consiste en une assemblée de jeunes âgés de seize à vingt-cinq ans et habitant la ville ou les environs. Les membres de cette assemblée représentent les écoles post-obligatoires, les associations locales où ils siègent au PJNE en tant qu'habitants de la ville de Neuchâtel. Certaines jeunesses de partis y envoient aussi quelques délégués, bien que le PJNE constitue un organe apolitique.

Les membres se retrouvent selon leurs disponibilités en petits groupes de travail, les commissions, afin de réaliser concrètement les projets du PJNE. Les commissions ont l'agréable opportunité de travailler dans un des locaux de l'hôtel de ville, très aimablement mis à leur disposition par la commune de Neuchâtel. Environ une fois par mois, on organise une séance plénière très sympathiquement accueillie au Centre de Loisirs de la ville, afin de communiquer à l'ensemble du PJNE l'avancée des différents projets menés dans les commissions.

Le PJNE se compose d'un « groupe conseil », d'un comité présidant la séance, ainsi que de tous les membres. Le « groupe conseil » réunit des représentants des associations locales en faveur de la jeunesse, des autorités de la ville et des écoles supérieures (notamment des enseignants). Ce groupe détient un rôle d'appui, d'aide consultative offerte aux jeunes de l'assistance, s'ils requièrent des conseils pour leurs projets, mais n'intervient pas dans les décisions prises par les jeunes. Les membres élisent leur comité parmi des jeunes de l'assemblée pour un mandat d'une année: une présidente, une vice-présidente, ainsi qu'une rapporteuse financière, qui, en plus d'apporter son soutien au comité pour la coordination des séances plénières, tient à jour les comptes du PJNE.

Cette opportunité merveilleuse pour les jeunes de Neuchâtel de réaliser leurs projets repose sur la très bonne collaboration avec la ville; des instances de la ville fournissant un budget annuel de 30'000 francs, au « groupe conseil » assistant aux séances plénières, en passant par l'aimable secrétaire qui rédige méticuleusement le procès-verbal de ces séances, sans oublier la fabuleuse coordinatrice des actions jeunesse et ancienne membre très active du PJNE, Vânia Carvalho: tous ceux, qui, par leur soutien, contribuent à la bonne marche du PJNE, suscitent la gratitude des jeunes pour la mise en œuvre de leurs projets.

Mais puisque le PJNE reste apolitique, en quoi consiste sa tâche alors? Cette assemblée a pour but de tenir compte des envies, des besoins, des idées de la jeunesse dans la vie quotidienne à Neuchâtel. On fournit aux jeunes la possibilité de concevoir, de travailler, puis de concrétiser eux-mêmes leurs propres projets, par rapport à leurs attentes pour la vie des jeunes dans les environs. Ce conseil de jeunes subventionne et participe à des projets, des manifestations, ou des festivals organisés par des gens extérieurs à l'assemblée, pour autant que les membres y décèlent un intérêt pour la jeunesse. Les nombreux projets du PJNE, appartenant à différents domaines, ne peuvent pas tous être exposés dans cet article, mais on aura l'occasion d'en découvrir quelques-uns.

Il y a quelques années, par exemple, les membres du PJNE ont mis en place plusieurs lignes de bus dans les environs de Neuchâtel, afin de permettre aux oiseaux nocturnes, jeunes et moins jeunes, de rentrer chez eux après minuit. Ils ont réussi cette organisation compliquée pour des plages horaires pendant lesquelles aucun bus ne circulait. Pour ce faire, ils ont notamment collaboré avec la compagnie de transports régionaux neuchâteloise. Des membres du PJNE, avec le partenariat de différentes communes environnantes, continuent de veiller à ce que le « Noctambus », comme on le désigne, continue à bien fonctionner et s'affairent afin de développer le réseau des communes desservies par ces transports nocturnes.

une école de la démocratie; une expérience de vie

Depuis plusieurs années, des membres du PJNE s'occupent de créer une « carte jeune ». Cette carte, qui se met petit à petit en place, sera vendue à n'importe quel jeune vivant à Neuchâtel et aux alentours, pour la modique somme d'une vingtaine de francs. Elle permettra au détenteur de la carte d'obtenir des rabais intéressants dans beaucoup de commerces divers de la région.

Au travers de sa commission « sexualité », l'assemblée organise des ateliers de prévention pour les jeunes de Neuchâtel de treize à dix-sept ans. Lors de ces activités, ces jeunes auront l'occasion de mettre au clair des notions sur la sexualité et des aspects importants pour la prévention des maladies sexuellement transmissibles. Ils pourront remplir un petit questionnaire dans une atmosphère agréable et décontractée, avec le confort de ne pas devoir s'adresser à un adulte méconnu, mais à des jeunes plus proches d'eux, par le biais de quelques membres du PJNE qui auront été formés pour répondre à leurs questions.

Le PJNE apparaît aussi à l'origine de la manifestation « Snow'Neuch » qui a lieu une fois par année, depuis quelques temps déjà. Il s'agit d'un week-end à ski pour tous les jeunes qui le désirent. Le séjour, coûtant un peu plus d'une centaine de francs, est offert aux jeunes presque à moitié prix et comprend les transports, le souper et le petit déjeuner, la nuit au chalet, ainsi que le forfait pour les remontées mécaniques. Chaque année, la destination change, afin que les participants découvrent de nouveaux paysages pour passer un sympathique moment avec leurs amis, ainsi qu'avec de nouvelles personnes. On a déjà vécu l'agréable surprise de voir quelqu'un entrer tout seul dans le bus et s'intégrer dans un groupe de copains qu'il ne connaissait pas avant le départ.

L'année passée, le PJNE a achevé son projet « Educap'Vert ». Des jeunes de Neuchâtel se sont mobilisés, afin de réunir du matériel d'occasion ou donné, principalement des affaires de type scolaire et de bureautique,

qu'ils ont envoyé pour les gens, notamment pour les enfants, au tiers-monde.

Après la triste constatation de la détresse dans laquelle peut sombrer un jeune qui demeure noyé dans ses problèmes, le PJNE avait édité la « Lettre de l'espoir ». Cette petite brochure, actualisée fréquemment, comporte de façon claire et précise les adresses à Neuchâtel de différents organes, organisations, associations, etc. qui restent à la disposition des jeunes qui se sentent dans le besoin. Le jeune qui le désire sait vers qui se tourner à Neuchâtel, en fonction de ses soucis, grâce à ce joli dépliant distribué aux jeunes de la ville.

« NeuchàToi », un grand événement interculturel du canton de Neuchâtel, regroupe de très nombreuses manifestations liées à l'intégration et à la jeunesse. Cette énorme organisation de manifestations avait déjà eu lieu en 2006 et prendra place à nouveau en 2009. Cette année, un grand nombre d'événements seront organisés dans le canton à partir de mi-mai jusqu'à fin septembre. Dans le cadre de cette manifestation, le PJNE met sur pied une exposition présentant des jeunes d'horizons variés au travers d'une classe d'école. On découvrira leurs petites histoires personnelles, leurs passe-temps, leurs intérêts, leurs affinités entre eux et les visiteurs seront amenés à s'interroger sur le rôle des différences dans l'intégration d'une personne et dans ses relations au sein de la société. Peut-être que certains se laisseront convaincre qu'on peut exploiter la différence culturelle pour mieux se rapprocher et qu'elle fournit parfois des cadres différents autour d'un même intérêt qui réunit des gens d'horizons variés, pour donner à ce même intérêt un aspect chaleureusement coloré.

Le PJNE s'occupe aussi de ses quelques « relations internationales ». Il entretient des rapports annuels, notamment, avec un stage d'ateliers à Londres, en Angleterre, liés à l'autre, aux différences, aux droits humanitaires, à la collaboration internationale et à l'Union Européenne. Le PJNE possède aussi de bons contacts

avec des parlements de jeunes étrangers, comme celui de Neuburg, en Allemagne. Le PJNE prend part à des réunions suisses de conseils de jeunes, par exemple dans le cadre de l'Assemblée Suisse des Délégués, au sein de la Fédération Suisse des Parlements de Jeunes, ou lors de la Conférence Suisse des Parlements de Jeunes.

La première séance

Silence. Doute. Personne. Une petite appréhension nous saisit le cœur juste avant notre première séance. Il s'agit DU Parlement des jeunes de la ville de Neuchâtel; avec son budget, son impact qui s'étend à toute la ville et ses environs! Quelle joie de pouvoir s'impliquer pour «faire bouger» sa ville, mais quelle angoisse aussi. Nous ne savons pas à qui nous avons affaire. Les autres membres, des jeunes comme nous, eux aussi... Mais comment se passent ces séances? Avec l'excitation de la participation, légèrement intimidés, nous franchissons les portes encore inconnues du centre de loisirs. On discute, on rit, on s'affaire à terminer de mettre en place la séance qui va suivre. Comme tout le monde ne se connaît pas parfaitement, notre petit groupe ne se fait pas trop remarquer dans le brouhaha presque festif. Heureusement, nous pouvons nous fondre dans la masse en nous tournant chacun l'un vers l'autre parmi notre groupe de nouveaux membres et ses visages déjà connus. La séance débute enfin. Après de nombreuses explications qui sont spécialement destinées aux nouveaux membres, nous commençons à saisir un peu mieux le fonctionnement du PJNE. Curieusement, nous n'y avons pas pensé, mais bien qu'on ne se connaisse pas forcément, et peu importe les différences d'âges, on se tutoie entre jeunes, au sein de l'assemblée.

Vis-à-vis de l'objet maintenant discuté dans l'audience, une question vient frapper l'esprit d'un des nouveaux. Avec le cœur qui bat légèrement plus fort, il demande la parole devant plusieurs dizaines d'autres jeunes; tout de même. La question ne constitue pas une remarque brillante, mais comme toute interrogation légitime, on lui répond gentiment. Après un soupir discret, le rythme cardiaque se calme. On nous demande déjà de nous prononcer au sujet d'un projet dont l'organisation a débuté bien avant notre arrivée à cette première séance. Il faut de surcroît choisir qui présidera les séances pendant une année. On ne connaît que très mal la façon de fonctionner du PJNE, ainsi que ses anciens membres qui se portent candidats à la présidence. Les bonnes explications synthétiques ne se substituent pas à l'aisance que procure l'habitude et nous demeurons assez impressionnés.

Petit à petit, au bout de quelques séances, nous commençons à nous impliquer dans le PJNE avec plus de facilité. Heureusement que nous sommes soutenus par les membres qui participent au PJNE depuis longtemps, lorsque nous demeurons un peu perdus. Nous avons été accueillis par les anciens qui nous ont tendu amicalement la main avec un sourire sincère. Encore adolescents, comme nous, ou alors jeunes adultes déjà actifs, aucune différence, nos membres aînés traitent chaque membre du PJNE sur le même pied d'égalité. L'entrée au PJNE n'a absolument pas constitué une tâche difficile, bien que nous ne nous sentissions pas dans notre milieu quotidien au début. Mais aurait-ce été aussi simple et agréable, si on ne nous avait pas accueillis à bras ouverts? Parce que les membres ont compati à notre méconnaissance du début, parce qu'ils nous ont expliqué le PJNE, parce qu'ils nous ont installé dans une atmosphère décontractée et amicale propre au PJNE, nous avons réussi à nous intégrer à l'assemblée avec confort. Mais l'intégration ne nous a pas forcé à rentrer dans un moule exigé par l'assistance. Nous avons appris à connaître le PJNE, comme les membres l'ont fait pour nous. Ainsi chacun se retrouve enrichi par les spécificités de l'autre. Nous restons tout deux les mêmes, pourtant nous nous sommes adaptés l'un à l'autre. Le pas vers l'autre, peut-être le premier pas vers l'harmonie.

Le PJNE constitue une assemblée de jeunes de Neuchâtel, pour les jeunes de Neuchâtel. N'importe quel jeune peut venir représenter le groupe de gens qu'il désire, tant qu'il fait partie des alentours de Neuchâtel. Nous avons plusieurs membres qui ne possèdent pas la nationalité suisse, et même un ou deux qui ne maîtrisent pas entièrement le français. Tout bonnement fantastique! Notre seule préoccupation se voit dans la réalisation de projets concrets qui promeuvent les intérêts de la jeunesse, et plus la diversité fleurie, plus nos activités s'enrichissent de l'apport de chacun. Le PJNE est impliqué dans plusieurs manifestations interculturelles, telles que l'événement NeuchàToi, ou le forum «Tous différent, tous égaux».

Les personnalités, les horizons et les styles de vie variés au sein du PJNE affûtent les petits avis divergents, comme ils créent des relations. Lors des débats, les membres doivent de temps à autre prendre position dans une discussion, parfois à l'encontre de leurs camarades. On assiste alors à l'affirmation de soi dans l'écoute attentive et le respect de l'autre. Par conséquent, la confrontation d'idées donne naissance à un débat fleurissant; et tant mieux pour l'objectivité de la réflexion menée. Bien que des désaccords surgissent en petites étincelles de temps en temps, on saura toujours trouver une atmosphère amicale et respectueuse au PJNE.

La démocratie permet au peuple de choisir l'orientation du monde dans lequel il vit. Au PJNE, la liberté de décider s'accompagne de la responsabilité d'agir. Les membres ne se contentent pas simplement de voter, puisqu'on donne aux jeunes l'opportunité de s'investir afin de réaliser des projets. Plus que d'accomplir une tâche, les jeunes apprennent aussi à s'inclure en société, à concevoir leurs places au sein de la communauté. On découvre dans cette assemblée comment prennent formes les notions de libertés: les libertés communautaires en adéquation avec les libertés individuelles. Devoir s'affirmer en exprimant son idée, se prononcer en choisissant son vote, être capable d'un dialogue constructif avec les autres, arriver à un consensus qui constitue un point milieu entre les différentes opinions, s'investir et assumer la concession effectuée entre les libertés de soi-même et le respect du groupe, voilà ce à quoi les jeunes font face dans des organismes tels que le PJNE. Les désirs et les besoins suscitent les réclamations de liberté; la motivation à défendre son intérêt nécessite le respect d'autrui; l'engagement appelle les responsabilités.

Michel Sogan
membre du PJNE (mars 09)

Pour de plus amples informations:
www.pjne.ch ou vania.carvalho@ne.ch

Les technologies de l'information et de la communication :

Die Informations- und Kommunikationstechnologien (IKT) stellen ein breites Angebot an Werkzeugen zur Verfügung, mit welchen die Jugendlichen angesprochen und dazu gebracht werden können, sich am demokratischen Leben der Gemeinden zu beteiligen.

Allerdings stellt man bei der Verwendung der IKT als Ausdrucks- und Teilnahmemittel der Bürger grosse Ungleichheiten fest. Die technologischen Unterschiede (Ausrüstungen, Infra-strukturen) zwischen Ländern und Regionen, Stadt und Land und sogar zwischen soziokulturellen Kreisen sind abzubauen. Dabei ist das Mitmachen der Mädchen und Frauen, sowie der Jugendlichen, welche zuhause keinen Zugang zu diesen mit dem Internet in Verbindung stehenden Technologien haben, zu unterstützen. Sie stellen in diesem Bereich eine untervertretere Gesellschaftsgruppe dar.

Zur Reduzierung dieser digitalen Kluft werden verschiedene Mittel vorgeschlagen, wobei ebenfalls Mobiltelefone und SMS als Kommunikations-träger eingesetzt werden. Hier einige Beispiele dazu:

- Ausbildung von Betreuern und Lehrkräften unter Einbezug der Entfaltung des Bürgers und seiner Verantwortung in Rahmen der Gemeinschaft, sowie der mit den IKT in Verbindung stehenden Werkzeugen und dem erlaubten und unerlaubten Gebrauch durch Jugendliche.
- Die Bildung und Unterstützung virtueller Gruppen von Berufstätigen speziell durch Dia-

P

rendre en compte les usages réels que les jeunes font des TIC

Actuellement en Europe, toutes les régions, toutes les grandes villes, et même beaucoup de petites collectivités locales disposent de sites web. L'investissement pour leur création n'est pas très élevé et la mise à jour des informations peu coûteuse. Néanmoins ni le graphisme - souvent très classique - ni les informations qui s'y trouvent n'incitent les jeunes à les découvrir et encore moins à penser y participer.

Les collectivités territoriales, n'ayant pas les mêmes objectifs que les systèmes éducatifs vis-à-vis des TIC, elles peuvent se permettre de prendre en compte leur dimension ludique. Pour la majorité des jeunes, l'informatique et Internet ne représentent ni un moyen d'apprendre ni un moyen de s'informer, mais uniquement un support de jeux, de téléchargement facile et gratuit de musiques et de films. « Toute politique ou action de promotion de la participation des jeunes doit [...] comporter une dimension de divertissement et plaisir. » [CHA, préambule.] Les créateurs de sites web et ceux qui les font vivre et évoluer doivent intégrer des formes d'expression - codes graphiques et langage - adaptées aux publics jeunes afin que ceux-ci se reconnaissent et se sentent suffisamment en confiance pour vouloir contribuer à ce média et participer ainsi à la vie démocratique de leur cité ou de leur région.

Ces actions visant les jeunes doivent donc éviter les risques de blocage et de désaffection, en prenant en compte les usages réels que les jeunes font des TIC et les représentations qu'ils en ont.

Favoriser la participation de tous

L'Europe n'est pas un espace homogène en termes d'accès aux TIC : des différences technologiques (équipements, infra-structures) existent d'un pays à l'autre, mais aussi, dans chaque pays, entre les régions, entre les zones urbaines et rurales, et même entre les milieux

socioculturels. Des différences fortes subsistent aussi au niveau des individus et le « risque d'une fracture numérique » est désormais ressenti et pris en compte par l'ensemble des responsables politiques, comme le soulignent plusieurs résolutions et recommandations européennes.

Ainsi « la prestation de services de gouvernance électronique devrait viser à atténuer la fracture numérique en adaptant les technologies afin de les rendre accessibles à toute personne, indépendamment de ses caractéristiques individuelles, sociales ou culturelles et de sa localisation géographique. » [eG, 9]

Participation des jeunes filles, des jeunes en difficulté de communication et des plus défavorisés

« Une attention particulière devrait être portée à la promotion de la participation à la vie locale et régionale par des jeunes venant des milieux les plus défavorisés de la société ou appartenant à des minorités » [CHA, 3].

Cette préoccupation vise, en priorité, deux catégories de jeunes.

Tout d'abord les jeunes filles. De même que les femmes restent sous-représentées dans les instances élues de la plupart des pays européens, les jeunes filles restent moins attirées par les outils technologiques et font donc un usage moins intense des TIC que les garçons.

Les collectivités doivent donc veiller à inciter les jeunes filles à utiliser ces modes de communication en leur fournissant les moyens de s'y former et surtout de s'y exprimer.

Ce pourrait être, par exemple, de leur permettre d'échanger entre elles dans des forums en ligne, et de les intégrer à des équipes rédactionnelles, en mettant en valeur leur capacité d'écoute, et de communication, ainsi que leur qualité artistique.

Ensuite, les responsables locaux doivent prendre en charge les jeunes n'ayant pas, chez eux, les moyens d'accéder aux

des moyens pour favoriser la participation des jeunes à la vie démocratique locale¹

technologies liées à l'internet. Leurs besoins sont doubles: d'une part un accès à des lieux équipés - avec un matériel performant et un accès haut débit pour éviter des frustrations et des comparaisons négatives avec ce que d'autres jeunes possèdent - et, d'autre part, un soutien pour découvrir, s'appropriier puis maîtriser ces outils. Ceci nécessite un encadrement humain, de préférence par d'autres jeunes bien intégrés dans la vie locale et proches d'eux. Il est important de prendre en compte les barrages naturels que ces jeunes peuvent rencontrer en termes de langage écrit (le clavier reste une interface privilégiée avec l'ordinateur), de représentation de l'information et de communication verbale ou non.

Pour ces deux catégories, il ne faut pas négliger le téléphone portable et les SMS, qui permettent aussi des communications non écrites ou écrites avec un codage très simplifié. Les jeunes sont habitués, sous l'influence des radios en particulier, à répondre à des enquêtes d'opinion, à des jeux, le plus souvent payants hélas.

Les collectivités pourraient, par exemple, demander par SMS l'avis de leurs jeunes administrés avant de prendre une décision les concernant, les faire voter sur des projets ou des productions artistiques d'autres jeunes...

Aider à former les animateurs (hors systèmes éducatifs)

La formation de ces professionnels doit prendre en compte le développement du citoyen, sa responsabilité au sein de la communauté, favoriser sa participation en connaissant ses droits et ses possibilités d'expression. Elle doit intégrer la maîtrise des outils liés aux TIC mais aussi une connaissance des usages licites et illicites qu'en font les jeunes. Pour aider les animateurs à acquérir ces compétences, à les développer et surtout à les mettre

à jour régulièrement pour tenir compte de l'évolution rapide des technologies, il faut favoriser la création et le soutien de groupes virtuels de professionnels, en proposant en particulier des espaces:

- de dialogue,
- d'échange d'expérience,
- d'échange de ressources numériques,
- de formation en ligne.

Collaboration entre les collectivités et les systèmes éducatifs, implication des responsables politiques

Les collectivités territoriales doivent envisager une collaboration avec les systèmes éducatifs, chacun comprenant clairement les objectifs (de communication, de créativité ou d'apprentissage) de l'autre en termes d'usage des TIC auprès des jeunes.

« La généralisation des pratiques pédagogiques utilisant des TIC dans les systèmes éducatifs devrait comprendre:

- la mise à la disposition des enseignants et des élèves, des infrastructures matérielles, logicielles et d'accès haut débit à Internet, en nombre et en qualité suffisants pour permettre la réalisation d'activités pédagogiques liées aux TIC et intégrées aux enseignements prévus dans les programmes scolaires;
- un accès Internet haut débit dans les établissements scolaires, disponible pour les élèves en dehors des heures de cours, en particulier dans les centres de documentation. » [TIC, 1.2-1.3] « La validation et de la reconnaissance des compétences en matière de TIC et leur valorisation dans les cursus. » [TIC, 1.5]

« Il est essentiel que les jeunes se familiarisent avec la participation et la démocratie pendant leur scolarité et bénéficient de cours bien documentés

loge, Austausch von Erfahrungen und digitalen Ressourcen und Unterstützung von E-Learning begünstigen.

- Die Jugendlichen vor wichtigen Entscheiden per SMS um ihre Meinung zu befragen und sie über Projekte oder künstlerische Darbietungen anderer Jugendlichen abstimmen lassen.
- Den Schülern außerhalb der Schulzeit beispielsweise in Dokumentationszentren den Zugang zum Internet ermöglichen.
- Speziell Mädchen durch ein entsprechendes Angebot an Ausbildungsmitteln, an Online-Diskussionsforen, durch Integration in Redaktionsgruppen und durch Hervorheben ihrer Hör- und Kommunikationsfähigkeit sowie ihrer Künstlerqualitäten dazu anregen, diese Ausdrucksweisen zu verwenden.
- Die Mobilität der Jugendlichen dadurch begünstigen, dass sie bei der Schaffung von Blogs oder Online-Artikeln, welche über ihre eigenen Erfahrungen berichten, unterstützt werden.

Nicht nur der Zugriff zu diversifizierten Trägern sondern vor allem die Integration der Jugendlichen in Gruppen, welche mit Kommunikation und/oder Kontakten zu Ihresgleichen beauftragt sind, ist unabdingbar und soll es den Jugendlichen ermöglichen, am demokratischen Gemeinschaftsleben teilzunehmen.

¹ Cet article est fondé sur une étude menée par l'auteur en 2005 pour le Congrès des pouvoirs locaux et régionaux de l'Europe (Conseil de l'Europe).

sur la démocratie, la participation et la citoyenneté. » [CHA, 15]

Les collectivités territoriales peuvent contribuer à la mise à disposition des enseignants de ressources sur la démocratie, par exemple: des guides d'activités pédagogiques pour un usage en présentiel, de la documentation en ligne et à la création de wikis² dédiés à la démocratie. Elles peuvent soutenir la participation des enseignants et des élèves à des projets européens comme *SchoolNet*³ et accompagner la formation continue des enseignants, par exemple en les associant à des activités liées à la vie démocratique des jeunes et à leur expression au travers des TIC. De cette manière les enseignants pourront découvrir, en dehors du cadre scolaire, d'autres usages des TIC par des jeunes, leur créativité et leur implication dans la vie en société.

Les responsables politiques doivent prendre conscience du potentiel de ces TIC pour toucher les jeunes mais aussi des différences existant entre ce que eux, en tant qu'adultes, perçoivent des ces technologies et de ce qu'on peut en faire, et ce que les jeunes en font au quotidien. Pour opérer ce changement radical de point de vue, ils intégreront auprès d'eux et dans les équipes en charge de la communication, des jeunes compétents dans ces technologies et maîtrisant, de l'intérieur, les usages, le langage et les codes pratiqués par les jeunes de leur territoire.

Soutenir la mobilité des jeunes

«Les collectivités locales et régionales devraient soutenir les organisations ou groupements qui favorisent la mobilité des jeunes (jeunes travailleurs, étudiants ou bénévoles) par des politiques d'échange, afin de développer la solidarité, la construction de l'Europe et une prise de conscience de la citoyenneté européenne. » [CHA, 16]

Le développement de la conscience d'une appartenance à l'Europe chez les jeunes passe par une meilleure connaissance des autres pays et de la façon dont des jeunes de leur âge y vivent. C'est pourquoi les instances communautaires favorisent la mobilité des jeunes et les échanges interculturels. Les TIC peuvent contribuer aussi à ces objectifs et les collectivités locales devraient soutenir des initiatives en ce sens. Par exemple :

- des articles en ligne rédigés par des jeunes présentant la vie des jeunes dans leur ville ou leur région, « vantant » les avantages à venir découvrir ces lieux et les rencontrer, même virtuellement; ces

articles peuvent être illustrés de photos, de vidéos, d'interviews;

- des blogs de jeunes eux-mêmes en mobilité, expliquant, au quotidien, ce qu'ils font, ce qu'ils découvrent, les différences qu'ils observent, afin que leurs condisciples aient envie de venir les rejoindre.

De telles productions, venant de jeunes européens à destination d'autres jeunes européens, pour favoriser le développement d'une citoyenneté européenne, pourraient donner lieu à des concours, récompensés par des bourses de voyages ou de l'équipement informatique par exemple, avec vote des jeunes par Internet ou SMS.

Cette ouverture ne s'arrête bien sûr pas aux frontières de l'Europe. Les TIC permettront de valoriser l'expérience plurielle de certains jeunes et de promouvoir une communication interculturelle à travers les cinq continents.

Des choix stratégiques

En conclusion, les TIC présentent toute une palette d'outils possibles pour toucher les jeunes et les amener à s'investir dans la vie démocratique des collectivités locales. Les choix stratégiques sur « quels technologies pour toucher quels jeunes » ne peuvent reposer que sur une bonne connaissance de ces TIC, de leurs usages chez les jeunes, des avantages et inconvénients, des potentiels et des menaces qui leur sont inhérents. Il est essentiel de recourir à des supports diversifiés et - dans tous les cas - d'intégrer, au sein de l'équipe chargée de la communication et/ou des liaisons avec les jeunes, des jeunes eux-mêmes en leur offrant les compléments de formation dont ils peuvent avoir besoin, en les faisant vraiment acteurs des créations en ligne (rédacteurs, journalistes, animateurs, graphistes, illustrateurs sonores...). Les jeunes seront alors plus à même de participer à la vie démocratique de la collectivité où ils vivent.

Dr. Bernard DUMONT

Consultant

Ancien Professeur des Universités en Sciences de l'éducation

Expert auprès du Conseil de l'Europe et de la Commission européenne

² Sites web permettant à ses utilisateurs des les éditer de façon simple et rapide dans une optique de collaboration et de co-rédaction.
³ <http://www.schoolnet.com>

SITE WEB :

<http://bdumont.consultant.free.fr/>

RÉFÉRENCES :

[CHA] Charte européenne révisée sur la participation des jeunes à la vie locale et régionale. (2003)

[TIC] Résolution en vue de favoriser l'intégration des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans les systèmes éducatifs en Europe. MED21-8 (2003)

[eG] Recommandation du Comité des Ministres aux Etats membres sur la gouvernance électronique ("e-gouvernance"). Rec(2004)15

Les TIC à travers le monde : une illustration de leur importance.

Ouvrez votre ordinateur et regardez sur Internet les sites :

- <http://atelier.rfi.fr/video/integration-des-tic-dans>
- <http://atelier.rfi.fr/video/le-reseau-tic-et-education-du>

Vous y trouverez des You Tube sur l'intégration des technologies de l'information et de la communication dans l'enseignement au Burkina Faso.

Sport als integrativer Ansatz? Jugendprojekt

Open Sunday füllt

Sport als Freizeitangebot übt, speziell bei Jugendlichen, eine integrative und präventive Wirkung aus. Aber nur dann, wenn das Angebot zielgruppengerecht ausgerichtet wird und gewisse Rahmenbedingungen gesetzt werden. Traditionell übernahmen in der Schweiz die Sportvereine und Jugendverbände bisher diese Rolle. Nun hat sich aber das Freizeitverhalten der Jugendlichen stark verändert, ausgelöst durch neue Formen der Unterhaltung. Das Projekt Midnight Basketball, das 1999 in Zürich gestartet wurde, bietet den Jugendlichen mit einem sinnvollen Bewegungsangebot eine Alternative zum „Herumhängen“ an. Dies wirkt sich positiv auf die Integration von Randgruppen aus.

1999 wurden zum ersten Mal in Zürich im Kreis 4 und im Rahmen eines Projektes der Sucht- und Gewaltprävention einige Turnhallen am Samstagabend geöffnet, um Jugendliche mit einer sinnvollen Beschäftigung von der Strasse zu holen. Speziell richtete sich das Angebot an Jugendliche zwischen 13 bis 17 Jahren, die am Wochenende nach 22 Uhr noch unterwegs sind und sich aufgrund ihrer sozialen Herkunft den Besuch von kommerziellen Angeboten wie Konzerte, Bars oder Discos nicht leisten können. Schnell zogen weitere Städte und Gemeinden nach, so dass in der Zwischenzeit Midnight Basketball zum erfolgreichsten offenen Sportangebot für Jugendliche in der Schweiz geworden ist. 2008 wurde an über 71 Standorten und an 1217 Abenden in der deutschen Schweiz am Samstagabend Basketball oder Ähnliches gespielt. Die Veranstaltungen zählten dabei mehr als 55'000 Besuche. Der Erfolg sprach für sich und bewirkte, dass das Angebot auf die französische Schweiz und das Tessin ausgeweitet wurde.

Nicht nur die Jugendlichen benötigen ein adäquates Freizeitangebot, sondern Langweile und Übergewicht mangels Bewegungsangebot macht sich auch bei den Kleineren breit. Vor gut einem Jahr weiteten deshalb die Organisatoren von Midnight Basketball das Angebot aus und bieten nun jeweils am Sonntagnachmittag

während den Wintermonaten in offenen Turnhallen (Open Sunday) ein ähnliches Bewegungsprogramm für Primarschüler an. Der Grundgedanke bzw. das Prinzip ist der Gleiche: mit partizipativem Ansatz die Jugendlichen zur Bewegung zu motivieren und integrieren.

Partizipation als zentraler Veranstaltungsansatz

Die Spiele (ob Midnight Basketball oder Open Sunday) finden in einer öffentlichen Turnhalle statt. Sie richten sich je nach Projekt an Primarschüler oder Mädchen und Jungen zwischen 13 und 17 Jahren. Das Vorgehen ist bei beiden Programmen ähnlich: die Teilnehmer schreiben sich bei der Ankunft in eine Liste ein, wobei die Teamzusammenstellung dann ganz einfach den Namen auf der Liste folgt. Dieses simple System führt dazu, dass sich auch im Verlauf der Spiele die Teams ständig neu mischen und keine Fronten gebildet werden. Auf Schiedsrichter wird bewusst verzichtet; viel mehr wird auf die konstruktive Lösung von Konflikten Wert gelegt. Der Eintritt ist gratis und eine Anmeldung ist nicht erforderlich. Alle sind willkommen.

Das Ziel der Integration von Jugendlichen und des Austausches unterschiedlicher Gruppen wird mit diesen speziellen Vorkehrungen erreicht. Zunächst stehen die Veranstaltungen auch Jugendlichen offen, die sich nicht selbst sportlich betätigen möchten. Als Zuschauer/innen, in Rollen als DJs oder Coaches oder aktiv auf weiteren Schauplätzen wie Tanzbühnen sind auch diese Jugendlichen eingebunden. Der Verzicht auf feste Mannschaften, und damit die wechselnde Zusammenstellung der Teams schafften Erfahrungs- und Austauschmöglichkeiten und gewährleisten, dass die Zugehörigkeit zu einer Gruppe nicht bereits Voraussetzung für ein Mitmachen ist. Indem es keine Schiedsrichter/innen gibt, wird darüber hinaus bewusst Raum für Auseinandersetzung und Anerkennung von gemeinsamen Regeln geschaffen.

Ein weiteres zentrales Element des Konzepts ist die aktive Mitarbeit von Jugendlichen

Midnight Basketball /

Lücken

(Juniorcoachs). Immer wieder erlebt man, dass für jene Jugendlichen (ob Jungs oder Mädchen), die weder toll im Sport sind noch mit Tanz und edlem Outfit glänzen können, „negatives Auffallen“ die einzige Chance ist, wahrgenommen zu werden. Speziell diese Jugendlichen werden im Rahmen des Programms Juniorcoachs gezielt angesprochen. Nicht immer klappt es, sie zur Mitarbeit zu motivieren, beschreibt ein Projektverantwortlicher die Situation. Doch sobald sie sehen, dass sie mit einem Coach-T-shirt ausgestattet und von den anderen wahrgenommen werden, sind sie dabei. Organisationsformen, die weitgehende Eigenverantwortung und aktive Mitleitung der beteiligten Kinder verlangen, ermöglichen wichtige Erfahrungen für die Übernahme von Verantwortung und stärken Selbstvertrauen und Selbstwertgefühl von Jugendlichen. Gleichzeitig wird die Veranstaltung durch die eigenverantwortliche Mitarbeit der Jugendlichen zu einem wichtigen Lernfeld für das bevorstehende Erwachsenenleben.

Das gemeinsame Interesse an Sport verbindet Kinder über alle ethnischen Grenzen hinaus. Bei den Mannschaftssportarten entstehen daher multikulturelle Teams, die gemeinsam für den Sieg kämpfen und auch miteinander mit einer Niederlage umgehen müssen. Dies ermöglicht wichtige Erfahrungen im Umgang mit anderen Kulturen und unterstützt damit die Ziele der Integration. Somit tragen die Projekte für Chancengleichheit bei, da sie für Jugendliche aus unterprivilegierten Verhältnissen eine Teilhabechance darstellen, insbesondere wenn diese Jugendlichen mit besonderen Aufgaben betraut werden. Durch die heterogene Zusammensetzung der Teilnehmenden – bezüglich Alter, Geschlecht, Nationalität oder auch jugendlichen Subkulturen – wird die bestehende Welt der Jugendlichen ein Stück weit durchbrochen, und es entstehen Möglichkeiten für Austauschprozesse und letztlich über mögliche Auseinandersetzungen auch Lernchancen.

Das Öffnen von Turnhallen in den Wohngebieten von Städten und Gemeinden schafft zudem neue attraktive Freiräume im unmittelbaren Umfeld von Kindern. Dadurch entsteht eine Plattform für regelmässige Bewegung.

Integrationshilfe in den Stadt-zentren, Suchprävention in den Agglomerationen

War man 1999 noch überzeugt, dass „offene Turnhallen“ nur etwas für die problematischen Stadtquartiere mit einem hohen Anteil an ausländischen Jugendlichen seien, hat das Projekt inzwischen auch die Dörfer mit einer Mehrheit an Schweizer Jugendlichen mit sehr grossem Erfolg erreicht (Wehntal ZH, Bäretswil ZH, Rontal LU, Buchs ZH, Aegerital ZG). In Niederwenigen zum Beispiel, einem Ort mit 2000 Einwohnern im Zürcher Wehntal, nehmen seit dem Winter 2006/2007 regelmässig mehr als 100 Teilnehmer/innen jeden Samstagabend am Angebot teil. Stehen im städtischen Umfeld eher die Themen Integration, Bewegungsförderung und Rauchprävention im Vordergrund, so dominiert im Dorf die Problematik des Alkoholmissbrauchs, des Vandalismus und der Verdrängung der Mädchen aus dem öffentlichen Raum.

Fazit

Trotz alledem darf vom Sport nicht alles erwartet werden. Spezialisten warnen davor, dass Sport unmöglich auffangen könne, was erzieherisch in der Familie verpasst würde. Der Sportverein ist keine psychosoziale Einrichtung und der Trainer nach wie vor kein Sozialarbeiter! Sport gehört aber nach wie vor zu einer (nach der Familie und der Schule) der wichtigsten Sozialisierungsinstanz; er schützt nicht per se vor Drogen und Alkohol und ermöglicht nicht per se jede Integration von Randgruppen. Sport kann aber helfen, einen tristen oder sinnlosen Alltag aufzuhellen und zu bereichern. Das ist schon sehr viel.

Wichtig beim Aufstellen von Sportangeboten, die als Integrationshilfe dienen sollen, ist es die unterschiedlichen Zielgruppen bzw. Nationalitäten in Betracht zu ziehen. Jedes Individuum stammt aus einem spezifischen Kontext und will gesondert angesprochen werden. Am schwierigsten ist es zum Beispiel, Kinder aus Migrantenfamilien mit bildungsfremden Niveau anzusprechen, weil Sport für solche Familien keine grosse Rolle spielt. Auch der Vereinsgedanke ist gewissen Nationalitäten völlig fremd. Ganz wichtig ist es aber, beim Integrationsversuch, Jugendlichen mit Wertschätzung entgegenzutreten. Erfahrungen bei den zahlreichen Spielen von Midnight Basketball haben gezeigt, dass viele Jugendlichen am liebsten eine Medaille als ein „reales“ Geschenk erhalten möchte. Das ist eben Wertschätzung!

Claudia Wetter



Ils sont pas bêtes les jeunes !

Entretien avec Elmedina



Donner un temps pour se rencontrer, s'asseoir ensemble dans un café tranquille où passe un fond musical apaisant et s'écouter, se parler. Prendre connaissance l'une de l'autre.

Peut-être créer une relation qui permette à la parole de se livrer... et d'être livrée dans les pages d'InterDIALOGOS.

Nous nous sommes croisées pour la première fois lors d'une fête donnée par une association où, assises par hasard à la même table, nous avons échangé quelques mots de politesse. L'enthousiasme que j'entendis dans les mots d'Elmedina parlant de son projet dans son quartier me remplit d'admiration. C'est à ce titre que je lui demandais sa collaboration pour ce numéro 2009. Plus que la transcription de notre discussion, ces pages transmettent son expertise, son témoignage, son regard et son implication en tant que personne d'abord, mais aussi en tant que « jeune » tricoteuse active des mailles de la société suisse.

Mars 2009, un café sympathique au centre de Lausanne.

Laura: Tu pourrais me rappeler qu'est-ce qui t'animait dans ton projet et en quoi il consistait ?

Elmedina: En fait tout est parti de l'animateur du centre de loisir que je fréquente depuis longtemps; c'est lui qui m'a proposé d'imaginer un projet. Le centre de rencontre et d'animation, qui s'appelle La Maisonnette, accueille des ados deux à trois fois par semaine, surtout en fin de journée pour faire diverses activités comme la danse, jouer au baby-foot, regarder des dvd, etc. Moi je l'ai fréquenté depuis que je suis arrivée en Suisse, c'est-à-dire il y a 11 ans. Très vite je me suis engagée, je donnais des cours de danse de hip hop pour les petits, j'avais 13-14 ans. C'est un centre que je connais très très bien et j'y allais régulièrement, même si j'étais un peu plus grande. L'année passée une monitrice est partie et le responsable m'a proposé de la remplacer. Maintenant j'y travaille tous les vendredi soir. Je suis responsable du bar. On fait des fois à manger ensemble avec les jeunes qui viennent au centre. Mais le bar c'est un alibi parce que j'ai un rôle de monitrice plutôt. En fait les jeunes viennent facilement vers moi pour me poser des questions et demander des conseils.

Bon, mais pour revenir au projet: moi je suis là pour accueillir les ados entre 14 et 17 ans, le vendredi. Le mardi et le jeudi c'est plus mélangé tu vois, y a des préados et des ados. Mais le vendredi, c'est les ados et quand ils sont tous là, ça en fait entre vingt et vingt-cinq, enfin quand ils décident de tous venir. Je suis proche d'eux parce que je les connais depuis tout petits, j'ai 22 ans moi maintenant, mais je suis là-bas depuis onze ans, on se connaît, on est proche... J'ai le rôle de la « grande sœur ». Il y a différents cas: quand je parle de cas, ça veut dire qu'il y en a pour qui tout va bien, école, famille, tranquille. Et d'autres pour qui c'est plus difficile au niveau caractériel, ils ont des problèmes à l'école, avec leurs parents, ils sont mal dans leur peau même... Ils s'expriment pas beaucoup. Mais ils viennent, c'est déjà pas mal. Ils suivent leurs copains quoi. Il y a les leaders et ceux qui suivent, comme dans tous les groupes. D'être avec les leaders les rassure je pense, et les leaders les acceptent.

Donc, en 2008, l'animateur - qui vient de quitter le centre pour aller dans un autre malheureusement - a eu une illumination une fois. Comme il a vu que j'étais active et entreprenante, il m'a proposé le fameux projet: le but était de proposer des activités différentes de celles qu'on avait l'habitude d'offrir au centre. Alors, par exemple, on a eu l'idée de faire une sortie par beau temps à l'extérieur, une grillade quoi, pour ne pas rester toujours enfermés au centre. Un moment de détente où on accueille les jeunes et où il est possible de parler de sujets qui leur importent le plus, pour qu'ils puissent enfin se lâcher. Le fait que c'était toujours dans le même cadre, à La Maisonnette, ça permettait pas qu'ils participent activement... Ils étaient en quelque sorte consommateurs d'une offre, d'un service. Mais on a vu que souvent, dans les activités proposées, ils n'avaient pas la possibilité de s'exprimer, de parler.

L'animateur qui m'avait proposé de mettre sur pied le projet me connaît très bien, il connaît ma famille, mon parcours, mes problèmes aussi. Je crois que c'est aussi pour ça qu'il m'a fait confiance. Il m'a laissé m'organiser, monter une équipe, concevoir comment accueillir les jeunes, comment les attirer vers nous. Le but pour moi, c'est qu'à partir des expériences que j'ai eues

dans mon adolescence, écouter et parler avec les jeunes du centre pour qu'eux fassent mieux en quelque sorte.

Moi, sa proposition, ça m'a plu. Alors j'ai regardé autour de moi, j'en ai parlé. J'ai discuté avec ma meilleure amie qui a aussi pensé que pour les ados c'était plus simple de parler avec nous qui sommes aussi jeunes plutôt qu'avec des gens plus âgés. Elle était partante avec moi pour mettre en place le projet. Un ami nous a entendu discuter et il a été motivé. C'était bien parce qu'il est d'origine africaine et que la plupart des jeunes du centre sont aussi d'origine africaine. Et puis de par son parcours de vie difficile et le fait que c'est un homme, c'était un plus. Donc on était trois et tout allait bien. On était très motivés et l'idée de mettre NOUS un truc en place, ça c'était cool. On a trouvé un titre, fait des recherches. On voulait faire une annonce sous forme d'affiches dans le quartier, la Pontaise donc. Le docteur Métraux m'a proposé la collaboration d'un psychiatre du Kosovo qui a déjà une organisation avec des jeunes là-bas, dans l'idée de mettre en place une sorte d'échange avec son centre et La Maisonnette... C'était une façon aussi d'approcher ces jeunes d'ici qui viennent du Kosovo. Je l'ai rencontré lors d'une visite à Lausanne et j'ai eu un très bon contact avec lui. Il était assez touché par le fait que des jeunes prennent l'initiative d'organiser quelque chose pour leur quartier. Il était prêt à collaborer avec nous, m'a dit qu'il allait en parler au Kosovo à la direction de l'association qui rassemble environ mille personnes. Il a tenu ses promesses, il m'a contactée, il m'a écrit, comme il avait dit. Et un mois après, un monsieur m'a envoyé un mail pour me dire qu'il était d'accord de mettre en place un projet commun entre eux et nous. Voilà, c'était super. Sauf que...

Laura: Sauf que ?

Elmedina: Sauf que très vite après ma copine a trouvé un travail fixe à 100% et qu'il lui restait plus que le jeudi et le dimanche de libre. Elle a quitté le centre parce qu'elle n'avait plus le temps. Mon copain africain a dû s'absenter pendant plusieurs mois subitement et du coup, je me suis retrouvée un peu toute seule... ensuite l'animateur principal a quitté La Maisonnette. Comme j'ai su en décembre qu'il allait partir, ça a coupé l'élan chez moi... même s'il est parti en février. J'ai perdu un peu la motivation parce que reprendre toute seule, en plus de faire des formations et des stages... enfin, toute seule, je me voyais mal arriver à quoi que ce soit... L'animateur, lui, estimait que c'était un truc à nous trois, donc il ne s'en est pas mêlé... Bien entendu que quand je me suis retrouvée seule, il a été déçu car il

savait bien que ça ne serait pas évident de tout organiser seule.

Mais moi, j'aime travailler en équipe! J'ai besoin d'être motivée, de sentir une émulsion... et puis j'ai pas assez d'expérience seule, il faut pouvoir échanger nos expériences à plusieurs... Quand je pense à moi, je me souviens qu'ado je n'aimais pas trop parler de moi comme ça, alors...

Laura: Et maintenant tout ça en est où ?

Elmedina: Maintenant, on a mis ça au repos... Je regarde autour de moi qui pourrait reprendre avec moi. J'attends aussi de voir qui va remplacer l'animateur et voir comment je sens cette personne. Si ça va, je lui proposerai de relancer, de récupérer le projet... En fait j'ai pas laissé tomber dans ma tête.

Laura: Mais tu pourrais en avoir rien à faire, non ? Alors pourquoi tu poursuis ?

Elmedina: Parce que j'ai eu des périodes difficiles dans mon adolescence et j'ai pas toujours eu une oreille pour m'écouter quand j'en avais besoin, j'ai pas toujours pu trouver un soutien... Et puis j'ai envie de me rendre utile... Utile aux jeunes, leur offrir une écoute... D'ailleurs c'était le nom du projet: «Venez, exprimez-vous et on vous offre l'écoute», un truc comme ça, tu vois.

Après, il y a quand même des questions. Je ne sais pas trop comment je vais m'y prendre toute seule, selon la délicatesse de la personne, les problèmes qu'elle a... Après y en a qui viennent d'eux-mêmes, qui ont la tchatche, qui me parlent de leur copines... des trucs d'ados quoi. Mais comment motiver les deux trois qui sont dans leur coin, quand on ressent qu'ils vont pas bien, qu'ils vont pas parler, qui sont là avec leur cagoule sur la tête ? Parce que ça sert à rien d'aller leur parler parce qu'ils vont rien dire. Parce qu'ils sont sûrs que personne ne peut rien pour eux, qu'ils sont considérés comme des cas de toute façon. C'est aussi ma propre expérience. Ils se disent que de toute façon ils ne sont pas compris. Ils pensent peut-être que je vais les juger... Peut-être aussi qu'ils ont un manque de confiance en eux. Il faudrait qu'ils trouvent quelqu'un qui les booste, qu'ils retrouvent confiance en eux. Je garde une lueur d'espoir avec le nouvel animateur qui pourrait me présenter quelqu'un de fiable avec qui repartir...

Laura: Fiable ? ça veut dire quoi ?

Elmedina: Quelqu'un qui s'engage et qui va jusqu'au bout quoi ! Parce qu'au début on n'était plus que trois et petit à petit ça s'est décomposé... Quelqu'un qui s'engage et qui va jusqu'au bout, comme pour un travail quoi !!

Laura: A t'entendre, l'expression « se rendre utile » résonne comme une nécessité dans tes paroles. Si on tient compte du sens commun qui véhicule une image de jeunes désinvestis, individualistes, voir « dangereux », ça peut surprendre. Qu'est-ce que tu répondrais à ces passeurs d'images négatives ?

Elmedina: Je ne suis absolument pas d'accord. Ça me frustre parce qu'en fait on ne donne ni les moyens ni les outils aux jeunes pour faire ce qu'ils ont envie de faire. Les jeunes sont mal vus, on voit toujours dans les journaux « les jeunes délinquants ci ou ça » mais toujours négatif. C'est généralisé quand y a un truc qui va pas. Mais c'est vrai qu'il y a des cas mais même ceux-là on peut les récupérer, ils sont récupérables j'en suis convaincue parce qu'ils sont jeunes ! Moi j'ai déconné un moment, fait des conneries si tu vois ce que je veux dire. Mais si j'avais pas vu la violence au sein de ma propre famille, mon père qui battait ma mère, les baffes et tout, j'aurais pas reproduit ces choses-là à l'extérieur, cette violence en moi qui sortait par des réactions violentes à cause d'un mot de travers. Alors que j'étais très bonne à l'école.

Aujourd'hui j'ai pris du recul. J'ai beaucoup de regrets mais je suis fière d'avoir compris certaines choses, j'ai fait des bêtises entre 15 et 17 ans mais je me suis relevée. Je me suis vite relevée. L'acquisition de mon expérience, mon vécu, me permet de les comprendre. L'idée serait de leur faire partager mon expérience pour leur permettre d'éviter de prendre les chemins que j'ai dû prendre.

Je me sentais seule, le contact à la maison j'en avais peu, avec ma mère un peu plus, avec mon père jamais. Mon frère est plus jeune. Si j'avais eu une écoute au moment où j'ai commencé à faire des conneries, je pense pas que je les aurais faites. A l'école obligatoire j'avais vu une psychologue mais... je crois qu'avec les psys, il faut que le courant passe sinon, on n'a rien envie de leur dire. Parce que le « dites-moi tout », ben t'as surtout rien envie de dire. Et puis quand je suis allée voir le docteur Métraux, j'ai arrêté de faire des conneries. Pour moi c'est une personne importante. Un autre ou une autre n'a pas réussi. Avec lui, on a de vrais échanges, de vraies discussions. J'ai une immense reconnaissance envers lui. Et puis mon ami africain aussi il a beaucoup de reconnaissance pour lui.

J'ai envie de donner, envie de parler et d'écouter et de comprendre surtout. Parce que parler pis qu'après on te comprend pas, ça sert à rien. Moi ce que je veux, c'est trouver le moyen de rentrer en confiance avec les jeunes qui sont le plus renfermé.

Mais j'ai besoin d'être à plusieurs pour trouver des bonnes idées pour le

faire. Et comme on n'a pas tous les mêmes vécus, on peut les mettre en commun et trouver une voie possible. Il faut aussi trouver le feeling, quoi.

Laura: Merci Elmedina. Y a quelque chose d'autre que tu veux ajouter ?

Elmedina: Oui, ces trucs qu'on organise autour du racisme par exemple, ça les agace énormément. Ils en ont marre qu'aujourd'hui on parle encore du racisme. Ça continue d'être eux qui sont toujours sous la loupe. Une animatrice a voulu proposer une soirée autour du racisme, personne n'a voulu y aller. Dès qu'on parle de racisme, ils se sentent catalogués en fait. Ils ne sont pas cons ces gamins, ils ont plus de lucidité... et vas-y toi pour leur dire que c'est fait pour changer les choses et tout. Il faudrait peut-être leur demander à eux de quoi ils ont envie, de quoi ils ont besoin, une fois. Mais par rapport au racisme, ils n'ont plus d'espoir les pauvres, ils disent qu'ils faut qu'on arrête avec nos conneries. Il faut juste être à l'écoute. Je vois pas l'intérêt d'organiser des trucs contre le racisme pour faire venir les jeunes alors qu'il y a des adultes et des personnes âgées qui n'ont toujours pas compris que ça ne devrait plus exister. Ils sont pas bêtes les jeunes. Et puis avec toutes les préventions à l'école : les drogues, l'alcool, l'éducation sexuelle... Mais chez les adultes, y a toujours des patrons qui n'engagent pas d'Africains uniquement parce que les origines ne sont pas les mêmes que les leurs.

Elmedina Shureci

Laura Ferilli

Courrier des lecteurs

Chère Lectrice, Cher Lecteur,

Cette page vous appartient !

InterDIALOGOS comprenait à l'époque une page « Courrier des lecteurs » permettant d'exprimer besoins, remarques et commentaires sur un article ou pour annoncer un événement en lien avec l'interculturel.

A l'occasion des 20 ans d'InterDIALOGOS, le comité de rédaction a décidé de restaurer ce moyen d'échange.

Nous vous remercions d'avance de prendre vos plumes. Soyez assuré-e-s que nous accueillerons avec plaisir et intérêt vos contributions.

Le Comité
InterDIALOGOS

Ecrire à InterDIALOGOS :

Par courriel :

interdialogos@bluewin.ch

Par poste :

InterDIALOGOS

Case postale 830

CH-2301 La Chaux-de-Fonds

L'Europe

Une nouvelle recommandation du Conseil de l'Europe sur la dimension des religions et des convictions non religieuses dans l'éducation interculturelle

Recommandation CM/Rec(2008)12 du Comité des Ministres aux Etats membres sur la dimension des religions et des convictions non religieuses dans l'éducation interculturelle (adoptée par le Comité des Ministres le 10 décembre 2008)

Après un certain nombre de considérants rappelant ce qui a déjà été fait dans ce domaine, le Comité des Ministres :

1. Recommande aux gouvernements des Etats membres, dans le respect de leurs structures constitutionnelles, des situations nationales ou locales et de leur système éducatif :
 - a. de s'inspirer des principes énoncés dans l'annexe à la présente recommandation dans le cadre des réformes éducatives en cours ou à venir ;
 - b. de poursuivre des initiatives dans le domaine de l'éducation interculturelle concernant la diversité des religions et convictions non religieuses afin de promouvoir la tolérance et le développement du « vivre ensemble » ;
 - c. d'assurer que cette recommandation soit portée à l'attention des organismes publics et privés concernés, (y compris des communautés religieuses et autres groupes de convictions), selon les procédures nationales en vigueur.
2. Demande au Secrétaire Général du Conseil de l'Europe de porter cette recommandation à la connaissance des Etats Parties à la Convention culturelle européenne qui ne sont pas membres du Conseil de l'Europe.

Annexe à la Recommandation CM/Rec(2008)12

Champ d'application et définitions

1. La recommandation vise à assurer la prise en compte de la dimension religieuse et des convictions non religieuses dans l'éducation interculturelle comme une contribution au renforcement des droits de l'homme, de la citoyenneté démocratique et de la participation et au développement des compétences pour le dialogue interculturel au niveau :
 - des politiques pédagogiques, sous forme de principes et objectifs pédagogiques bien déterminés ;
 - des institutions, par des schémas d'apprentissage ouverts et des mesures inclusives ;
 - du développement professionnel du personnel enseignant, par une formation adéquate.
2. Aux fins de la présente recommandation, les « religions » et les « convictions non religieuses » sont considérées comme des faits culturels dans le domaine plus large de la diversité sociale.
3. Les religions et les convictions non religieuses sont des phénomènes complexes et divers ; elles ne sont pas monolithiques. En outre, les individus ont des convictions religieuses et non religieuses à des degrés divers, et pour différentes raisons ; pour certains ces

convictions sont fondamentales et peuvent être une question de choix, pour d'autres elles sont subsidiaires et peuvent être une question de circonstances historiques. La dimension religieuse et des convictions non religieuses dans l'éducation interculturelle devrait donc refléter cette diversité et cette complexité au niveau local, régional et international.

Principes en vue de la prise en compte de la dimension religieuse et des convictions non religieuses dans le cadre de l'éducation interculturelle

4. Les principes suivants devraient constituer l'assise et définir la perspective selon laquelle les religions et les convictions non religieuses doivent être prises en compte dans le cadre d'une éducation interculturelle :
 - le principe de la liberté de conscience et de pensée comprend la liberté d'avoir une religion ou de ne pas en avoir, et la liberté de pratiquer sa religion, de l'abandonner ou d'en changer si on le souhaite ;
 - l'accord sur le fait que les religions et les convictions non religieuses sont au moins des « faits culturels » qui contribuent avec d'autres éléments, comme la langue et les traditions historiques et culturelles, à la vie sociale et individuelle ;
 - l'information et les connaissances sur les religions et les convictions non religieuses qui influencent le comportement des individus dans la vie publique doivent être enseignées en vue de développer la tolérance ainsi que la compréhension et la confiance mutuelles ;
 - les religions et les convictions non religieuses se développent sur la base d'apprentissages et d'expériences individuels, et ne sont pas être entièrement prédéfinies par la famille ou la communauté d'appartenance ;
 - une approche interdisciplinaire dans l'enseignement des valeurs religieuses, morales et civiques devrait être encouragée, afin de développer la sensibilité aux droits de l'homme (y compris à l'égalité entre les sexes), à la paix, à la citoyenneté démocratique, au dialogue et à la solidarité ;
 - le dialogue interculturel et sa dimension religieuse et relative aux convictions non religieuses sont une condition préalable indispensable au développement de la tolérance et d'une culture du « vivre ensemble », ainsi qu'à la reconnaissance de nos identités différentes sur la base des droits de l'homme ;
 - la manière d'introduire concrètement la dimension religieuse et des convictions non religieuses au sein de l'éducation interculturelle pourrait prendre en compte l'âge et la maturité des élèves auxquels elle est destinée, ainsi que les bonnes pratiques qui existent déjà dans les divers Etats membres.

Suivent d'autres points, trop longs pour être présentés ici :

Objectifs d'une approche interculturelle concernant la dimension religieuse et des convictions non religieuses dans l'éducation

Conditions pour aborder la diversité des religions et des convictions non religieuses dans un contexte éducatif

Aspects pédagogiques d'une approche interculturelle des religions et des convictions non religieuses dans l'éducation

Conséquences pour les politiques de l'Etat en matière de formation initiale et continue du personnel enseignant

Fribourg

LivrEchange, un lieu interculturel spécial !

LivrEchange c'est la bibliothèque interculturelle de Fribourg. Elle s'inscrit dans un réseau suisse www.interbiblio.ch composé de 16 bibliothèques dans les 4 régions linguistiques.

Une bibliothèque interculturelle est spécialisée dans :

- la promotion de la langue maternelle, à LivrEchange c'est une offre de lecture de plus de 10'000 documents, tout public, dans 138 langues;
- la reconnaissance de la diversité culturelle et linguistique et l'importance de les mettre en valeur, notamment par l'organisation d'événements interculturels variés (contes, soirées littéraires ou cinématographiques, expositions, conférences, etc.);
- la mise en place de prestations facilitant l'intégration des populations migrantes, à LivrEchange cela se traduit surtout par une collection de documents spécialisés pour l'acquisition du français et de l'allemand.

Le public de LivrEchange est prioritairement mais non exclusivement issu de la migration.



LivrEchange c'est l'occasion d'être reconnu comme cette participante d'un cours de Lire&Ecrire qui a pu lire et commenter à haute voix à sa formatrice, dans sa langue maternelle, bien mieux qu'en français et source de tellement de plaisir, un conte bilingue de son enfance.

Le public de LivrEchange s'agrandit chaque année (augmentation de 2007 à 2008 de 66.8% des usagers).

Les motivations des usagers sont variées, ils viennent soit pour :

- trouver de la lecture dans leur langue de prédilection;
- apprendre une nouvelle langue;
- transmettre leur langue maternelle à leurs enfants;
- trouver des outils pédagogiques adaptés à un contexte interculturel;
- bénéficier de diverses prestations comme le café internet, l'utilisation des postes pour l'intégration, l'espace de lecture, de travail, de repos, d'animations ou de discussions.

Une grande partie de nos usagers sont des adultes migrants de 1ère génération. Nous touchons aussi le public suisse de tout âge et des enfants de 2ème voire de 3ème génération de migration.

Nous accueillons régulièrement des classes, des étudiants, des professionnels, et des cours de langues sur rendez-vous.

En 2008, notre déménagement à l'Avenue du Midi 3-7 nous a donné une meilleure visibilité et une reconnaissance bienvenue. Ces locaux sont spacieux, accessibles et aménagés pour nos diverses prestations. Seul bémol, ils sont payants et nos financements (essentiellement privés) sont toujours précaires.

Geneviève Ingold

COMPLÈMENTS D'INFORMATIONS :

LivrEchange, Avenue du Midi 3-7, 1700 Fribourg
026.422.25.85. / livrechange@bluewin.ch
www.livrechange.ch

Sur les traces de son histoire familiale

Parcourant le chemin inverse de ses parents, **Ngoc Lan** est partie vivre au Vietnam en 2007, à la recherche de ses racines. Cette femme, qui est née à Neuchâtel en 1981, est rentrée en Suisse, réconciliée avec ses origines.

« Je suis née à Neuchâtel et j'ai toujours habité dans le canton jusqu'à ce que je décide de tout lâcher à 25 ans, pour aller vivre dans le pays de mes parents, le Vietnam », raconte Christiane, appelée Ngoc Lan par ses proches, ce qui signifie « fleur de perle » en vietnamien. « Je suis partie pour une durée indéterminée, à la recherche de mes racines et de mon histoire familiale. » En 2007, cette jeune femme extravertie et dotée d'une grande sensibilité a ouvert un nouveau chapitre de sa vie. Elle a quitté son poste d'assistante de direction dans une entreprise de luxe à Neuchâtel, a vendu sa voiture et remis son appartement pour s'envoler vers le pays où reposent ses ancêtres. « Mes parents ont toujours été énigmatiques concernant leur vie d'avant. Il y a souvent des tabous chez les Vietnamiens, des choses tuées dans le but de « protéger la famille ». Mais moi, je voulais connaître mon passé familial, même si la guerre a semé beaucoup de douleurs », explique Ngoc Lan. « Lorsque j'ai atterri à Saïgon, j'ai ressenti une énorme émotion, la gratitude d'être en vie après tout ce que mes parents avaient vécu. » Après la victoire des communistes en 1975, sa mère a émigré en France avec ses parents et une partie de ses 13 frères et sœurs. Avant de partir, elle a fait promettre à son petit ami de venir la rejoindre en Europe. Ce jeune homme déterminé, qui deviendra le père de Ngoc Lan, a attendu 2

ans, avant d'arriver à honorer son engagement. A 21 ans, malgré l'opposition de ses proches, il est monté à bord d'un bateau en bois pour échapper au régime et rejoindre la Malaisie, comme l'ont fait des milliers d'autres *boat people* vietnamiens. Un périple de trois jours extrêmement périlleux. « Ils étaient 74 clandestins entassés comme des sardines sur une embarcation de fortune, raconte Ngoc Lan avec émotion. Les vagues ont emporté tous leurs bagages et ils ont survécus par miracle. Sur les 15 bateaux à avoir quitté le port ce jour-là, seul celui de mon père est arrivé à destination... »

Demande d'asile en Suisse

Le jeune migrant est ensuite resté 14 mois en Malaisie où il a travaillé sur des chantiers dans des conditions très difficiles pour pouvoir s'offrir la suite du voyage vers l'Europe. Finalement, une amie de la famille qui vivait à Neuchâtel l'a aidé à déposer une demande d'asile politique en Suisse, qui sera par la suite acceptée. « La famille de mon père était engagée contre les communistes qui avaient gagné la guerre », précise Ngoc Lan, qui est issue d'une lignée de Mandarins. « J'ai beaucoup appris sur l'histoire de mon père pendant mon séjour au Vietnam. »

Au fil des mois, la Neuchâteloise s'est progressivement acclimatée au rythme et au mode de vie de l'ancienne Indochine, même si au départ tout le monde la prenait pour une étrangère. « Mon sang est à 100% vietnamien mais comme j'ai grandi loin du pays, j'ai une autre manière de bouger et de me comporter, je parle la langue avec un accent et ma peau est plus claire, à cause du climat suisse », raconte la jeune femme,

qui a eu beaucoup de peine à s'habituer aux soupes de nouilles pour le petit déjeuner et aux siestes - presque obligatoires - du début d'après-midi, sans parler du réveil très matinal de la plupart de ses compatriotes. « Les gens se lèvent à 5h du matin pour faire du sport ou du Tai Chi! Certains font du jogging avant qu'il ne fasse trop chaud, d'autres jouent au badminton comme mes voisins, qui démontraient leur filet à 8h et le remplaçaient par un stand de nourriture! »

Ngoc Lan a passé des jours à arpenter les rues de l'ancienne Saïgon - appelée Hô Chi Minh Ville depuis 1975 - humant les odeurs, écoutant les bruits et les sons de ce pays qui a vu naître ses parents et où reposent ses aïeux. Au détour des ruelles, elle a découvert un espace urbain marqué aujourd'hui encore des stigmates de la guerre. « On peut voir des impacts de balles sur les façades et des routes défoncées qui n'ont jamais été réparées », raconte la jeune femme, qui a découvert un pays d'une énorme richesse culturelle mais qui n'a pas encore pansé toutes les blessures de son passé récent. « Dans notre tradition, nous pensons que les morts vivent parmi nous en permanence et d'après ce qui se dit, il y a dans le pays beaucoup d'âmes en peine qui n'ont pas trouvé la paix à la suite de la guerre civile. »

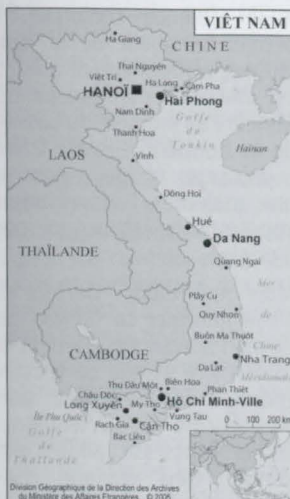
Le respect des morts

Une fois par an, à l'occasion de la Fête des morts, les Vietnamiens brûlent de faux billets de banque et des vêtements en papier pour les envoyer aux âmes perdues. Une coutume ancestrale que Ngoc Lan a également pratiquée à Neuchâtel, mais d'une manière simplifiée.

« On priait et on déposait du riz et des fruits en offrande sur l'autel dédié aux ancêtres, qui se trouvait chez mes parents », se souvient la jeune femme qui bien qu'elle n'ait pas installé un tel lieu de culte chez elle, reste très attachée à ces traditions. « J'ai découvert que mes facettes vietnamiennes étaient plus nombreuses que je ne l'imaginai. En arrivant à Saïgon, je me sentais neuchâteloise mais en repartant, mon identité n'était plus si clairement définie », confie Ngoc Lan qui a dû interrompre son séjour asiatique après six mois, pour retourner auprès de son père, malade. Elle a recommencé sa vie helvétique, retrouvant rapidement du travail et un appartement à Neuchâtel. Mais la jeune femme n'a pas pour autant renoncé à vivre au Vietnam, « un pays qui foisonne d'opportunités » et où elle souhaiterait ouvrir un jour un bar à jazz. En Suisse, cette passionnée de « black music » est une des rares femmes à travailler comme DJ à Zürich, Lausanne, Genève ou Neuchâtel. « Je suis engagée une à deux fois par mois pour animer des soirées hip hop, soul, funk ou jazz. J'adore manier les platines et découvrir des morceaux inédits ! Je crois que cet amour de la musique est aussi un héritage familial : une de mes tantes, Thanh Lan, est une chanteuse célèbre au Vietnam, elle a été une vraie star dans les années 70 », sourit cette femme aux multiples facettes. Depuis son « séjour initiatique » dans son pays d'origine en 2007, elle est retournée à Hô Chi Minh Ville avec son frère cadet, qui est rentré transformé par ce retour aux sources. Elle espère bientôt renouveler l'expérience avec son père, qui n'a pas foulé le sol de son enfance depuis 1992...

Cette rubrique, soutenue par le Service de la cohésion multiculturelle du canton de Neuchâtel, se veut un apport constructif dans la compréhension interculturelle et souligne la diversité de la communauté étrangère neuchâteloise.

Valérie Kernen



Le Vietnam en bref

Superficie: 331 690 km² (grand comme l'Italie et la Belgique réunis).

Population: 87 millions d'habitants (pour 69 millions en Italie et Belgique).

Capitale: Hanoi.

Nature du régime: communiste, parti unique.

Chef de l'Etat: Nguyen Minh Triet, depuis 2006.

Histoire: Sous domination chinoise jusqu'au XI^e siècle. La période d'indépendance qui s'ensuit est marquée par l'affrontement de dynasties rivales. Fin du XIX^e siècle: la région est intégrée à l'Indochine française. De 1946 à 1954: la guerre d'indépendance se solde par une défaite des colons. Selon les Accords de Genève, le pays est divisé en deux entre le Nord et le Sud jusqu'à des élections qui n'eurent jamais lieu et qui devaient précéder à une réunification du pays. 1962: le conflit - jusqu'ici latent - entre le Nord communiste et le Sud - qui sera soutenu par les Américains - éclate. 1975: les Nordistes remportent la victoire et le Vietnam, réunifié un an plus tard, devient une république socialiste. Les conflits armés qui suivirent contre le Cambodge et la Chine, les conditions de vie difficiles et la politique du régime ont entraîné un exode massif des Vietnamiens (*boat people*). 1994: la levée de l'embargo américain favorise le développement économique, actuellement en plein essor. Le Vietnam espère entrer dans le club des pays dits développés d'ici à 2020.

Statistiques: 75 personnes d'origine vietnamienne résident dans le canton de Neuchâtel.



Retroussons nos manches¹

« Les vivants écoutent les histoires qu'ils narrent aux autres dans l'espoir de tisser les fils de leur propre personnalité dans la trame mystérieuse du conte. »

Nuruddin Farah²

Au dernier tome d'une trilogie, le romancier somalien Nuruddin Farah traque les Secrets, ceux qui guident les oiseaux lors d'un vol migrateur ou dont le dévoilement jette le traître dans les bras de la Mort. Dans un conte nigérian narré par l'auteur, un chasseur tombe sur un crâne pendant une chasse de gros gibier, et s'exclame à haute voix, essentiellement pour se parler à lui-même : « Je me demande comment ce crâne est arrivé ici. » A sa surprise, le crâne se met à parler. « Prends garde à ne pas divulguer des secrets, parce que c'est ça qui m'a amené où je suis, mort. » Le secret qui constitue la trame du livre est celui qui entoure la naissance du personnage principal, Kalaman (littéralement « impasse ») : sa mère, victime d'un viol collectif et traumatisée à jamais, l'ova dans le silence cette origine honteuse. Situé chronologiquement aux aurores de la guerre des clans qui ravagea le pays, ce roman interpelle le thérapeute, l'enseignant ou le travailleur social. Comment les « migrants », et plus généralement les personnes en situation précaire, peuvent-ils garder « l'espoir de tisser les fils de leur propre personnalité dans la trame mystérieuse du conte » ?

Je prendrai l'exemple de jeunes africains et africaines, rencontrés dans ma pratique professionnelle. Les problématiques de précarité et d'exclusion, omniprésentes,

renvoient l'intervenant occidental à ses propres outils : ceux-ci, parfois, servent d'abord à garantir la pérennité d'un échange inégal infiltré sans trop d'anicroches jusqu'au cœur même de nos pratiques.

Natif lui aussi de Somalie, Ali, 17 ans, par son récit dévoile ses secrets. Sa mère, ainsi que la plupart de ses frères et sœurs, ont péri dans le naufrage d'un esquif alors qu'ils tentaient d'échapper par mer à la guerre des clans. Lui-même par miracle survécut. En nageant. Dans ses rêves, aujourd'hui encore, il les sauve de la houle : quelle douleur au réveil lorsque ses draps trempés de sueur, gouttes d'eau salées sur son corps meurtri, martèlent son impuissance.

Ce jeune homme, mineur dit non accompagné, miné de culpabilité pour n'avoir su accompagner les siens, était venu me voir à la demande du directeur de son école suite à un récent absentéisme scolaire. Il avait reçu quelques jours plus tôt un téléphone à la fois inespéré et dramatique. A l'autre bout du fil, son père qu'il croyait mort lui avait dit être atteint d'un cancer et nécessiter des soins, donc de l'argent. La voix paternelle s'étant unie aux cris désespérés des naufragés d'antan, sa loyauté filiale l'obligeait naturellement à chercher du travail pour tenter d'arracher son père aux fantômes de la mort. Quitte à abandonner l'école. Comment mettrait-il sur les plateaux d'une même balance son propre avenir et la vie de son père ? Avoir échoué à empêcher la noyade de sa mère, ses frères et ses sœurs, suffisait. Il ne répéterait pas le crime. La recherche d'une

activité rémunérée s'annonce cependant des plus difficiles. Age, maigre maîtrise du français, statut précaire : il accumule les handicaps. Et risque de se retrouver sans école, ni travail. Dans les marges.

Si Ali ne peut miser sur son avenir (l'école, un diplôme, une profession) au détriment de la santé de son père, l'inverse est tout aussi compromis par défaut d'embauche. Reste le vagabondage au pays de ses cauchemars, l'odyssée de la double marginalisation, une éternelle errance sur la terre de nulle part.

Les récits de vie qui peinent à s'inscrire « dans la toile mystérieuse du conte » démontrent à l'envi que la société d'accueil participe à l'écriture du destin. Ainsi celui d'Ali : son statut précaire en Suisse, conçu pour rebuter tout employeur potentiel ; un label alambiqué de mineur non accompagné alors que son unique sœur survivante vivait à proximité du centre de requérants d'asile ; l'intransigeance coutumière des autorités scolaires lorsqu'un élève s'éprend d'un absentéisme scolaire trop vite assimilé à une frivole école buissonnière.

L'histoire d'Adeline révèle encore davantage les responsabilités autochtones. Au Cameroun, ses parents et sa famille élargie n'avaient pas accepté une grossesse précoce. Alors âgée de quinze ans, elle place son bébé chez la mère de son ami. Cette décision n'empêche pas qu'elle soit stigmatisée au sein du village. Mouton noir malgré un parcours scolaire sans faute, elle cherche une manière de se racheter. Un Helvète de passage, de vingt ans son aîné, lui offre une

opportunité inespérée. Malgré de premières réticences, elle finit par accepter sa demande en mariage, encouragée par sa propre famille. Une émigration en Europe pourrait, pense-t-elle, la réhabiliter. Et la voici, encore mineure, rompant de sa robe nuptiale un célibat presque quadragénaire.

Le couple s'établit dans une petite ville au pied des montagnes. Mais le rêve de rachat tourne au supplice. D'insoutenables violences maritales contraignent Adeline à chercher protection dans un foyer pour femmes battues, puis à demander le divorce qu'elle obtient rapidement. Cette décision de droit civil eut pour premier effet la substitution d'une violence institutionnelle à la violence conjugale. Le permis de séjour de la jeune femme, conformément à la Loi, est immédiatement suspendu³. Mineure au moment du passage de la frontière, elle est traitée - mariage oblige - comme une majeure : l'administration impose son retour au pays d'origine.

Mais quel retour ? De fait, elle n'ose informer sa famille. Son ex-mari n'avait pas payer la dot coutumière et elle se retrouve endettée vis-à-vis des siens, plus encore qu'au lendemain de sa grossesse adolescente. Rentrer sans quelque chose dans les mains ou dans les poches (de l'argent, une profession reconnue) devient dès lors inconcevable. Exclue du pays d'accueil, exclue de sa communauté d'origine, sur quel rivage échouera-t-elle ?

La longue histoire des rapports entre le Sud et le Nord n'est qu'une impressionnante série de variations sur le thème de

¹ Cet article présente en avant-première un passage du livre qui sera prochainement publié, *La migration comme métaphore*.

² Nuruddin Farah, *Secrets, Le serpent à plumes*, Paris, 1998.

³ En Suisse, si le divorce est prononcé moins de cinq ans après le mariage, le conjoint migrant perd automatiquement son permis de séjour.

l'échange inégal. Mais cette inégalité s'insinue aussi là où on l'attend le moins et prend même parfois des figures inédites. Les tribulations de Joël entre l'Afrique maternelle, l'exil paternel et un foyer par défaut dévoileront le *potlatch*⁴ auquel se prêtent si souvent professionnels de la santé, du social, de l'éducation et de l'humanitaire.

Joël est né dans l'ex-Zaïre, de parents qui n'avaient à vrai dire jamais constitué un couple. Après sa naissance, la mère se serait occupée de lui pendant environ deux ans, période durant laquelle le père a émigré en Suisse. Un beau jour, la mère se serait rendue chez ses beaux-parents pour y déposer l'enfant, démarche exigée par son nouveau compagnon. Dès lors, la grand-mère paternelle s'en serait occupée, mais n'en aurait pas informé son fils qui l'apprendra d'une tante quelques années plus tard. Ce jour-là, il n'hésite pas, prend un avion et part à Kinshasa rechercher sa progéniture. Deux semaines plus tard, l'enfant désormais âgé de treize ans se retrouve en Europe.

Les retrouvailles se passent assez mal et déçoivent beaucoup les attentes idéalisées du père. La relation entre son épouse et l'adolescent très vite s'envenime. La cohabitation, brinquebalante, tient cependant plus ou moins le coup pendant dix-huit mois, jusqu'au jour où le père, excédé par le sempiternel silence boudeur de son fils, craque et le châtie. Les confidences de Joël à une infirmière scolaire conduiront à son placement provisoire en foyer.

Puis: retour à domicile, nouvelle dénonciation du jeune pour une supposée maltraitance et réintégration dans la même institution. Je rencontre à cette époque père et fils à la demande des éducateurs. Dès le premier entretien, Joël avoue avoir inventé de toutes

pièces le second épisode de violence. Il voulait retourner au foyer, ne supportant plus « sa vie monotone dans un village perdu du Jura » et surtout « un argent de poche bien insuffisant ». Son éducateur me confirmera peu après que les normes usuelles du Service de protection de la jeunesse, pour l'argent de poche et l'achat de vêtements, dépassent de beaucoup les possibilités d'une famille modeste, et donc de son père. Les instigateurs de ces normes se posent-ils la question du remboursement d'une telle aumône? Qu'ils en aient ou non conscience, le tribut dû à la riche Europe dépasse dès lors toute mesure. Un parfum d'assimilation répandrait désormais ses effluves sur l'avenir de Joël. D'autant plus que le père, dépossédé de son autorité parentale, conçu ce second placement comme l'imposition d'un abandon et l'adoption de son fils par d'autres « parents ».

Ce jeune avait vécu comme un véritable déchirement son départ brusque d'Afrique et l'abandon contraint de sa grand-mère qui avait assumé les fonctions maternelles pendant la plus grande partie de son enfance. Depuis, il ne l'avait plus revue, ni même échangé avec elle des mots par téléphone. Il ne pratiquait plus le lingala, seule langue connue de son aïeule. Si le père n'avait pas anticipé les souffrances liées à cette rupture, c'était en partie la conséquence de l'Histoire, de cette difficulté à lire la tristesse qu'engendre une lutte séculaire pour la survie immédiate. C'était, sans doute aussi, le fruit empoisonné d'une illusion qui a la vie dure: une Europe débridée offre plus d'opportunités à un adolescent qu'une Afrique embourbée. Quelles qu'en aient été les raisons, la réalité d'une dette à la grand-mère de force délaissée était incontournable: dette à un passé, à un lieu, à une femme en chair et en os. Joël se devait de la rembourser. Le foyer, no man's land entre

son père et sa grand-mère, les renvoyaient tous deux sur les territoires de l'absence.

Les conséquences? Joël, en laissant l'Afrique et sa culture dériver à l'horizon, alourdit ses dettes à l'égard des siens. Coincé par les impératifs de ses doubles loyautés, ici aux archipels de sa vie, il navigua dans les marges. Pour permettre aux adversaires de se quitter dos-à-dos, et qui plus est les mettre d'accord, il choisit comme tant d'autres la voie de la transgression.

J'ai longtemps été surpris, à quelque part scandalisé, par les attentes des proches vis-à-vis des jeunes et moins jeunes exilés dans un pays réticent à les accueillir. J'ai longtemps cru que leur souffrance était à quelque part plus aiguë que celle des leurs restés au pays, considérée à tort que les exigences vis-à-vis des fils, filles, frères, soeurs, époux, épouses égarés en Europe étaient démesurées. Ne cherchais-je pas ainsi à réclamer mon innocence pour les décennies et siècles d'échange inégal que mes voisins du Sud ont dû endurer et endurent encore? Pour beaucoup de mes contemporains, les rivages nord de la Méditerranée sont encore une chance « à prendre ou à laisser ». Compte tenu de cette réalité, je me dois d'encourager les « migrants » à payer leurs dettes vis-à-vis des leurs. Plus, vu l'indéniable part de responsabilité qu'a mon continent dans cette insoutenable inégalité, je les aide à les payer. Au propre et au figuré. Je dois soutenir Ali lorsqu'il souhaite se trouver un boulot pour envoyer quelques dollars à son père malade, y compris l'aider concrètement à obtenir du travail. Même si la conséquence en serait quelques heures d'école buissonnière.

L'histoire de ces trois jeunes est à de nombreux égards différente: les motivations et les conditions de leur migration, les relations à leur famille, la nature de leur permis de séjour,

le type de violences subies. Leurs trajectoires se rencontrent cependant au royaume de nulle part. Bien sûr, les guerres et autres violences ont contribué à cette plongée dans le nulle part. Certes, la politique d'immigration européenne a sa part de responsabilité. N'y a-t-il pourtant rien à faire? Devons-nous, psychologues, médecins, enseignants, éducateurs, travailleurs sociaux, nous contenter de regarder le navire couler en psalmodiant nos savoirs? Car, il faut bien le dire, dans pareilles situations ils ne sont guère d'un grand recours. Pour une raison bien simple: le problème dans lequel ces jeunes sont empêtrés se fonde sur l'échange inégal entre le Nord et le Sud. De cette donnée, professionnels de la santé, du social et de l'éducation, nos études ne nous ont pas appris à en faire grand chose.

Même si nous devons admettre notre statut de cancre en la matière, notre responsabilité est immense. Ne nous trouvons-nous pas, que nous le voulons ou non, sur le terrain de la santé, de l'éducation, du social? Alors regardons en face cette parcelle en friche de l'exclusion et retrouvons nos manches. Oeuvrons, dans les modestes limites de notre rôle et de nos possibilités, à rétablir l'égalité entre les termes de l'échange. Peut-être permettrons-nous ainsi à Ali, Adeline, Joël et leurs compagnons de misère de parvenir un jour, pour reprendre les mots de Nuruddin Farah, à « tisser les fils de leur propre personnalité dans la trame mystérieuse du conte ».

Jean-Claude Métraux

Pédopsychiatre

⁴ Ce terme, issu d'abord des travaux des ethnologues auprès de certaines communautés indiennes d'Amérique du Nord - dans le Nord-Ouest -, décrit un échange où une surabondance de dons empêche tout contre-don équivalent, soit toute réciprocité: le donateur devient dès lors détenteur d'un pouvoir infini et incontestable.

Neuchmade ?

Extrait du programme Neuchàtoi 2009

(l'intégralité du programme se trouve sous www.neuchatoi.ch)

Titre	Type	Bref descriptif	Lieu	Date	Heure
Ces jeunes que l'on connaît si bien ?	expo	L'OFS (Office fédéral des statistiques) présente, à travers l'exposition « Ces jeunes que l'on connaît si bien ? », une photographie statistique des jeunes de Neuchâtel en comparaison avec le reste de la Suisse : combien sont-ils, qui sont-ils, d'où viennent, comment vivent-ils ? Au-delà des chiffres et grâce à eux, une foule d'informations sur une population dont on parle beaucoup mais que l'on connaît en réalité, assez peu.	Péristyle de l'hôtel de Ville, Neuchâtel	Expo 25 mai-9 juin <u>Vernissage : 26 mai, 18h</u>	7h-19h sam 9h-17h
« Dans 1000 ans... »	ateliers et expo	D'ordinaire, les musées d'archéologie projettent leurs visiteurs dans le passé. Dans le cadre de NeuchàToi, le Laténium propose à un groupe de jeunes de 13 à 18 ans, de se projeter dans le futur pour répondre à la question « quelle trace voulons-nous laisser de nous-mêmes dans 1000 ans ? ». En choisissant les thèmes et les objets à exposer, les participants seront invités à s'interroger sur leur identité personnelle et collective, et sur ce qu'ils jugent important dans leur vie. Le résultat de leur réflexion et de leur travail fera l'objet d'une exposition qui sera présentée cet automne au Laténium.	Laténium, Hauterive	Expo : 23 sept-18 oct <u>Vernissage : 23 sept, 18h</u>	16h
Intégrés	expo	9 étudiants de la Section <i>Design de l'information</i> de l'Ecole d'Arts Appliqués de La Chaux-de-Fonds ont créé une série d'affiches sur le thème du quotidien des jeunes, leurs préoccupations, leurs relations sociales tout en se penchant plus spécifiquement sur leur perception de l'intégration. En plus de l'affiche, les étudiants ont réalisé une brochure et une série de cartes postales Deux supports créés dans le cours multimédia, bannière animée annonçant l'exposition des affiches et création d'une galerie en Flash pour présenter les affiches, complètent le concept. Les œuvres des jeunes artistes ont été soumises à un jury qui en a primé certaines mais c'est l'ensemble du travail réalisé par les 9 étudiants qui est exposé au regard du public.	Péristyle de l'Hôtel de ville, Neuchâtel	Expo : 25 mai-9 juin <u>Vernissage : 26 mai, 18h</u>	7h-19h sam 9h-17h
Anim'tour 09	Tournée artistique	Organisée par la Plateforme Animation jeunesse, (Association Barak, Val de Travers ; Centre d'animation et de promotion de la santé, Le Landeron ; Centre de Loisirs de Neuchâtel ; Espace Jeunesse DJ13, la Côte ; Espace jeunesse, Le Locle ; Le Troglo, La Tène ; Maison des jeunes, Bevaix ; Service de la jeunesse de la ville de La Chaux-de-fonds), la tournée artistique Anim'tour 09 a pour objectif de valoriser la participation et l'expression culturelle de la jeunesse, de favoriser les rencontres et les échanges entre tous les jeunes du canton. Au mois de juin, des jeunes actifs dans la danse et la musique participeront à une tournée qui se produira dans presque toutes les régions du canton.	Canton	6 juin : Marin Centre, le Troglo, 13h30-18h 12 juin : Le Landeron, le CAP, 19h-23h 13 juin : Môtiers, Théâtre des Mascarons, 15h-23h 20 juin : La Chaux-de-Fonds, Pl. des Marronniers et Passage des Six Pompes, 11h-13h 20 juin : Neuchâtel, quai Osterwald, 15h30-19h30 26 juin : Bevaix, Maison des Jeunes, 19h-23h 27 juin : Le Locle, Théâtre du casino, 15h-23h	
Jeunes d'ici et d'ailleurs	Emission télévisée	Est-il possible de vivre dans une société multiculturelle ? Pourquoi certains jeunes ont-ils besoin de maintenir leurs racines et qu'espèrent-ils retirer de ce retour aux sources pour leur vie ? Passerelles, l'émission des églises officielles neuchâtoises sur Canal Alpha part à la rencontre de jeunes imprégnés de différentes références culturelles et leur donnent la parole.	Canton	11 juin	20h, 21h, 22h et dans la boucle de Canal Alpha
Sur les traces des jeunes	Visites	Les associations et centres religieux créés dans le canton de Neuchâtel sont l'illustration des différences d'origines et de pratiques des musulmans du canton. Durant 2 journées, le 7 juin dans le bas du canton et le 14 dans le haut, 6 centres ouvriront leurs portes aux visiteurs. Lors de ces portes ouvertes, l'accent sera mis, par le biais d'expositions et d'animations diverses, sur les relations des jeunes avec leurs centres religieux. Des groupes de jeunes seront présents pour aller à la rencontre du visiteur et partager avec lui des moments de découvertes et de convivialité.	ACMN/ANEFM ; Association bienfaisance islamique ; Union des jeunes d'Anatolie de Neuchâtel ; Association Culturelle des femmes Musulmanes de Suisse ; Centre islamique Le Locle ; Association Islamique et Culturelle Bosniaque ; Centre culturel islamique de La Chaux-de-Fonds	Neuchâtel : 7 juin Haut canton : 14 juin	10h-18h
TchoukàToi	Journée sportive	Dans le cadre d'un tournoi de Tchoukball, sport né à La Chaux-de-Fonds, une journée sportive est organisée durant laquelle s'affronteront des équipes de néophytes et de professionnels, de toutes origines. La confrontation sportive et amicale se passera à la fois sur le terrain mais aussi sur les gradins où rivaliseront des équipes multiculturelles de supporters dans un esprit de partage et non de compétitivité. Des prix récompenseront l'esprit hardi des sportifs qui se sont lancés dans l'aventure du Tchoukball et les supporters qui auront le mieux fait découvrir au spectateur un aspect souvent méconnu de la culture des communautés présentes dans le canton, celle du supporter.		Jeunes-Rives, Neuchâtel : 20 juin	9h-19h

Titre	Type	Bref descriptif	Lieu	Date	Heure
Voulez vous souper avec moi ?	Invitations à souper	Pour faire découvrir leurs univers et celui de leurs jeunes, des familles musulmanes invitent à souper des familles d'ici et d'ailleurs. Le but de cette soirée passée ensemble est de privilégier la découverte sous toutes ses formes, culturelle, sociale, culinaire, humaine mais aussi de favoriser l'échange et le partage autour d'un repas. Sur inscription, une liste de 20 familles musulmanes est à disposition sur les lieux de l'exposition Habitat ou par téléphone.	Canton	Juin à sept	Soirée
La jeunesse d'aujourd'hui au Grand Conseil de demain	Session	Septembre 2109. Le Grand Conseil siège. Dans ce scénario de politique fiction, des jeunes de 15 à 25 ans issus de tous les horizons, siègeront au Parlement cantonal en tant que députés d'un jour. L'objectif est de donner la parole à la génération de demain sur des thèmes majeurs et moins majeurs pour exprimer sa vision de la société telle qu'elle l'imagine dans un siècle. Comment la République aura-t-elle évolué, que seront devenus les partis traditionnels et surtout, discutera-t-on toujours des mêmes questions qu'aujourd'hui ? La manifestation se déroulera sur une journée, la matinée étant réservée au travail en groupe et l'après-midi aux débats en plénum.	Salle du Grand Conseil, Château de Neuchâtel	19 septembre	9h-18h
« Un Obama à Neuchâtel ? » Quelle chance de réussite au niveau scolaire des jeunes africains comparée aux jeunes suisses du même âge ?	Débat	Sans connaître les statistiques, on constate le « faible » taux de présence des jeunes africains dans les sections maturité de l'école obligatoire. La conséquence en est qu'au niveau des lycées délivrant la maturité donnant l'accès direct aux universités, la présence de jeunes africains reste peu significative. Pour tenter de comprendre les raisons de cette situation la parole est donnée à des professionnels mais également à des jeunes et à leurs parents. Participent au débat : Brigitte Lembwadio (avocate), Lucy Maliki (professeur), Abnet Sebhatu (Parlement des Jeunes). Organisateur : Mouhamed Basse (Communauté Africaine).	Restaurant L'Interlope, quai Philippe-Godet 16, Neuchâtel	28 mai	18h-20
« Appartenances »	Expo multimédia	« Appartenances » est une exposition qui mettra en scène « Our stories », une installation multimédia créée en collaboration avec un groupe de jeunes issus de diverses cultures qui s'expriment sur leur sentiment d'appartenance et leurs croyances.	Temple du Bas, Neuchâtel	17 août-17 sept	16h-18h Sam 11h-13
Mariages forcés ou force du mariage ?	Expo	Dans le cadre d'une action menée dans le canton sur la problématique des mariages forcés, les étudiants de la classe des médiamaticiens ont été sollicités pour enrichir la réflexion de leur regard de jeunes. Des affiches fortes, drôles, émouvantes, dérangeantes parfois mais qui ne laissent pas indifférent. Ces oeuvres feront l'objet d'une exposition qui se tiendra à Neuchâtel et à La Chaux-de-Fonds. Les visiteurs pourront voter pour la création qui les aura le plus touchés. L'affiche gagnante sera utilisée dans le cadre d'une action d'information et de sensibilisation auprès des jeunes.	Médiathèque CPLN, mai-juin Passerelles CPLN, août-oct, Neuchâtel Esther, Escalier central, oct-déc, La Chaux-de-Fonds	20 mai-4 juillet CPLN 17 août-05 oct CPLN 20 octobre-15 décembre Esther	7h-22h
Le monde est un grand village	Soirée festive	Dans le cadre du projet « le monde est un grand village », l'Amicale sénégalaise de Neuchâtel offre la chance à la jeunesse d'Afrique et d'ailleurs de rencontrer deux artistes de talents, Junior Tshaka (Neuchâtel) et Didier Awadi (Sénégal). Une soirée musicale sera l'occasion d'une rencontre humaine et artistique durant laquelle tout un chacun pourra s'exprimer. Concert, chants, danse et ateliers musicaux rythmeront la soirée et un buffet permettra aux participants de se restaurer.	Cité universitaire, Neuchâtel	30-mai	dès 18h
« D'ailleurs nous sommes d'ici »	Journée	Constituée de 4 jeunes chaux-de-fonniers, InterjeuNEs est une association qui a pour but de promouvoir l'interculturalité dans la région et dont l'idéal est de parvenir à une cohésion sociale métissée. Dans le cadre de Neuchâtoï 2009, c'est une journée de rencontre qui est proposée à la population, avec comme fil conducteur, l'intégration : sport, jeux de table, ateliers cirque, ateliers musicaux, murs d'expression, concerts, projection du documentaire « La Forteresse », présentation d'un CD et d'une vidéo, fourniront aux spectateurs et participants des éléments de réflexion et d'information tout en offrant aux jeunes un espace d'expression et de rencontre. Des points de restauration accompagneront les participants tout le long de la journée.	Terrain de basket de Numa-Droz, La Chaux-de-Fonds	27 juin	10-22h
« Je sais qui tu es »	Théâtre	A l'occasion de son anniversaire, Sco, noir, issu du premier mariage de sa mère en Suisse, est invité par des amis : Sa, dont le père est suisse et la mère portugaise, Lau dont la mère est américaine et divorcée, Na dont le père est sri lankais et la mère camerounaise. La conversation tourne autour de leur identité et de leur vie familiale, après les jeux de bonnets que Sco, qui a aussi une petite soeur métisse, a confectionné. Progressivement, la discussion devient provocation et la violence verbale monte. La pièce, dont le but est de sensibiliser à la violence juvénile, en particulier celle générée par les divorces, est jouée par de jeunes migrants issus de mariages mixtes et vivant dans des familles recomposées. La représentation sera suivie d'un débat sur l'intégration des jeunes seconds et la violence dans les familles monoparentales. La rencontre se clôtura par un apéritif.	Centre animation et de rencontre, La Chaux-de-fonds	22 août	15h30-22h
Le frigo est vide	Court métrage	Une jeune immigrante s'installe à Neuchâtel. A sa grande surprise, elle va découvrir que même faire ses commissions peut se révéler être une tâche ardue. Ses péripéties mettent en relief le stress quotidien auquel doit faire face un étranger pour s'intégrer. La projection de ce court métrage sera suivie d'une table ronde autour des mini stressés de la migration, en particulier chez les jeunes. Le lieu et l'heure seront communiqué sur le site www.unionanatolie.ch		17 oct	
MusiqàToi Au delà des notes et des paroles	Concert	Le concert offert au public par les orchestres du Conservatoire, de l'ESRN et de l'École de musique de Cossonay, est l'occasion, pour les septante jeunes, d'exprimer, au travers de la musique mais aussi de la parole ce qui les lie à la musique. La musique, c'est celle du cinéma, la parole, celle des jeunes. Une soirée où les mots complètent les notes et où la musique enrichit le verbe. Et au-delà des notes et des paroles, la richesse des émotions.	Temple du Bas, Neuchâtel	13 juin	20h



Un document pour la classe

Un train qui arrive est aussi un train qui part
(Le regard de sept jeunes migrant-e-s sur leur vie à Genève)

Les acteurs

Vlaznim, Ximena, Dian, Melisa, Islam, Cesar et Faviel sont arrivés adolescent-e-s à Genève; Toutes et tous ont un pied ici et un pied ailleurs. Ils cherchent à s'insérer, à se former, à travailler, à vivre tout simplement. Ils ont participé en 2003 à un atelier vidéo organisé au Centre de Contact Suisses-Immigrés et animé par José Juan Lanzano qui leur a appris à manier la caméra. Les jeunes se sont mis en scène et racontent leur vie quotidienne, leurs espoirs, leurs rêves, leur tragédie. Les thèmes qu'ils abordent dans leur fragment d'histoire de vie sont multiples: migration, identité, déracinement, clandestinité, besoin d'exister, reconnaissance, avenir incertain, séparation familiale, préjugés...

Le DVD

En 2008, le CCSI décide de rééditer le film en DVD. Melisa et Faviel reprennent la caméra et vont à la recherche de leurs ami-e-s pour ajouter un bonus au film de 2003. Leur vie a-t-elle changé? Qu'en est-il de leur situation? Le train est-il reparti pour certains?

Les pistes de réflexion et de discussion

Mais le CCSI fait un pas de plus. Cette vidéo doit pouvoir circuler, devenir un outil pédagogique pour les classes, les associations qui s'intéressent aux jeunes migrants. Christine Pittet propose des pistes de réflexion et de discussion (pour les élèves dès 13 ans) clés en main. Les suggestions pédagogiques sont nombreuses; les 6 témoignages sont indépendants, il est donc possible d'en choisir un ou plusieurs, selon les thèmes que l'on veut aborder et le temps disponible. On trouve dans le livret des informations précises sur des questions actuelles touchant aux migrations et à la situation des personnes sans statut légal.

POUR OBTENIR LE DVD (CHF 25.00):

Centre de Contact Suisses-Immigrés, Genève – e-mail: admin@ccsi.ch
Fondation Education et Développement, Lausanne
(www.globaleducation.ch)

Familles migrantes

Quel que soit le contexte de la société d'accueil et leur trajectoire migratoire, les familles migrantes sont le plus souvent envisagées autour des thématiques et des problématiques des ruptures, des conflits, d'éclatement et de séparations. Ainsi nombreux sont les auteurs à envisager ces familles mêmes comme un problème ou encore à concevoir les liens familiaux dans l'immigration comme un risque social, en particulier pour les jeunes ou pour les femmes. Pourtant ces familles sont aussi celles qui tissent des liens nouveaux et souvent prometteurs entre les pays de départ et d'arrivée, entre les cultures, entre les générations et entre les genres.

Cet ouvrage s'intéresse en particulier aux transmissions et aux continuités intergénérationnelles à partir des contributions d'auteurs issus de divers pays et qui traitent des familles africaines, latino-américaines, asiatiques et européennes.



Publié aux éditions L'Interdisciplinaire, Lyon, 2008.

Prix: CHF 35.00.

PEUT ÊTRE COMMANDÉ À:

Editions ies, HETS, case postale 80, CH-1211 Genève 4

L'intégration à l'exemple d'une classe multiculturelle de Berne

Si j'étais une fleur...

Films pour un seul monde, un service de la Fondation Education et Développement, présente un nouveau DVD sur l'intégration de jeunes étrangers dans une classe à effectif réduit.

Par Therese Halfhide

« Si j'étais une fleur, je voudrais être une rose, car on a besoin de pétales de rose pour se marier », dit Joana, âgée de 12 ans, originaire du Portugal. Son compagnon de classe, Haris, de Bosnie, voudrait être « un cactus, car il a des épines et il est méchant ». Quant à Renad de Macédoine, s'il était une partie du corps, il voudrait être les bras, car les bras sont très forts. C'est avec ces mots que les élèves d'une classe à effectif réduit de Berne se présentent. Ce sont les acteurs principaux du film « Si j'étais une



fleur... ». Ils dévoilent ainsi un peu de leur personnalité, leurs rêves et leurs frustrations. Au fil du film, nous découvrons les jeunes et leur univers, nous comprenons comment, en tant qu'enfants issus de l'immigration, ils maîtrisent l'école et leurs vies entre deux cultures.

La caméra dans la salle de classe...

Barbara Burger, enseignante et réalisatrice bernoise, donne, dans son film « Si j'étais une fleur... », un aperçu des contextes de vie de Joana, Haris, Renad, Shenthuya et Jana. Agés de onze à treize ans, ils fréquentent tous une classe spécialisée à Berne; c'est là que l'on place les enfants qui ne répondent pas aux normes scolaires moyennes au niveau cognitif et social. Ces cinq filles et garçons très différents vivent tous dans une famille d'immigrés. A l'exception de Renad, tous les protagonistes sont nés en Suisse, mais ils naviguent entre deux mondes: à la maison, la langue et la culture de leurs parents sont maintenues; à l'école, ils parlent allemand et acquièrent, outre les connaissances du programme scolaire, des compétences visant à soutenir la formation de la personnalité, la construction de l'identité, l'intégration sociale.

... et pendant les loisirs

Le film montre les élèves lors de cours troublés par des comportements perturbateurs, lors d'entretiens individuels avec la réalisatrice, mais également dans leur environnement extrascolaire. La force du film provient du fait qu'il adopte de manière systématique la perspective des enfants sans la commenter; ces jeunes expriment leur point de vue personnel à propos de leur vie quotidienne à l'école, de leurs loisirs et de certains aspects de leur condition d'enfants de parents immigrés. Nous découvrons ainsi quels sont leurs occupations favorites, leurs souhaits, leurs espoirs, leurs souvenirs, leurs craintes, leurs incertitudes, leurs déceptions et leurs rancœurs. La façon nuancée dont les cinq enfants parlent de leur vie est impressionnante.

Le film nous rend conscient des défis auxquels sont confrontés quotidiennement les enseignant-e-s et les élèves dans un environnement multiculturel. Il souligne également l'importance de l'école comme facteur d'intégration.

[Kasten]

Le film: Si j'étais une fleur... Documentaire de Barbara Burger, Suisse 2007, 52 minutes. Dès 16 ans/formation d'adultes. Suisse-allemand/allemand, s.-t- français et anglais. Matériel d'accompagnement de Therese Halfhide. Prix du cinéma du canton de Berne 2007. **COMMANDES:** www.globaleducation.ch, fed@globaleducation.ch. Prix pour l'enseignement et la formation: CHF 40.00.

[Kasten]

« Films pour un seul monde » est un service de la Fondation Education et Développement. Il propose un choix de films évalués selon des critères de qualité, destinés à être utilisés en classe et dans la formation. Il édite des DVD comportant des films et du matériel pédagogique pour l'éducation dans une perspective globale et l'éducation en vue d'un développement durable: www.filmeeinewelt.ch, www.globaleducation.ch.

RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE :

Service de la cohésion multiculturelle du canton de Neuchâtel
et le projet NeuchàToi

ÉDITÉ PAR L'ASSOCIATION INTERDIALOGOS

COORDINATION DU NUMÉRO :

Mary-Claude Wenker

COMITÉ DE RÉDACTION :

Amina Benkais, Claudio Bolzman, Concetta Coppola, Patricia Dos Santos Pereira,
Laura Ferilli, Thomas Kesselring, Nathalie Muller Mirza, Michel Nicolet (coordinateur)

ONT COLLABORÉ À L'ÉLABORATION DU DOSSIER :

Olivier Arni, Jean-Christophe Schwaab, Claudio Bolzman, Alexandra Felder,
Antonio Fernandez, Théogène-Octave Gakuba, Mallory Schnewly Purdie,
Joëlle Moret, Kerstin Dümmler, Janine Dahinden, Claudio Giglio, Priska Sieber,
Gianluigi Galli, Paola Solcà, Annina Spirig, Michel Sogan, Bernard Dumont,
Micheline Rey, Claudia Wetter, Elmedina Shureci, Laura Ferilli

Les jeunes de la classe JET (CPLN, NE): Nicolas, Leao, Vatthanak, Antonio Oliveira,
Andreia, Suse, Lisbeth

Traductions: Bernard Gehring, Daniel Elmiger

IMPRIMEUR :

Imprimerie des Montagnes SA
Rue Numa-Droz 150
2300 La Chaux-de-Fonds

Imprimé en 1300 exemplaires

CONTACT :

InterDIALOGOS
Case postale 830
2301 La Chaux-de-Fonds
CCP 20-9933-9

interdialogos@bluewin.ch
www.ne.ch/interdialogos

InterDIALOGOS: Action sociale et éducation en contextes pluriculturels

InterDIALOGOS: Soziales Engagement und Bildung in einer plurikulturellen Umwelt

InterDIALOGOS: Azione sociale e educazione nei contesti pluriculturali

- Relations intergénérationnelles et interculturalité

- Relazioni intergenerazioni e interculturalità

- Intergenerationelle Beziehungen und Interculturalität

I n t e r -

D

i

a

LOGOS

Numero 2/2009

Relations intergénérationnelles et Relazioni intergenerazioni e interculturalità Intergenerationelle Beziehungen und Inter

Relations intergénérationnelles et



Le regroupement familial constitue l'un des principaux motifs d'immigration en Suisse. Cependant, on sait très peu sur le regroupement familial des ascendants. A partir d'une recherche¹ menée dans les cantons de Genève et de Vaud, dans laquelle 24 familles de diverses origines et concernées par le regroupement familial d'un ascendant ont été interviewées, cet article fournit des éléments permettant de comprendre pourquoi un certain nombre de personnes établies en Suisse ont fait venir une mère ou un père âgé pour vivre auprès d'elles (Bolzman et al., 2008). Il s'agit donc de comprendre ce qui se joue au niveau des relations intergénérationnelles dans ce type de situation.

Les approches transnationales ont mis en évidence que la migration n'efface pas les liens entre les membres de la famille qui ont quitté le pays et ceux qui y sont restés (Vatz Laaroussi et al., 2008). En fait, malgré la distance et la durée de la séparation, diverses formes de relations se nouent entre les proches. Parmi celles-ci on peut citer les visites réciproques, mais surtout les contacts à distance par des moyens variés (lettres, téléphones, internet, etc.), ou encore la circulation d'argent, de biens et de cadeaux. Ainsi, malgré l'émigration d'une partie de la famille, une continuité de liens et d'échanges se poursuit entre ses membres. Des modalités d'« intimité à distance » plus ou moins étroites et régulières se poursuivent entre les

générations par delà les frontières.

Faire face à des événements contextuels ou familiaux

Le regroupement familial des ascendants n'est généralement envisagé que suite à une perturbation qui vient altérer l'équilibre instable construit par les familles par delà les frontières des Etats. C'est souvent un événement qui déclenche le processus en modifiant de manière importante la situation de la personne âgée ou de ses enfants, ou les relations construites entre eux.

Il arrive que des événements contextuels macro-sociaux puissent affecter les modes de vie transnationaux établis par les familles ou qu'ils puissent ouvrir de nouvelles possibilités à des contacts intergénérationnels. L'introduction par la Confédération de visas pour un séjour touristique en Suisse a, par exemple, contraint des familles à procéder à un regroupement familial en vue de simplifier le séjour temporaire des ascendants. Dans un cas, cette exigence nouvelle, cumulée à la difficulté de faire les démarches (éloignement entre le lieu de domicile et l'ambassade) a poussé une fille et son conjoint à procéder à une demande de regroupement familial, alors que la situation d'alors (séjours temporaires de 6 mois en Suisse, vie au Maroc pendant 3-4 mois et retour en Suisse) convenait à tous. Cet exemple nous montre que, face à une contrainte administrative, les familles doivent parfois envisager de nouvelles manières de poursuivre les contacts intergénérationnels et le regroupement

¹ Article basé sur une recherche réalisée dans le cadre du FNS-DORE, projet 13DTD3-1228658. Ont également participé à la recherche, Simon Anderfuhren et Monique Jäggi.

regroupement familial des ascendants

familial y représente l'une des rares alternatives viables. Dans d'autres cas, l'éclatement des conflits interethniques, des guerres civiles ou des situations de violence généralisée dans leur pays d'origine amènent les enfants à prendre la décision de faire venir dans l'urgence leurs parents âgés, comme ce fut le cas en ex-Yougoslavie. Dans d'autres cas, la chute du « rideau de fer » en Europe de l'Est a permis d'envisager de nouvelles possibilités de contacts directs, y compris le regroupement familial, entre les ascendants restés au pays et leurs enfants émigrés en Suisse. C'est le cas de cette dame roumaine qui a pu faire venir sa mère en situation économique et sociale précaire du pays d'origine.

Parmi les événements qui affectent la personne âgée, le plus souvent une femme du fait de sa plus longue espérance de vie, on peut mentionner un changement d'état civil comme le veuvage ou, plus rarement, le divorce. Cette nouvelle situation peut avoir comme conséquence l'isolement de celle-ci et sa fragilisation du point de vue social et économique. Les changements dans l'état de santé de la personne âgée liés à la maladie, l'accident ou le vieillissement peuvent affecter son autonomie et l'absence des membres de la parenté à proximité peut poser la question des instances et du lieu les plus adéquats pour sa prise en charge. La situation que nous relate ce fils portugais en atteste: « Au début, je me suis dit qu'il n'y avait qu'une solution, c'était de la mettre dans un lieu pour le 3^e âge... d'ailleurs là-bas, ce sont des mouvoirs... si vous avez de l'argent, que

vous pouvez payer un joli truc à 1600 Euros par mois, d'accord. Autrement, vous payez les moins chers 800-900 Euros et ils sont traités un peu... Il y a un taux de mortalité assez énorme et des abus énormes de la part de gens qui travaillent là, la plupart n'ont pas d'expérience professionnelle... les conditions d'hygiènes, etc. Moi, à l'époque, j'ai dû prendre une décision, celle qu'elle nous rejoigne ici et qu'on s'en occupe avec mon frère. C'était la seule solution qu'on avait ».

L'isolement peut également soulever le problème de la subsistance économique de la personne âgée dans un environnement peu protecteur. On a rencontré une réfugiée vietnamienne, alors établie en Chine, qui à chaque envoi d'argent par sa fille se faisait spolier par les voisins de son village. De même, dans certains Etats d'Europe de l'Est, la chute du mur a été suivie par une augmentation de la violence entre les personnes et de la criminalité.

Enfin, nous avons trouvé également des situations dans lesquelles d'anciens travailleurs immigrés retournent dans leur pays d'origine suite à une longue période de chômage, à une retraite anticipée ou officielle, mais n'arrivent pas à s'habituer à ce cadre devenu en partie « étranger » et souhaitent revenir au pays de leur vie d'adulte où résident également leurs enfants et petits-enfants. C'est le cas de cette dame italienne qui, après avoir travaillé 34 ans en Suisse, est retournée en Italie parce que sa retraite était insuffisante pour vivre convenablement en Suisse. Au début, elle faisait de nombreux allers- ▶

retours entre l'Italie et le domicile de sa fille. C'est toutefois suite à une dégradation de son état de santé et à l'impossibilité de faire le voyage seule en train qu'elle a décidé de retourner en Suisse pour y vivre sa retraite à proximité de sa fille et de ses petits-enfants. Il s'agissait aussi de retourner dans la ville où elle a vécu toute sa vie de travailleuse et tissé de nombreuses relations.

Pour ce qui est des enfants émigrés, ils vivent également des événements qui modifient leur situation sociale, familiale ou économique. Il peut s'agir de changements d'état civil comme le divorce, la séparation ou, plus rarement, le veuvage. Des transformations de la situation de la famille, comme la naissance des enfants, peuvent affecter le fonctionnement du couple de descendants. La combinaison de facteurs familiaux et économiques tels que la nécessité pour les deux conjoints - ou pour des femmes élevant seules leurs enfants - de travailler à l'extérieur pour assurer un revenu convenable au ménage peut fragiliser l'organisation familiale. Dans ce contexte, il faut souligner qu'il est difficile en Suisse de trouver des structures appropriées offertes à un prix abordable pour la garde des enfants. Enfin, dans certains cas, la situation économique précaire de l'ensemble de la famille nécessite l'apport d'un ou plusieurs revenus supplémentaires pour contribuer à une amélioration du niveau de vie du ménage. Dans ces divers types de situations, on observe l'émergence de besoins de soutien sur le plan affectif et/ou matériel; des enfants adultes font alors appel à leurs parents âgés pour leur venir en aide pour des périodes dont la durée peut être variable. Une personne rencontrée a ainsi pu bénéficier d'un visa touristique de longue durée pour être en mesure de soutenir sa fille qui venait d'accoucher.

Renforcer le soutien matériel et les liens affectifs intergénérationnels

On le voit, le regroupement familial constitue une forme de régulation, c'est-à-dire une réponse élaborée par la famille pour éliminer, corriger, atténuer ou compenser les effets de perturbations vécues le plus souvent par l'ascendant, mais également par ses descendants. La régulation constitue également une forme d'adaptation à un contexte macro-social mouvant. Deux dimensions interviennent souvent dans la régulation. La première est la nécessité de renforcer le soutien social ou matériel à un ou plusieurs membres de la famille en situation de vulnérabilité. La seconde est la volonté de rapprocher, du point de vue relationnel et affectif, les diverses générations.

Pour ce qui est du soutien social ou matériel à la personne âgée, la décision de regroupement familial intervient

souvent après d'autres tentatives d'ordre divers. Lorsque c'est l'état de santé et la situation sociale de la personne âgée qui sont fragilisés, ses descendants cherchent d'abord fréquemment à trouver des modes de soutien sur place. Mais, dans la plupart des pays d'origine le réseau formel de prise en charge des personnes âgées est peu développé, insuffisamment fiable ou trop onéreux. Au vu de la difficulté pour les enfants de suivre la situation à distance, ils s'interrogent sur la qualité du suivi de la personne âgée et sur les risques de négligence ou de maltraitance. Plusieurs cas de détournement des ressources ont été mentionnés dans les entretiens. Certaines familles arrivent ainsi à la conclusion que la moins mauvaise solution est de faire venir la personne âgée auprès d'elles, dans le but de mieux la prendre en charge. Il s'agit également pour elles de pallier à une défaillance du système social dans leur pays d'origine.

Avant de prendre la décision, les enfants expérimentent plusieurs types de sentiments où se mélangent le devoir filial, le sens des responsabilités, la culpabilité et l'affection. Cette dame roumaine explique ainsi par exemple les raisons de la venue de sa mère: «C'est naturel parce que c'est ma maman, ce sont les sentiments. Et puis c'est un devoir, c'est comme le rapport parents-enfants, sauf que les parents sont indépendants. C'est aussi un devoir de conscience: quand j'étais enfant, elle a tout fait pour que je sois bien. Mais peut-être qu'il peut aussi y avoir une différence de culture. Mais parents-enfants, c'est une relation instinctive. Si elle était ici avec une retraite, je la laisserais plus se débrouiller et peut-être que c'est elle qui m'aiderait comme autrefois... mais là c'est une question d'humanité, c'est plus profond qu'une culture.»

Le soutien des personnes âgées à leurs enfants émigrés est souvent requis dans un contexte de crise. Dans une des situations rencontrées, c'est suite à de graves troubles psychiques et une vie conjugale tumultueuse et violente que le médecin de la descendante lui a conseillé et fourni les attestations idoines - ordonnance médicale - pour convaincre les autorités de lui laisser faire venir sa mère. Dans une autre, c'était une mère qui, après le décès de son mari, s'est installée en Suisse auprès de son fils souffrant de graves problèmes psychiques, afin de lui apporter le soutien nécessaire à son rétablissement. Elle a aussi pu recevoir un permis de séjour suite à une lettre du médecin de famille attestant du bien-fondé et de la nécessité, pour le fils, de cette démarche. Dans un autre cas, la mère est venue s'installer auprès de sa fille qui, suite à une dépression ne pouvait plus s'occuper de ses enfants. Dans cette situation, les autorités n'ont pas accordé de permis de séjour, mais un visa touristique valable six

mois et ce, après deux ans d'attente.

Certaines familles qui se trouvent en situation socio-économique précaire font appel à leurs parents, pour accroître les chances familiales d'accéder à l'emploi et de disposer d'un revenu mensuel. Ici la solidarité intergénérationnelle constitue une forme de « sécurité sociale » dans un environnement très incertain. La famille élargie est perçue comme une ressource, plutôt que comme une contrainte pour faire face à la précarité des conditions de vie. Ce sont des situations que nous avons observées en particulier chez certaines familles latino-américaines. Dans ces cas, il s'agit le plus souvent d'ascendants encore relativement jeunes (entre 50 et 60 ans) qui viennent pour soutenir leur fille pour la garde des enfants ou la tenue du ménage.

Les facteurs relationnels évoqués par les répondants pour procéder au regroupement familial concernent notamment le renforcement de la cohésion familiale et la transmission de la culture d'origine. L'un des motifs invoqués est l'importance de la présence à proximité des grands-parents pour construire des points de repères nécessaires à la socialisation et à l'identité des petits-enfants, dans un contexte où la famille se trouve en dehors de son environnement habituel. Dans ces situations, le parent âgé permet de garder vivant le lien avec la culture d'origine, particulièrement à travers la transmission de la langue. Une femme marocaine raconte que: « Ma mère parle ma langue maternelle, donc on peut s'exprimer mieux, parce que moi je tiens toujours à ma culture. Pour les enfants aussi c'est important: Dehors il y a une culture et à la maison, il y a une culture, parce qu'il y a ma mère... C'est comme si je suis chez moi, au Maroc, on partage plein de choses, on parle ma langue, ma langue maternelle ». Un autre motif important concerne la possibilité de pouvoir partager avec la personne âgée les dernières années de sa vie. Dans ce type de situations, ce sont surtout les enfants qui sont demandeurs, même si la personne âgée est d'accord avec l'ensemble de la démarche.

Remarques finales

Quelle que soit la situation familiale, faire venir un ascendant de manière légale en Suisse nécessite l'accomplissement de démarches administratives longues et complexes. Le parcours est particulièrement difficile pour les ressortissants des Etats n'appartenant pas à l'UE ou à l'AELE.

Le plus souvent le regroupement familial des ascendants vient modifier les modes de fonctionnement habituels de la personne âgée d'une part et de la famille qui l'accueille d'autre part. En effet, la réunification s'effectue le plus souvent après plusieurs années de vie dans des ménages séparés et elle implique la

nécessité d'apprendre à vivre ensemble, dans un contexte socioculturel nouveau pour la personne âgée; cette dernière dispose en général de peu de liens sociaux en dehors de sa famille et ne maîtrise souvent pas la langue du pays d'accueil. Si par ailleurs, la personne âgée se trouve en situation de dépendance ou de perte de l'autonomie, la famille regroupante peut se retrouver confrontée à d'importantes difficultés pour assumer seule le soutien à la personne âgée. Ajoutons que la cohabitation de plusieurs générations d'adultes sous le même toit n'est plus la norme en Europe occidentale. Les familles regroupantes se trouvent donc dans des situations difficiles à gérer et vécues comme inhabituelles par les instances suisses qui peuvent être appelées à intervenir en appui. Les modalités de régulation qui résultent du regroupement familial sont donc complexes et peuvent être la source d'obstacles divers pour les acteurs concernés. Elles dépendent des facteurs qui ont suscité le regroupement, ainsi que des conditions, y compris juridiques, dans lesquelles celui-ci a lieu.

Claudio Bolzman

Elisabeth Hirsch Durrett

Simon Anderfuhren

Marilène Vuille

Monique Jäggi

Haute école spécialisée de Suisse occidentale, Genève et Vaud

REFERENCES:

Bolzman C., Hirsch-Durrett E., Anderfuhren S., Vuille M., Jäggi M. 2008, « Le regroupement familial des ascendants: le traitement national d'une problématique transnationale. L'exemple de la Suisse » in *Retraite et Société*, N°55, 15-38.

Vatz Laaroussi M., C. Bolzman et M. Lahlou (Ed.) 2008 *Familles migrantes au gré des ruptures. Tisser la transmission*, Ed. L'Interdisciplinaire, Lyon.

Grand-parentalités à distance :

Grosselternschaft auf Distanz: Ein paar Beispiele im Kontrast

Seit zwei Jahrzehnten stösst das Thema der intergenerationellen Beziehungen innerhalb der Familie auf besondere Beachtung, und zwar sowohl auf Seiten der Sozialwissenschaften als auch auf Seiten des grossen Publikums. Wir befassen uns im Folgenden mit dem bisher wenig erforschten Phänomen der Beziehungen zwischen den Generationen in Familien, von denen ein Teil ins Ausland ausgewandert ist. Wir konzentrieren uns dabei auf die Beziehung zwischen heranwachsenden Enkeln, die in der Schweiz leben, und ihren Grosseltern im Ausland. Es sei darauf hingewiesen, dass dieses Phänomen in der Schweiz bei weitem nicht bloss marginal ist: Nicht weniger als 37% der Grosseltern, deren Enkel zwischen 12 und 15 Jahre alt sind, leben im Ausland.

Unsere Studie fokussiert zweierlei: zum Einen die spezielle Wirkung, die vom Erreichen der Adoleszenz auf die Beziehung zu „Grosseltern auf Distanz“ ausgeht, und zum Anderen die Rolle, die bei der künftigen Gestaltung dieser Beziehung die physiologischen Ressourcen der Grosseltern (ihre materiellen, familienbezogenen, kulturellen, symbolischen,



Depuis deux décennies, les relations intergénérationnelles au sein de la famille bénéficient d'une attention particulière tant de la part des sciences sociales que du grand public. La grand-parentalité sort ainsi du cadre des publications scientifiques, pour être recommandée dans les manuels et guides, enseignée dans des écoles *ad hoc*¹ interconnectée sur la toile, mise en scène au cinéma.

Loin des feux des projecteurs, on découvre des grand-parentalités plus complexes, voire problématiques, qui portent le sceau d'une facette spécifique de la modernité: *la migration*. C'est au phénomène, peu exploré à ce jour, des relations intergénérationnelles au sein des familles partagées entre le pays d'origine et le pays d'immigration (la Suisse) que nous nous intéressons ici, en nous concentrant sur les relations de petits-enfants adolescents avec leurs grands-parents résidant à l'étranger. Précisons d'emblée qu'en Suisse, ce phénomène est loin d'être marginal, puisque 37% des grands-parents ayant des petits-enfants âgés de 12 à 15 ans vivent à l'étranger².

Nous proposons de découvrir deux familles caractérisées par la migration de la génération des parents, cette migration ayant présidé à des expériences de grand-parentalité à distance.

La transhumance estivale de la famille M

Marilisa (11 ans) et Maurizio (13 ans) M vivent à Genève en compagnie de leurs parents tous deux d'origine italienne. Les parents M partagent avec de nombreux immigrés italiens et espagnols de première génération la condition d'une partition géographique de la parenté: l'ensemble de leurs ascendants et de leurs collatéraux vivent dans le sud de l'Italie.

La famille M, parents et enfants, effectue tous les étés un voyage d'un mois pour rendre visite à la parenté, le séjour étant fractionné entre Bari et Naples. Parmi les grands-parents, seules les grands-mères sont encore en vie: Lisa, grand-mère maternelle, à Bari, et Ma-

ria, grand-mère paternelle, à Naples. Les grands-pères sont décédés.

Marilisa et Maurizio étaient très attachés au grand-père de Bari dont ils ont vu la santé décliner au fil des années. Lors des derniers séjours, le grand-père, qui a marqué leur enfance avec ses blagues et ses tours de magie, était devenu un personnage assez silencieux, immobilisé dans une chaise roulante. Le récit de Marilisa et Maurizio concernant les séjours à Bari se conjugue surtout au passé (les séjours de leur enfance, avant la mort du grand-père). Ils précisent aussi que les cousins à Bari sont plus âgés que les cousins napolitains et sont déjà, pour une partie d'entre-eux, jeunes parents. Du fait de leur âge et leur position dans le parcours de vie, ces cousins n'ont pas le double statut de compagnon de jeu et membre de la parenté.

Les évocations des séjours napolitains sont plus ancrées dans le présent. En été, la grand-mère Maria fait de grands repas auxquels sont conviés ses petits-enfants genevois et napolitains. Les cousins ont approximativement le même âge et de bonnes relations – pour Maurizio, son cousin est son « pote »:

« Ouais, moi, je sors plutôt avec mon cousin, je me balade un peu, voir ses potes et tout. Et pis moi, le soir, avec mon cousin c'est plutôt foot, parce qu'en fait... ici y a une espèce de cour, enfin, c'est une route, mais nous on appelle ça une cour, mais y a pas beaucoup de voitures qui passent. Et on joue au foot ».

Les deux enfants M marquent clairement une préférence pour les séjours chez leur grand-mère à Naples. Cette préférence est attribuée à la fois aux qualités grand-parentales de Maria et à la présence des cousins avec qui on peut « s'amuser ». Marilisa et Maurizio distinguent l'être « avec » la grand-mère et l'être « chez » la grand-mère. Dans ce dernier cas, « chez la grand-mère » désigne plus le lieu et ses potentialités (la maison ouverte, la mer, les cousins) que la personne elle-même. Les cousins représentent pour Maria une ressource qu'elle valorise, notamment par le biais de l'établissement de rituels conviviaux. Mais cette ressource ne suffit pas forcément à

¹ Les « écoles de grands-parents ».

² A Genève, ce taux se monte à 54%.

des expériences contrastées

inscrire la relation avec ses petits-enfants dans une continuité sereine. Maria, du fait de son âge, ne se déplace pratiquement plus en Suisse et les voyages estivaux commencent à poser problème à l'aîné des enfants M. Maurizio pose à deux reprises le problème du voyage, insistant sur le rapport entre le temps de déplacement et le temps du séjour en Italie :

« Le voyage... enfin, en Italie, tu vois, je m'emmerde pas trop, encore ça va, je m'amuse avec mes cousins ou quelques potes que j'ai là-bas, mais... enfin, depuis 3-4 ans, ça commence déjà à me saouler de faire ce voyage, et tout ça, quoi. Juste pour rester un mois là-bas ! Au bout d'un moment ça me gave, parce que franchement, pour un mois... on fait presque 15 heures de route ».

Les B et la bonne distance

La grand-mère maternelle de Matthias B vit en Italie et est veuve³. Jusqu'à ce que Matthias ait 10 ans, Luisa partageait sa vie entre la Suisse et l'Italie. Elle avait un appartement dans le même quartier que les parents de Matthias et s'occupait beaucoup de son petit-fils. La relation entre eux avait une forte composante maternante et Matthias dit avoir longtemps considéré Luisa comme sa deuxième mère, et son appartement comme sa « deuxième maison ».

Luisa a cessé ses trajets entre l'Italie et la Suisse et s'est définitivement installée en Italie, dans sa ville d'origine, Imperia. Les raisons évoquées sont l'avancement en âge de Matthias, la fatigue de la grand-mère (elle avait alors 75 ans) et le climat désagréable de la Suisse en hiver. Désormais, Matthias et sa mère font des séjours hivernaux et estivaux en Italie et y mènent une vie sociale intense, les relations sociales du fils prolongeant en quelque sorte celles de la mère. En effet, la mère de Matthias entretient toujours des amitiés nouées durant sa jeunesse italienne et Matthias, de son côté, a tissé des liens avec les enfants des amies de sa mère. Ici, « amis de vacances » et « amis d'enfance » se confondent et se présentent comme allant de soi (Mat-

thias précise que ces amis-là, il n'a pas eu besoin « de se les faire »).

Les amis jouent un rôle déterminant dans la motivation de Matthias à séjourner à Imperia. Il souligne que s'il n'avait pas d'amis dans cette ville, il viendrait quand même voir sa grand-mère, mais avec réticence et avec le sentiment d'accomplir une obligation familiale plutôt que de profiter de ses vacances. Dans l'ensemble, Matthias est satisfait de la relation qu'il a avec sa grand-mère et la distance géographique ne lui pose pas de problème – au contraire.

Si la plupart des petits-enfants dont les grands-parents vivent à l'étranger admettent que la relation à distance induit un manque, certains jeunes estiment que cette distance valorise la relation, qu'elle lui confère une dimension spéciale et précieuse : la distance amène ici à rompre le sentiment d'évidence qui anime la plupart des petits-enfants et à réfléchir sur le sens et la valeur de la relation. Matthias porte un regard positif sur la période durant laquelle sa grand-mère partageait son temps entre l'Italie et Genève, afin d'être présente pour lui : « Oui, je pense que c'était pas mal pour moi ». Aujourd'hui, Matthias estime que la nouvelle configuration relationnelle, fondée sur la distance géographique, est un atout qui leur permet de préserver la force du lien qui les unit et à mieux gérer le passage de l'adolescence.

« Quand on reste un mois là-bas, au bout d'un moment, ça commence à se tendre et puis des fois ça part un peu en conflit, donc c'est bien qu'on se voit... de temps en temps. Ça a aussi son attrait. C'est assez bien comme ça, j'ai l'impression, parce que... justement, on se voit justement pas assez souvent pour qu'il y ait des conflits, et assez souvent pour qu'on se voit quand même ».

La relation de Matthias et Luisa est clairement scindée en deux temps : le temps de l'enfance, temps d'intimité entre grand-mère et petit-fils, durant lequel la fonction maternante était prédominante. Après le retour définitif de Luisa dans son pays, la relation a été renégo-ciée, comme si le

aber auch gesundheitlichen Ressourcen), aber auch ihre Verhaltensstrategien als Grosseltern, spielen.

Wenn sich die Jugendlichen allmählich aus dem Einfluss der elterlichen Agenda im Bereich Familienkontakte im weiteren Sinn befreien, so kann dies zweierlei Effekte haben. Erfordert der Kontakt zu den Grosseltern regelmässige grenzüberschreitende Reisen im Familienverband, so besteht das Risiko, dass die Grosskinder sich für solche Reisen immer weniger begeistern und die Motive ihrer Eltern zunehmend gegen ihre eigenen Prioritäten und ihre eigenen Peergroup-Beziehungen ausspielen – die beide für sie immer wichtiger werden. Die Arbeiten von Lepoutre (D. Lepoutre [2005]: Souvenirs de familles immigrées. Paris: Odile Jacob) beschreiben auf erhellende Weise die beiden Funktionen der Sommerreisen in die Herkunftsländer: Für die Eltern (die Generation, die emigriert ist) bedeuten diese Reisen eine Rückkehr in ihr Land, und entsprechend sind alle Aktivitäten auf die Beziehungen zur Familie und zu den dort gebliebenen Freunden ausgerichtet. Solange die Kinder klein sind, ordnen sie sich de facto gut in die Pläne ein, die ihre Eltern mit diesen Reisen verfolgen. Wenn die Kinder aber grösser werden, verliert die auf die Familie zentrierte Motivation dieser Reisen ihre Attraktivität zugunsten der Motivation, schlicht Ferien zu machen und die Freizeit

³ Matthias ne sait rien sur ses grand-parents paternels, qui sont probablement décédés avant sa naissance.

möglichst mit Gleichaltrigen zu verbringen. Während der Adoleszenz verändert sich also die Relevanz, die sie diesen Reisen beimessen: Im Vordergrund steht jetzt die Attraktivität des Zielorts gemäss jugendspezifischen Kriterien (Interesse an ländlicher oder städtischer Agglomeration, an Kontakten zu anderen Jugendlichen, Freizeitangeboten usw.).

Kurz - der Umgang mit der Entfernung kann recht unterschiedliche Formen annehmen und sich im Laufe der Zeit verändern. Für manche Jugendliche haben die Aufenthalte im Herkunftsland der Eltern zunächst den Sinn, „mit den Grosseltern zusammen zu sein“ (für diese Aufenthalte ist eine enge familiäre Intimität kennzeichnend); danach geht es eher darum, „bei den Grosseltern zu sein“ (für diese Aufenthalte sind die Abschwächung des täglichen Kontakts mit den Grosseltern und die Intensivierung der Aktivitäten mit anderen Jugendlichen sowie der Beziehung zu ihnen kennzeichnend) – immer vorausgesetzt, dass die Umweltressourcen und die materiellen Bedingungen es den Grosseltern erlauben, dem Aufenthalt „bei ihnen“ die erforderliche Attraktivität zu verleihen.

choix résidentiel et la fin de la mobilité de la grand-mère marquait le début de l'autonomisation relationnelle du petit-fils. Matthias a ses propres connaissances en ville et gère son agenda de vacances de façon autonome à l'intérieur du cadre posé par le séjour en Italie. Aujourd'hui, Matthias estime que lui et sa grand-mère sont dans une bonne distance, ni trop ni trop peu, qui leur permet de profiter de leur relation avec sérénité (Matthias le formule ainsi: lorsqu'il est dans la ville génoise, il a du plaisir à y séjourner et, au bout d'un mois, il est content de rentrer en Suisse).

Conclusion

Les deux familles présentées ici attirent notre attention à la fois sur l'impact spécifique de l'adolescence sur une relation grand-parentale à distance et sur le rôle que jouent les ressources (physiologique – la santé, matérielles, familiales, culturelles, symboliques) et les stratégies grands-parentales dans le devenir de la relation.

Notre étude montre que la sortie de l'enfance est concomitante à un changement dans les attentes des petits-enfants et ceci, quel que soit l'ancrage géographique de la relation (sur ce point, il n'y a pas de différence entre grand-parentalité de proximité et grand-parentalité à distance). La plupart des adolescents que nous avons rencontrés aspirent à une reconnaissance de leur âge, autrement dit qu'on ne les considère plus comme des enfants. La médiation de parents s'affaiblit et le petit-fils ou la petite-fille se pose en acteur de plus en plus autonome de la relation.

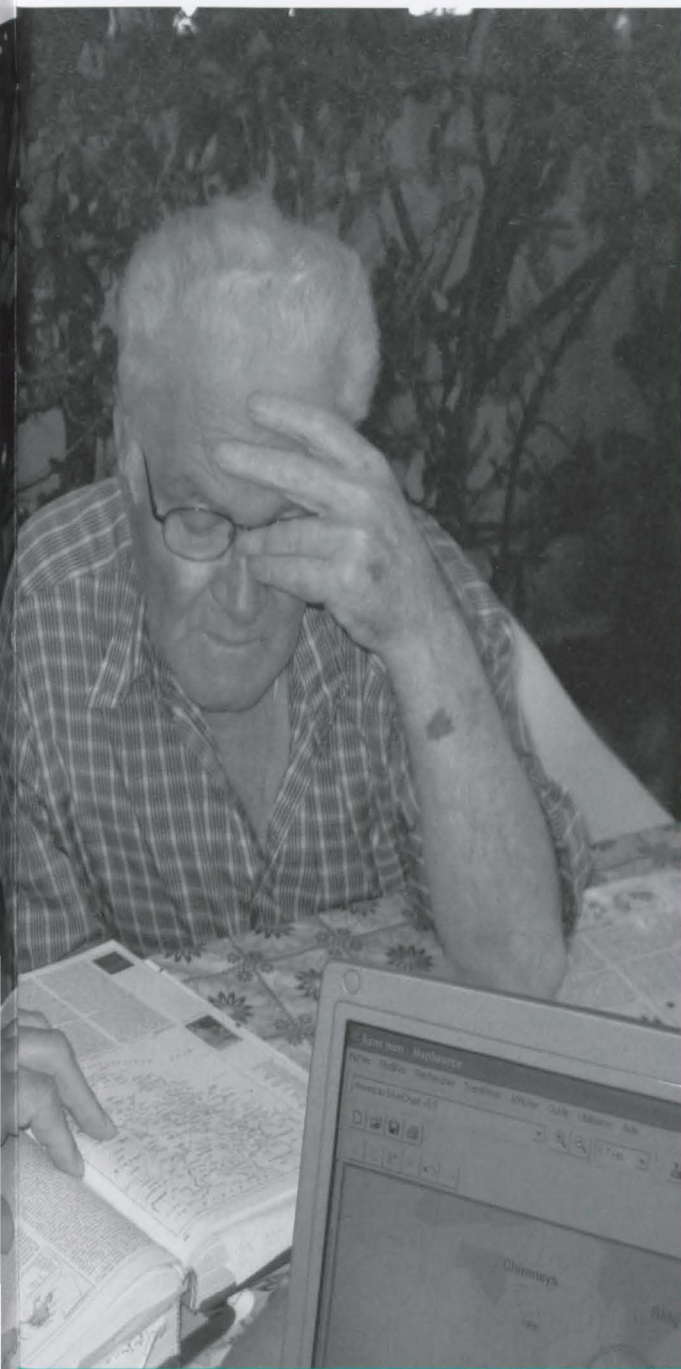
L'affranchissement progressif des adolescents de l'agenda parental dans le domaine des contacts avec la famille élargie peut avoir un impact contrasté. Les M et les B se déplacent toujours en famille et sur de longues durées. Le risque existe que les petits-enfants expriment des réticences à effectuer les voyages, ces derniers pouvant entrer en concurrence avec l'importance croissante qu'ils accordent à leur propre agenda (activités organisées avec des amis à Genève, sport, vacances dans une autre destination, etc.). Le constat de Maurizio, pour qui le voyage est en train de passer du statut de «très» long à «trop» long, remet en cause la pertinence des transhumances estivales des M et pose l'enjeu de l'avancement en âge des petits-enfants dans une configuration de grand-parentalité à distance.



Les travaux de David Lepoutre⁴ décrivent de façon éclairante les deux fonctions des voyages estivaux dans le pays d'origine : pour les parents (la génération qui a migré), ces voyages sont des retours au pays durant lesquels les activités quotidiennes « sont largement subordonnées aux nécessités des relations sociales, surtout familiales » (p. 166). Tant que les enfants sont jeunes, ils sont *de facto* associés aux fonctions que les voyages ont pour les parents. Lorsque les enfants grandissent, les fonctions familiales perdent de leur importance au profit de la fonction « vacances », associée aux loisirs et aux pairs. A l'adolescence, la pertinence du voyage est soumise à l'attractivité de la destination sur des critères spécifiques aux jeunes (agglomération rurale ou urbaine, présence d'autres jeunes, offre de loisirs, etc.). Prenant l'exemple du calendrier de retours au pays d'une famille algérienne (deux parents et huit enfants nés dans un intervalle de vingt ans) sur une période de 28 ans, Lepoutre montre que l'avancement en âge est concomitant d'une désaffection des retours « au bled ».

La « gestion » de la distance et le déploiement de stratégies (associées à des ressources) peut prendre des formes très différentes et se modifier dans le temps. La famille B en offre un bel exemple, puisque le projet grand-parental de Luisa a été modifié lorsque son petit-fils eut 10 ans. A partir d'un projet actif, très impliquant pour Luisa, fondé sur la proximité, l'intimité et la sphère domestique), la relation s'est réinscrite dans un projet plus modeste, où le rôle actif est désormais tenu par Matthias, celui-ci structurant ses séjours en Italie à la fois selon les attentes familiales et ses attentes individuelles. Comme toute relation, la relation grand-parentale se caractérise par sa sensibilité au temps qui passe : la distance géographique associée à l'avancement en âge à la fois du grand-parent et du petit-enfant donne une couleur toute particulière à cette sensibilité.

Cornelia Hummel
Département de sociologie
Université de Genève



⁴ Lepoutre D. (2005), *Souvenirs de familles immigrées*, Odile Jacob, Paris.

Reconstructions identitaires face à la clandestinité: le cas des femmes latino-américaines et de leurs enfants

Wie konstruiert man sein Identität, wenn man als Klandestine(r) lebt? Der Fall lateinamerikanischer Frauen und ihrer Kinder

Weshalb entscheidet man sich, als lateinamerikanische Frau in die Schweiz zu migrieren, weshalb holt man seine Kinder nach, auch wenn man keine Aufenthaltbewilligung hat, und wie erleben die Kinder diese Situation?

Im Rahmen einer Studie über jugendliche Sans-Papiers vor dem Eintritt ins Erwachsenenalter (Carbajal, Ljuslin, Forschungsprojekt, noch im Gange) haben wir fünfzehn junge Personen zwischen 16 und 22 Jahren interviewt – lauter Personen, die einen grossen Teil ihrer Schulzeit in der Schweiz verbrachten. In diesem Beitrag setzen wir die provisorischen Ergebnisse dieser Forschung in Beziehung zu den Ergebnissen einer früheren Untersuchung, die sich vertieft der vorhergehenden Generation – derjenigen ihrer Mütter – gewidmet hat (Carbajal, 2004).

Lateinamerikanische Mütter, die emigrieren, tun dies häufig als Pionierinnen: Sie reisen allein und lassen ihre Kinder im Herkunftsland zurück. Ihr Migrationsprojekt beruht vor allem auf ökonomischen Motiven: Die Frauen versuchen, die Lebensbedingungen ihrer im Herkunftsland zurückbleibenden Familien zu verbessern. Ihr Plan, später zu ihren Familien zurückzukehren, erweist sich mit der Zeit als nur sehr schwer realisierbar. Deshalb entscheiden sich manche Mütter dazu, ihre Kinder nachkommen zu lassen. Für diese ist die Ankunft in der Schweiz zunächst, als Augenblick der Wiederbegegnung, ein freudiges Ereignis, das sich positiv

«*Je crois que ma mère elle a fait ce qu'elle devait faire. Mes frères et moi, on devait être avec elle. Parce que voilà, quand on est un jeune enfant, on grandit et après il y a tellement de choses qui nous arrivent, on a besoin d'une mère.*» Ce sont les paroles de Maria, équatorienne arrivée à l'âge de 12 ans en Suisse à propos du choix de sa mère de la faire venir en Suisse pour vivre à ses côtés... dans la clandestinité. Pourquoi décide-t-on de migrer en Suisse en tant que femme latino-américaine, pourquoi y amène-t-on ses enfants malgré l'absence d'autorisation de séjour et comment cela est-il vécu par les enfants?

Dans le cadre d'une étude sur l'entrée dans la vie adulte des jeunes¹ *sans-papiers* dans les cantons de Vaud et Fribourg, nous avons eu l'occasion d'interviewer une quinzaine de jeunes âgés de 16 à 22 ans ayant été en grande partie scolarisés en Suisse. Dans cet article, nous allons mettre ces résultats provisoires en parallèle avec ceux ressortis d'une enquête approfondie menée auprès de la génération précédente, celle de leurs mères (Carbajal, 2004). Cela devrait nous permettre de tirer quelques pistes de réflexion sur les liens, mais également les différences au niveau du vécu, entre ces deux générations.

La décision de partir

Derrière la décision de migrer vers « l'ailleurs prometteur » que représente la Suisse, se cachent parfois des projets d'études ou de découvertes émancipatoires (gagner en indépendance, s'ouvrir au monde...). Mais, en règle générale, surtout pour les mères de famille, il s'agit avant tout d'un projet de type économique dirigé vers l'épargne afin d'améliorer les conditions de vie familiales: payer les études des enfants, rembourser des dettes, accumuler un capital pour ouvrir un commerce par exemple.

Si l'émigrée a des enfants, elle part en général sans eux. Elle les laisse entre les mains de membres proches de la famille, comme le père ou les grands-parents, mais parfois il se peut également que les enfants se retrouvent en milieu peu connu. Ainsi, les mères latino-américaines émigrées, travaillant pour la plupart comme *nounous*, vont trouver « une consolation en dispensant aux enfants

riches, dont elles ont la charge, l'amour et le soin qu'elles aimeraient pouvoir donner à leurs propres enfants », comme le dit l'américaine Arlie Hoschschild (2004). Cette auteure compare avec beaucoup d'ironie la profusion d'amour dont bénéficient les enfants des pays riches gardés par ces femmes avec les carences affectives dont souffrent leurs propres enfants. On en vient à ressentir l'injustice d'un détournement d'amour, amour qui apparaît comme le « nouvel or » dont les victimes principales de ce marché sont les enfants des pays pauvres.

Cette difficile période de séparation est supportée dans la mesure où le séjour à l'étranger est considéré comme temporaire (2 à 3 ans). Cependant, au fur et à mesure que le temps passe, le projet de retour devient difficile à réaliser, la pression d'assurer la survie dans le présent étant forte. C'est alors que certaines mères² prennent la décision de faire venir leurs enfants. Pour ces derniers, l'arrivée en Suisse est souvent associée à un moment de bonheur, de retrouvailles joyeuses. Il contraste avec ces années de séparation, à un très jeune âge, qui restent bien gravées dans les mémoires, période fragilisante, pouvant fortement influencer la construction identitaire.

L'initiation « au monde des sans-papiers »

Pour les mères, l'initiation au « monde des *sans-papiers* » se fait rapidement. La personne de contact en Suisse se charge de former la nouvelle arrivée à certains types de comportements ayant comme but de passer inaperçue: les types de réponses qu'il faut donner, ce qu'elle doit faire ou ne pas faire. Ainsi, elle apprend vite qu'il vaut mieux se teindre les cheveux en blond, acheter son billet de bus et ne pas faire de bruit après 22h si elle veut avoir une chance de réaliser son projet migratoire. La peur est également transmise au moment de cette introduction.

Pour les enfants, par contre, cette initiation se fait de manière très progressive. Il y a vraisemblablement une première étape où ils sont mis à l'écart des préoccupations des adultes. Ces derniers font tout leur possible pour offrir un contexte rassurant de normalité. Ainsi, certains de ces jeunes, à l'opposé de leurs mères qui évitent sou-

¹ La forme masculine est utilisée dans le présent document pour faciliter la lecture. Cette disposition ne reflète en rien une discrimination basée sur le genre et les termes s'appliquent aussi bien au genre féminin qu'au genre masculin.

² Pour en savoir plus sur les mères qui ne font pas venir leurs enfants, se référer à l'article en espagnol « Ser madre en distancia » de Myrian Carbajal (cf. bibliographie).

vent comme la peste la police, iront sans hésitation déclarer un vol au poste. Ils ont peine à croire les rumeurs qui circulent dans le monde de leurs parents, à l'instar de Sara : « on m'a parlé de gens à qui on a fait un contrôle et pis après ils ont été en prison, puis renvoyés... il y a des gens peut-être qui ont vraiment la poisse... moi je sais pas si c'est vrai... »

Un jour, un événement marquant (l'arrestation de la mère, le renvoi d'un membre de la famille) leur fait prendre conscience que la clandestinité va au-delà de l'interdiction de partir en vacances à l'étranger. Cette révélation peut avoir des conséquences déstabilisantes sur le parcours scolaire. Pour finir, ces jeunes se retrouvent rattrapés par la réalité quand ils réalisent que le statut de *sans-papiers* peut empêcher la réalisation de leurs projets personnels (formation précise par exemple).

Tensions identitaires

Or, cette découverte de leur propre clandestinité - plus rapide pour les mères, plus lente et progressive pour leurs enfants - a des conséquences sur leur identité.

A l'école, ces jeunes ne se sentent pas forcément différents par rapport aux autres : ils ont des amis comme tout le monde, ils réussissent plus ou moins bien comme les autres, ils ont aussi des loisirs. Jusque-là, l'identité assignée par autrui est celle de jeunes, d'étudiants, de latino-américains. Mais l'impossibilité de prendre part au voyage d'études à l'étranger - tellement désiré -, la difficulté à trouver un apprentissage, l'interdiction de passer son permis de conduire suscitent des questions autour d'eux. Si cette identité de *sans-papiers* était auparavant en état de latence, elle se rend dorénavant manifeste, de plus en plus saillante au fur et à mesure des obstacles rencontrés. La « découverte » de la clandestinité par les jeunes eux-mêmes entraîne avec elle l'assignation par l'entourage (les enseignants, quelques camarades d'école, les employeurs de stage, etc.) de l'identité *sans-papiers*.

Ces jeunes se retrouvent ainsi face à des tensions identitaires : l'identité qu'ils se sont vu reconnue comme « étudiants » se voit invalidée par celle de *sans-papiers*. L'identité implique une certaine stabilité de la personnalité et une continuité de sa relation avec l'environnement, c'est-à-dire de sa représentation du soi et du monde (Clapier-Valladon, 1980). Pour ces jeunes,

la représentation de soi et du monde et la relation avec l'environnement changent. Il s'agit donc pour eux de restaurer une unité de sens à laquelle s'identifier pour regagner l'impression de cohérence et de stabilité de leur identité. Or, ce sentiment d'unité et de permanence de leur identité doit aussi être reconnu socialement.

Si les mères ont mis sur place une série de stratégies identitaires pour contourner l'image de la clandestinité (se comparer à d'autres personnes sans-papiers, se référer à d'autres systèmes de valeurs, etc.) et renforcer d'autres lignes biographiques (mère de famille/mère célibataire, femme courageuse), pour les jeunes, elles sont encore au stade d'élaboration, fragiles, résultat d'un bricolage dépendant de leurs ressources.

Appartenances

Pour la première génération, le réseau social est considéré comme une ressource importante pour la survie. Dans la mesure où elle peut avoir accès, par ce réseau, à des renseignements de source fiable, elle se sent mieux informée et a l'impression que sa marge de manœuvre s'élargit. Ce réseau est essentiellement latino-américain et le point commun est souvent le partage du secret de la clandestinité. La jeune génération, elle, construit son réseau social au travers de l'école et des loisirs : les amis viennent de partout et la question de l'absence de papiers n'en est souvent pas une : « je pense que ça ne leur passe même pas dans la tête [à mes amis] » comme dit Sara.

Le fait d'être latino-américain est souvent revendiqué par les jeunes. Ils se sentent pour la plupart avant tout équatoriens, colombiens ou boliviens. Ils s'approprient les attributs, valorisés parmi les jeunes, des personnes de leur continent : esprit festif, chaleur humaine, décontraction. Toutefois, rares sont ceux qui se verraient retourner dans leur pays natal et « tout recommencer à zéro ». Ils se sentent attachés à la Suisse « Y'a ma famille, tous mes amis, je connais plein de gens. Là-bas... (...) je me rappelle même pas des rues, rien du tout » (Maria). Ces jeunes non seulement revendiquent cette identité latino-américaine mais affichent leur différence. Notre hypothèse est que parmi les jeunes, la différence est valorisée et cela correspond bien à la réalité de leur réseau social (les amis sont de nationalités différentes). Il n'y

abhebt von all den Jahren der Trennung, die die sie in zartem Alter erlebt haben und die sich tief in ihr Gedächtnis eingeschrieben hat.

Während nun aber die Initiierung der Mütter in die „Welt der Sans-Papiers“ relativ rasch erfolgt, geschieht dies bei ihren Kindern nur ganz allmählich. Während einer ersten Etappe, so ist anzunehmen, leben die Kinder in sicherer Distanz von den Sorgen der Erwachsenen. Eines Tages jedoch werden sie sich aufgrund eines markanten Erlebnisses (der Festnahme der Mutter beispielsweise oder der Ausweisung eines Familienmitglieds) der Tatsache bewusst, dass sie als Illegale im Land leben und dass die Folgen dieser Tatsache sich nicht auf das Verbot beschränken, Ferien im Ausland zu machen. Diese Entdeckung kann sich destabilisierend auf die Schullaufbahn auswirken. Schliesslich und endlich werden die Kinder vollends von der Realität eingeholt – wenn sie nämlich feststellen müssen, dass ihr Status als Papierlose es ihnen verbietet, persönliche Pläne (etwa ihre Berufswünsche) zu realisieren.

Diese Entdeckung hat Folgen für Ihr Identitäts- und Selbstwertgefühl. Als „Papierlose“ sind sie stigmatisiert. Für eine gewisse Zeit verharrt diese Identität gleichsam in der Latenz, doch früher oder später wird sie manifest und zeigt sich immer deutlicher in Gestalt der Hindernisse, die sich ihnen in den Weg stellen. Die Unmöglichkeit, an einer Studienreise ins Ausland teilzunehmen, die Schwierigkeit, eine Lehrstelle zu finden, das Verbot, einen

Führerschein zu erwerben – all das wird auch von ihrer Umgebung wahrgenommen und gibt zu Fragen Anlass. Während sich die Mütter eine Reihe von Strategien zur Wahrung ihrer Identität angeeignet haben, mit denen es ihnen ein Stück weit gelingt, sich vor dem Bild der Klandestinität zu schützen und andere biographische Züge in den Vordergrund zu rücken, fehlen den Jugendlichen solche Strategien – sie müssen sie erst noch entwickeln.

Bei der ersten Generation stellt das soziale Netz eine wichtige Ressource für das Überleben dar. In der Masse, wie sie sich dank diesem Netz Zugang zu zuverlässigen Informationen verschaffen können, fühlen sich die Betroffenen immer besser informiert, und sie haben den Eindruck, dass sich ihr Bewegungsspielraum erweitert.

Das soziale Netz ist im Wesentlichen lateinamerikanisch; viele der Beteiligten teilen das Geheimnis des Lebens im Untergrund. – Ganz anders die junge Generation: Sie baut ihr soziales Netz über Schule und Freizeitbeschäftigungen auf: Die Freunde stammen von überall her, und sie kommen nicht auf die Idee, dass jemand keine Papiere haben könnte.

Auch die Jungen erheben auf ihre lateinamerikanische Herkunft und Zugehörigkeit häufig ausdrücklichen Anspruch. Dennoch kommt es nur selten vor, dass einer von ihnen in sein Geburtsland zurückkehren und dort „alles von Null auf neu anfangen“ möchte.

aurait pas d'enjeu concernant la «suissitude», autrement dit, ils ne devraient pas montrer qu'ils sont «suisses». Ils le sont (que ce soit dans la manière de parler – le français est la langue de référence³ –, dans certaines habitudes et rythme de vie, etc.) tout en étant latino-américains.

qui la clandestinité n'a pas été un obstacle majeur (du moins pas pour le moment) ou ceux pour qui la situation est vécue actuellement comme étant moins douloureuse qu'auparavant. Les refus auxquels nous avons été confrontés sont justifiés par le fait qu'il ne faut «pas remuer le couteau



Dans le cas de leurs mères, si celles-ci affirment également cette fierté d'être latino-américaines, cela relève d'une «identité de principe», à savoir une manière d'aménager une identité qui ne trahit pas le groupe d'origine en rejetant les éléments considérés comme des stigmates par le groupe dominant (Camilleri, 1990), par exemple en établissant une hiérarchisation parmi les Latino-américains: les «bons» et les «mauvais», «ceux d'ici» et «ceux de là-bas». Cette «identité de principe» se conjugue avec des stratégies de similitude, de façade, pour se fondre dans la masse anonyme.

Voilà les éléments principaux à ce stade de notre étude, d'autres ressortiront certainement avec l'avancement de notre recherche. Nous tenons à signaler que les jeunes qui ont accepté jusqu'à présent de témoigner sont en général ceux pour

dans la plaie», que «parler de ça met mal à l'aise», l'absence de papiers étant vécue pour ces jeunes-là de manière douloureuse.

Myrian CARBAJAL
professeure

Nathalie LJUSLIN
collaboratrice scientifique

Haute Ecole fribourgeoise de travail social

³ A noter que lors de la réalisation des entretiens, nous avons laissé le choix de la langue aux jeunes. Presque tous ont préféré réaliser l'entretien en français.

Man fühlt sich zur Schweiz zugehörig. Während also die Mütter mit Strategien des Tuns-als-ob arbeiten und eine Fassade aufbauen, um in der anonymen Masse aufzugehen, nehmen ihre Kinder für sich in Anspruch, anders zu sein. Ihre Strategie ist die des Sichunterscheidens, aber auch diese Strategie gleicht einer Fassade.

RÉFÉRENCES:

- Camilleri C. (1990), « Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie » in Camilleri C. & alli, *Stratégies identitaires*. Paris: Éditions PUF, 1990, pp. 85-110.
- Carbajal M.; Ljuslin N. (recherche en cours), « L'entrée dans la vie adulte des jeunes latino-américains sans-papiers », Haute Ecole fribourgeoise de travail social.
- Carbajal M. (2007/08), « Ser madre en distancia: Análisis de una práctica transnacional. El caso de mujeres latinoamericanas en Suiza », in *L'ordinaire latino-américain*, n° 208-209, pp 163-181.
- Carbajal M. (2004), « Les actrices de l'ombre. La réappropriation identitaire des femmes latino-américaines sans-papiers en Suisse ». Thèse de doctorat, Université de Fribourg.
- Clapier-Valladon S. (1980), « Le retour des migrants. Problèmes d'identité » in Tap P. (éd.), *Production et affirmation de l'identité*, volume I. Toulouse: Éditions Privat, 1980.
- Hochschild Russel A. (2004), « Le nouvel or du monde », in *Nouvelles questions féministes*, vol 23 n°3, pp 59-74.

Sprachgebrauch und Identifikationen bei italienisch- und

Les jeunes de la troisième génération d'origine italienne et espagnole en Suisse : usage des langues et identifications

La forme que prend l'assimilation – ou la non-assimilation – linguistique des migrants est toujours tributaire du contexte linguistique, historique et géographique. L'hypothèse de notre étude est que le contexte européen (et encore plus spécifiquement suisse) favorise davantage que celui nord-américain le maintien de la langue en migration au fil des générations: en effet sur le continent européen le plurilinguisme et la co-présence de diverses langues sont une réalité non seulement bien présente mais fortement valorisée.

Nous avons étudié les pratiques langagières des familles des travailleurs immigrés italiens et espagnols, arrivées en Suisse dans les années 1950 et 1960. Est-ce que les petits-enfants des immigrés connaissent encore la langue de leurs grands-parents? Quelle valeur pratique et identitaire attachent-ils à la pratique de cette langue?

La langue locale est devenue au fil du temps la langue principale dans la vie quotidienne pour les jeunes de la troisième génération (G3) comme d'ailleurs pour leurs parents (G2). Les résultats de notre étude cependant démontrent que les pratiques multilingues des G3 en Suisse – bien



Die Studie: Fragestellung und Hypothesen

Sprachliche (Nicht-)Assimilation vollzieht sich immer in einem spezifischen linguistischen, historischen und geographischen Kontext. Unserer vom Schweizerischen Nationalfonds unterstützten Studie¹ liegt die Hypothese zugrunde, dass der europäische Kontext im Vergleich zum nordamerikanischen den intergenerationalen Spracherhalt im Migrationskontext stärker begünstigt, da hier gemischtsprachige Situationen und Mehrsprachigkeit eine weiter verbreitete Realität sind und mehr Anerkennung geniessen.

Dabei bleibt selbstverständlich unbestritten, dass die am Wohnort gesprochene Sprache (Lokalsprache) im Sprachgebrauch von Zugewanderten und ihren Nachkommen längerfristig zur klar dominierenden Sprache wird. Es geht keinesfalls darum, diese Entwicklung zu negieren oder abzuwerten; sie befördert wirksam die gesellschaftliche Integration der zugewanderten Familien. Unser Forschungsprojekt zielte vielmehr darauf ab, zu beobachten, ob und unter welchen Bedingungen der alltägliche Gebrauch der Lokalsprache mit dem Gebrauch der Herkunftssprache – innerhalb oder ausserhalb des familiären Umfelds – einhergeht, und welche praktische und identitäre Bedeutung der Mehrsprachigkeit im Migrationskontext in der Schweiz zukommt.

Konkret ging es in der Studie um die sprachlichen Praktiken in Familien italienischer und spanischer Arbeitskräfte, die in den 1950er und 1960er Jahren in die Schweiz eingewandert sind. Wie entwickelten sie sich im Verlauf der Zeit? Sprechen die Enkel der Zugewanderten (die dritte Generation) die Sprache ihrer Grosseltern (noch)? Welche praktische und identitäre Bedeutung hat diese Sprache hier und jetzt für die Jugendlichen? Dies die Hauptfragen, die unsere Forschung leiteten.

Die Sprachvermittlungsabsichten ihrer Eltern und Grosseltern wie auch die Resonanz, die sie bei den Jugendlichen finden, dürften – so die Hypothese – wesentlich dadurch beeinflusst sein, dass eine funktionale Mehrsprachigkeit im heutigen Europa

unter mehreren Gesichtspunkten durchaus wünschenswert erscheint. Zunächst gibt es praktische und affektive Gründe für die Aufrechterhaltung innerfamiliärer Mehrsprachigkeit: Die Grosseltern übernehmen heute häufig eine aktive Rolle bei der Betreuung der Enkelkinder. Dies dürfte – insbesondere wenn die Interaktionen (auch) in der Herkunftssprache stattfinden – sowohl den Erwerb von Grundkenntnissen in dieser Sprache wie auch den Aufbau einer affektiven Verbundenheit mit dieser Sprache begünstigen. Hinzu kommt, dass in vielen zugewanderten Familien enge transnationale Beziehungen und Aktivitäten zu beobachten sind, die in vielen Fällen auch die dritte Generation betreffen. Weiter dürfte eine Rolle spielen, dass Mehrsprachigkeit mittlerweile verbreitet als Schlüsselkompetenz auf dem Arbeitsmarkt gilt und mit kognitiven Vorteilen assoziiert wird.

Diese Prämissen haben wir der Realität in 32 zugewanderten Familien im Raum Genf und Basel gegenübergestellt. Unser Forschungsinteresse galt zum einen den Intentionen, Strategien der Sprachvermittlung und der Identitätsreproduktion, welche Zugewanderte der ersten Generation (im Folgenden: (G1) und deren Kinder, die sogenannte zweite Generation (G2) in Bezug auf die Angehörigen der dritten Generation (G3) entwickeln und umsetzen. Zum anderen wollten wir den Sprachgebrauch von Jugendlichen der dritten Generation unter die Lupe nehmen und aufzeigen, inwiefern die Beherrschung bzw. der Gebrauch der Herkunftssprache identitätsstiftend wirkt.

Der Begriff Herkunftssprache ist zwar treffend für die Grosseltern, gerade noch akzeptabel in Bezug auf deren Kinder (die Eltern), jedoch bezogen auf die Enkel eigentlich unpassend. Hier scheint es angebrachter, von „heritage language“ zu sprechen. Damit wird auf eine Sprache verwiesen, die sich von der Lokalsprache unterscheidet und die in der Regel im Verlauf der primären Sozialisation im familiären Umfeld erlernt wurde. Der Einfachheit und besseren Lesbarkeit halber verwenden wir im Folgenden die Abkürzung LOH (langue d'origine/héritée).

¹ Im Rahmen des NFP 56 zum Thema „Sprachenvielfalt und Sprachkompetenz in der Schweiz“.

spanischstämmigen Jugendlichen der dritten Generation in der Schweiz

Die Ergebnisse

Klare Dominanz der Lokalsprache und einer lokalen Identität bei den G3

Für die jungen G3 wie auch für ihre Eltern ist die Lokalsprache (LL) im Verlauf der Zeit zur im Alltag klar dominierenden Sprache geworden. Für die « Secondos » ist es die Sprache, in der sie die Schule besuchten und in der sie ausserhalb der Familie sozialisiert wurden. Für die Jugendlichen der dritten Generation ist sie auch im familiären Kontext die klar am häufigsten verwendete Sprache.

Mit Blick auf den interaktiven Charakter identitären Aushandelns bedeutet dies, dass die befragten G3 mit der LL, die sie wie „Einheimische“ beherrschen, ein Instrument zur Verfügung haben, mit dem sie sich eindeutig als der lokalen Gesellschaft zugehörig manifestieren (können). Fast alle bekennen sich zu diesem Verankertsein in der lokalen Realität und beanspruchen Zugehörigkeit zur lokalen Gesellschaft. Diese soziale Identität wird – nicht zuletzt eben dank ihres akzentfreien Beherrschens der LL – vom hiesigen „Publikum“ meist ohne Weiteres anerkannt und bestätigt. Da diese Zugehörigkeit in der Regel nicht in Frage gestellt wird, müssen die G3 sie auch nicht verhandeln; das Beherrschen der LL führt dazu, dass sie vom Umfeld unmittelbar und ohne Weiteres als „Einheimische“ erkannt und wahrgenommen werden.

LOH in vielen Familien ebenfalls präsent

Unsere Studie zeigt, dass mehrsprachige Praktiken bei G3 in der Schweiz wenn auch nicht die Regel so doch weit verbreitet sind. Im sprachlichen Repertoire vieler Enkel von Zugewanderten nimmt die LOH durchaus ihren Platz ein, auch wenn sie definitiv in den Rang einer Zweitsprache gerutscht ist.

19 der 32 befragten VertreterInnen der dritten Generation waren gewillt und in der Lage, das 30-45 minütige Interview in der Sprache ihrer Grosseltern zu bestreiten. Zehn weitere Jugendliche, die unsere Fragen (weitgehend) in der LL beantworteten, erklärten, dass sie in der LOH vieles verstehen würden und sie auch „ein wenig“ sprechen könnten. Nur drei der Befragten sprachen sich selber keinerlei Kenntnisse in der Sprache ihrer Grosseltern zu.

Tabelle 1 zeigt einen Überblick über die Häufigkeit des LOH-Gebrauchs bei den G3 unseres Samples. Insgesamt praktiziert eine Mehrheit der befragten G3-Jugendlichen die Sprache ihrer Grosseltern relativ flüssig; dies primär innerhalb der (erweiterten) Familie, hin und wieder jedoch auch ausserhalb. Diese Jugendlichen sind funktional zweisprachig.

Familienbezogene Faktoren spielen eine bedeutende Rolle für das Nebeneinanderbestehen der beiden Sprachen im Repertoire der G3. Die Präsenz der Grosseltern in der Schweiz und/oder die transnationalen Verbindungen, die diese zwischen dem Einwanderungs- und ihrem Herkunftsland geknüpft haben, führten in vielen Fällen dazu, dass sich die Enkel mit der LOH zumindest vertraut machen konnten. Die Eltern (G2) spielen ebenfalls eine wichtige Rolle – weniger in der praktischen Weitervermittlung der LOH, d.h. beim Sprechen im Alltag, sondern durch die Art und Weise, wie die LOH im elterlichen Diskurs und Handeln bewertet wird. Nicht selten bitten die Eltern die Grosseltern explizit darum, in die Rolle der Weitervermittler der LOH zu schlüpfen, und es sind auch die Eltern, die ihre Kinder in den herkunftssprachlichen Unterricht schicken. In ihrer Schlüsselposition, sowohl in der Generationenfolge wie auch in Bezug auf das Verhältnis zum Wohnsitzland, filtern und interpretieren sie den zurzeit vorherrschenden gesellschaftlichen Diskurs über Mehrsprachigkeit und setzen ihn im eigenen familiären Kontext auf ihre eigene Weise um.

Tabelle 1: LOH-Gebrauch der befragten G3-Jugendlichen

LOH-Gebrauch	Anzahl befragter Jugendlicher
In der Kernfamilie	9
In der erweiterten Familie	10
Kaum LOH-Gebrauch	13
Total	32

Wenn die erste familiengebundene Annäherung an die LOH konsolidiert werden soll, müssen allerdings familienexterne Faktoren vermittelnd eingreifen. Die För-

que pas systématiques – sont plutôt fréquentes. La langue d'origine trouve sa place dans le répertoire linguistique de nombre de petits-enfants de migrants, même si elle est devenue sans aucun doute une deuxième langue.

La co-présence des diverses langues est en premier lieu le résultat de l'influence de facteurs familiaux. Toutefois cette première approche de la langue d'origine doit pouvoir trouver une forme de consolidation sous l'effet de facteurs externes à la famille. Ainsi, la promotion de connaissances formelles à travers la fréquence des cours dans la langue d'origine est à cet égard cruciale.

Notre étude montre en outre que les jeunes de la troisième génération en Suisse revendiquent une identité d'origine qui n'est pas seulement symbolique, comme cela avait pu être montré pour les troisièmes générations aux Etats-Unis. La raison en est que la fonction de marquer d'identité de la langue est d'autant plus forte dans l'Europe plurilingue que ceci n'est le cas aux Etats-Unis.

L'identité d'origine revendiquée par nombre des jeunes interrogés n'est pas cependant une simple sédimentation de l'histoire familiale. Les G3 tendent plutôt à considérer les connaissances de la langue des grands-parents à la lumière du fait que le plurilinguisme est très valorisé

spanscher ländlicher Jugendstil dritte Generation in der Stadt



derung formaler LOH-Kenntnisse im herkunftssprachlichen Unterricht etwa spielt hierbei eine wichtige Rolle.

LOH-Kenntnisse und das Einfordern einer weitgehend symbolischen Herkunftsidentität

Indem wir bestimmte soziale Identitäten – d.h. Gruppenzugehörigkeiten – für uns beanspruchen, versuchen wir, ein positives Selbstbild zu konstruieren, das von unserem Umfeld akzeptiert und bestätigt wird. Wenn die befragten G3 für sich Zugehörigkeit zur mittlerweile hierzulande positiv bewerteten italienischen oder spanischen Herkunftsgruppe reklamieren, spielt dabei die Beherrschung der LOH eine wesentliche Rolle.

Zwar entsprechen die Herkunftsidentitäten, welche die befragten jungen G3 für sich reklamieren, weitgehend dem Konzept der symbolischen Identität, wie sie bei Nachkommen europäischer Einwanderer in den USA beobachtet wurde (Waters 1990). Gemeint ist eine Identität, die den Einzelnen mit gesellschaftlich angesehenen Gruppen in Verbindung bringt, ohne dass dafür soziale Kosten zu bezahlen wären. Das heisst, mit der Zugehörigkeit zur entsprechenden Gruppe ist keine konkrete Solidaritätsverpflichtung gegenüber einer real existierenden „Gemeinschaft“ verbunden, welche vom Individuum praktische Unterstützung und Loyalität fordern würde.

Allerdings besteht zwischen dem amerikanischen und dem europäischen Kontext diesbezüglich ein wesentlicher Unterschied, der mit der Funktion von Sprache als Identitätsmarker zu tun hat. Weil Selbst-Identifikationen immer auch von Fremdzuschreibungen beeinflusst sind, genügt es nicht, dass die G3 sich zu ihrer Wunsch-Identität bekennen – diese muss auch von den relevanten Interaktionspartnern bestätigt werden. Dies sind im Fall der G3 die Angehörigen der entsprechenden Herkunftsgruppe in der Schweiz, aber auch Bezugspersonen im Herkunftsland, mit denen sie in Kontakt stehen. Das möglichst fließende und akzentfreie Sprechen der LOH ist ein wirksames Mittel, um die reklamierte Herkunftsidentität von ihnen bestätigt zu erhalten. Daran zeigt sich, dass die von Angehörigen der dritten Generation in der Schweiz beanspruchten Herkunftsidentitäten – im Gegensatz zur Situation in Nordamerika – nicht gänzlich symbolischen Charakter haben können, weil im vielsprachigen Europa den LOH-Kenntnissen bzw. ihrer Funktion als Identitätsmarker viel grössere Bedeutung zukommt.

Sich durch das Bekenntnis zur Vergangenheit in der Zukunft verankern

Die Herkunftsidentität, die viele der befragten G3-Jugendlichen für sich beanspruchen, stellt nicht einfach ein rückwärtsgewandtes Bekenntnis zur Familiengeschichte dar. Die befragten Jugendlichen beurteilen ihre Kenntnisse der Sprache ihrer Grosseltern vielmehr stark im Lichte der Tatsache, dass Mehrsprachigkeit heute auf dem Arbeitsmarkt wie auch allgemein in der Gesellschaft hoch bewertet wird. Sie haben den vorherrschenden Diskurs über den funktionalen Nutzen und die zunehmend prestigiose Bedeutung von Mehrsprachigkeit integriert und sehen es in jedem Fall als wünschenswert an, mit zwei oder mehreren Sprachen aufzuwachsen. Ihre LOH-Kenntnisse sind für die jungen G3 somit nicht nur hinsichtlich der Zugehörigkeit zur Herkunftsgruppe eine bedeutsame Facette ihrer sozialen Identität, sondern vor allem auch mit Blick auf die erwünschte Zugehörigkeit zur positiv besetzten Gruppe der Mehrsprachigen.

In der Regel skizzieren die befragten Jugendlichen ihre Zukunft aus einer Perspektive der sozialen und beruflichen Mobilität; die meisten sehen sich zwar wie selbstverständlich in der Schweiz verankert, sind aber überzeugt, dass sie ihre Mehrsprachigkeit und die erworbene Fähigkeit, mehrfache Zugehörigkeiten zu kombinieren und kreativ damit umzugehen, zum eigenen Vorteil werden einsetzen können.

Chantal Wyssmüller und Rosita Fibbi
Schweizerisches Forum für Migrations-
und Bevölkerungsstudien (SFM)
Universität Neuchâtel

LITERATUR:

Waters, Mary C. (1990). *Ethnic Options. Choosing identities in America*. Berkeley: University of California Press.

sur le marché du travail et, en général, dans la société. Ainsi les connaissances en langue d'origine des jeunes de la troisième génération ne sont pas seulement un aspect significatif de leur identité sociale, mais également une revendication d'appartenance au groupe valorisé des plurilingues.

Famiglie migranti:

Famiglie migranti: una trasmissione culturale trattata

In questo articolo, ci proponiamo d'interrogare i legami intergenerazionali nel contesto della migrazione e più particolarmente durante la frequenza scolastica dei bambini. In una ricerca¹ che abbiamo condotto presso famiglie migranti della regione ginevrina, abbiamo fatto ipotesi che la scolarizzazione dei bambini doveva rappresentare una nuova tappa dell'inserimento di queste famiglie nella società di accoglienza.

In effetti, la scuola, istituzione di socializzazione per eccellenza, fa entrare il mondo di qui nell'ambito della famiglia, lì ove il mondo del lavoro o la socializzazione di quartiere si ferma spesso davanti alla porta.

Interrogando genitori e nonni su diverse dimensioni del loro percorso di migrazione, è stato possibile capire la complessità delle nuove costellazioni familiari che si formano seguito all'entrata a scuola del primogenito.

Questo evento interroga i genitori a proposito del

Dans le présent article, nous nous proposons d'interroger les liens intergénérationnels dans le contexte de la migration et plus particulièrement lors de la scolarisation des enfants. Migration et scolarisation sont en effet intimement liées dans les récits de migrants: le bien-être des enfants, leur avenir professionnel et donc leur scolarisation font souvent partie des projets de migration: motivation première (raison de partir) ou secondaire (raison de rester), l'intégration sociale par le biais de la réussite scolaire prend alors une valeur particulière.

Dans une recherche¹ que nous avons menée auprès de familles migrantes de la région genevoise, nous faisons l'hypothèse que la scolarisation des enfants allait représenter une nouvelle étape de l'insertion de ces familles dans la société d'accueil. En effet, l'école, institution de socialisation par excellence, fait véritablement entrer le monde d'ici dans l'espace familial, là où le monde du travail ou la socialisation de quartier s'arrête souvent à la porte. Interrogeant parents et aînés sur plusieurs dimensions de leur parcours de migration, il nous a été possible de saisir la complexité des nouvelles constellations familiales qui se forment suite à l'entrée à l'école de l'aîné (consolidée par la scolarisation des cadets). Cet événement questionne, de manière radicale, les parents à propos de leurs modes de vie, de leurs références culturelles, identitaires, linguistiques, éducatives et sociales. La prise de conscience qui en découle amène ainsi les parents (et, dans une moindre mesure, les enfants) à des remaniements, parfois douloureux, permettant une réélaboration de la structure familiale à travers la redéfinition des liens intergénérationnels et des rôles de chacun de ses membres. Comme le relève Vatz Laaroussi (2001, 2007), la trajectoire migratoire est donc une histoire commune qui transforme globalement, mais à différents niveaux, la famille. Dans cette perspective, l'article tente de rendre compte des changements, adaptations et reconstructions identitaires que tous ses

membres vivent collectivement mais aussi individuellement; il offre un éclairage sur la façon dont les rôles se distribuent à l'intérieur du système familial et présente différents domaines de négociation entre parents et enfant(s).

Une acculturation qui se voudrait « distribuée »

Dans la littérature scientifique, l'acculturation désigne les phénomènes résultant de contacts entre groupes d'individus de cultures différentes et les changements culturels qui s'ensuivent. Dans le langage courant, on parle plutôt d'adaptation voire d'intégration dans la société d'accueil, souvent dans le sens d'une assimilation la plus proche possible aux normes d'« ici », au prix d'un renoncement aux modes de faire et de penser hérités de « là-bas », laissant ainsi souvent dans l'ombre la nécessité d'une adaptation réciproque. De même, le sens commun, voire le discours politique tendent à caractériser une famille migrante de façon binaire: intégrée/non intégrée; l'intégration étant définie par la connaissance du français, une scolarité réussie des enfants et de bons emplois pour les parents. Nous préférons, dans la perspective systémique mentionnée plus haut, parler d'une acculturation « distribuée », où chaque membre du groupe familial a un rôle à jouer dans l'inscription de la famille dans la société d'accueil, la répartition des rôles pouvant aussi évoluer avec le temps. Pour prendre l'exemple d'une famille de Kosovo, le père, qui a passé 20 ans en Suisse en tant que saisonnier, fait bénéficier sa famille immigrée, lors de la guerre, de sa connaissance des institutions suisses, il accompagne sa fille à l'école et dans les premières années se sert de l'allemand acquis lors de sa première migration pour interagir avec les enseignants genevois. A la maison, sa femme veille à ce que les enfants fassent leurs devoirs, les aide quand elle peut et passe le relais à son mari lorsque ses connaissances linguistiques font défaut. Elle maintient aussi le lien avec les enfants adultes restés au pays. Lorsque son âge et ses connaissances linguistiques le lui permettent, l'aînée prend le relais du père pour assurer les contacts avec les institutions (traduction, écriture de lettres).

¹ Recherche du Fonds National (PNR52) intitulée « La scolarisation de l'aîné comme effet déclencheur d'une nouvelle dynamique acculturative dans des familles migrantes », C. Perregaux, N. Changkakoti, V. Hutter, M. Gremion et G. Lecomte Andrade.

une transmission culturelle négociée

Différents étages de transmission

La transmission culturelle (langue(s) familiale(s), pratiques et valeurs culturelles construites dans les espaces d'origine) s'inscrit dans cette acculturation et là aussi les rôles sont distribués, concernent tous les étages générationnels et évoluent avec le temps:

- Les grands-parents servent de référents dans le pays d'origine, symboliquement ou par la rencontre physique lors de retours au pays pendant les vacances, ils sont les témoins tiers de l'existence d'un « avant la migration ». La possibilité d'une communication directe avec la troisième génération est par ailleurs souvent invoquée, nous le verrons par la suite, pour renforcer la nécessité de transmettre la langue familiale.
- Les parents prennent en commun des décisions concernant les points les plus importants de l'éducation de leurs enfants, dans une double responsabilité par rapport à « ici » et « là-bas », mais les mettent en œuvre souvent de façon différenciée. Pour ce qui est de l'accompagnement scolaire, il se répartit ainsi entre les parents en fonction de leurs connaissances linguistiques et leur degré de scolarisation et correspond souvent à un changement de rôles (pères plus présents, mères parfois douloureusement reléguées à l'arrière-plan).
- L'aîné joue dans tous les cas de figure le rôle d'éclaireur dans le monde scolaire, de passeur de mondes auprès de ses parents (leur expliquer certains aspects de l'« ici ») comme auprès de l'école (leur expliquer certains aspects du « là-bas » familial). Ce rôle, qui peut l'amener à être parentifié, peut aussi être valorisant selon comment il est vécu et soutenu par les parents (et les intervenants professionnels du monde scolaire). Cette fonction peut également être transmise à un cadet puis l'autre au fur et à mesure que les aînés grandissent et se mobilisent dans d'autres rôles sociaux. L'aîné peut parfois se retrouver dans le rôle d'un adjoint de transmission, en ce qui concerne la langue familiale, par exemple. Explicitement délégué par

les parents lorsqu'il lui est demandé de parler systématiquement la langue première avec le cadet à la maison, il peut aussi se retrouver mis ponctuellement en situation, notamment lorsque les plus jeunes lui demandent de traduire lors de vacances au pays.

- La fratrie s'avère un terrain d'expérimentations très créatives en matières de jeux de langues et d'appartenances. Le français peut ainsi s'expérimenter entre frère et sœur avant d'oser s'exprimer à l'école dans les premiers temps; par la suite l'usage du français au sein de la fratrie, dans l'espace familial, peut servir de marqueur de la frontière transgénérationnelle. La langue familiale, utilisée à l'extérieur en contexte francophone avec des membres de la fratrie ou de la même communauté, marque de façon joueuse ou revendicatrice la différence, elle signifie dans l'espace public que le locuteur est porteur de plusieurs appartenances.

Différents domaines de négociation

La transmission culturelle s'inscrit donc en tension entre recherche de changement et de continuité, volonté de ne pas perdre les acquis, les savoirs, les relations et les racines d'un « là-bas » tout en évoluant et en se focalisant vers un avenir dans l'« ici », du moins pour les enfants. Elle met en scène des négociations identitaires, au niveau des modes de communication (langues et styles d'interaction), mais également au niveau des pratiques quotidiennes.

Avec l'entrée à l'école de l'aîné et l'irruption du français dans les pratiques familiales, qui se fait sentir surtout lors de la scolarisation du deuxième enfant, les parents s'interrogent sur la place respective à accorder aux langues dans l'espace familial. La discussion fait intervenir différents arguments: les langues d'héritage marquent les appartenances premières et permettent la communication transgénérationnelle, le français est la langue qui permet de marquer son adhésion à la société d'accueil, celle où l'on vit, où l'on travaille, où les enfants grandissent. Les parents adoptent alors des règles pour la communication en famille, comme l'illustrent ces citations: ▶

loro modo di vivere, delle loro riferenze culturali, identitari, linguistiche, educative e sociali. Le prese di coscienza che ne risultano portano così i genitori (e nella minima misura i bambini) a dei rimaneggiamenti, talvolta dolorosi, che permettono una rielaborazione della struttura familiare attraverso la ridefinizione dei legami intergenerazionali e i ruoli di ognuno dei suo membri.

Come lo rileva Vath Laaroussi (2001, 2007), il tragitto migratorio è dunque una storia comune che trasforma globalmente, ma a diversi livelli, la famiglia. In questa prospettiva, l'articolo tenta di rendere conto dei cambiamenti, adattazioni e ricostruzioni identitarie che tutti i suoi membri vivono collettivamente ma anche individualmente.

Offre così un chiarimento sul modo nel quale i ruoli si distribuiscono all'interno della famiglia, mettendo in evidenza diversi piani di trasmissione: nonni, genitori, primogenito, fratelli e sorelle. Inoltre presenta diversi campi di trattative tra genitori e figli: al livello d'identità, al livello dei modi di comunicazione (lingue e stili d'interazione) e delle pratiche quotidiane.

Le strategie sistemate dalle famiglie intervistate ▶

rendono conto delle solidarietà intergenerazionali in gioco nei processi di migrazione e costituiscono delle risorse inconfutabili per far fronte alle sfide della società di accoglienza. Sono multiple e invalidano così le rappresentazioni correnti secondo che le famiglie migranti sarebbero costantemente nella scelta dicotomica tra « qui » e « là », dimostrando la possibilità di circolare nei due spazi e da uno spazio all'altro in modo che ogni persona possa trovare posto senza essere accantonata a vita. Le strategie rilevate mettono in evidenza il dinamismo dimostrato dalle famiglie e i loro membri (Gremion e Hutter, 2008).

P: « Ici on ne parle qu'en espagnol ! Ça a toujours été comme ça... sauf dans le cas où il y aurait une personne qui ne comprend pas l'espagnol » (père de Colombie).

M: « Je crois qu'ils ont accepté que maman parle le suisse allemand et puis ils répondent en français. Ça j'ai accepté, au début j'ai pas accepté » (mère de Suisse alémanique).

P: « Alors la vérité nous, dès le début, on a joué un peu ce qu'on appelle l'intégration à outrance. L'intégration, c'est-à-dire que dès le début, on a mis nos enfants à la crèche pour régler le problème de la langue alors mes enfants ils parlent très, très bien le français, ils parlent... très peu l'arabe » (père de Tunisie).

Après négociations ou parfois de façon naturelle, certains choisissent ainsi l'emploi exclusif de la langue parentale, d'autres utilisent un mélange des différentes langues, d'autres encore font le choix de mettre de côté leur langue d'héritage au profit de celle de la société d'accueil, et d'autres enfin optent pour une stratégie de tolérance: les parents communiquent dans la langue familiale alors que le français est utilisé par les enfants, cette stratégie marquant une frontière linguistique intergénérationnelle.

Au niveau des pratiques culturelles, les ajustements sont réfléchis et négociés entre parents, mais également avec les enfants car elles demandent de poser les limites entre maintien (généralement assuré par les parents) et changement (généralement souhaité par les enfants). Dans l'intérêt des enfants, pour qu'ils puissent être comme les autres, nous observons que les familles adaptent leurs pratiques culturelles en effectuant des modifications concernant plutôt la forme que le fond. Dans les familles musulmanes par exemple, les fêtes traditionnelles comme la fin du Ramadan coexistent souvent avec un Noël laïc (sapin et cadeaux) et les pratiques religieuses se diversifient à l'intérieur de la famille: l'un observe le Ramadan, l'autre pas, les enfants eux ayant le choix. Les anniversaires sont fêtés alors qu'ils ne l'étaient pas au pays, ou se fêtent autrement. On peut observer la même diversification pour le respect de l'habillement traditionnel dans certaines familles africaines (p.ex.: le père continue à porter le boubou, la mère uniquement à la maison, les enfants l'éliminent de leur garde-robe). Les pratiques culinaires deviennent elles aussi mixtes, en fonction du coût et de la disponibilité des ingrédients ainsi que du temps à disposition, mais surtout en fonction du goût des enfants qui change de par la fréquentation du restaurant scolaire

et donc de leurs revendications en terme de choix de repas. Les mets du pays sont réservés aux jours de fête, devenant ainsi des marqueurs identitaires. Dans certaines familles, on observe ainsi également une frontière intergénérationnelle « culinaire » similaire à la frontière linguistique susmentionnée.

Beaucoup de parents mentionnent une différence entre les relations adulte-enfant telles qu'ils les conçoivent chez eux et qu'ils observent ici. Lorsqu'il s'agit de respect à l'adulte, ils essaient de transmettre cette valeur à leurs enfants. Lorsqu'il s'agit de l'importance donnée à la parole de l'enfant (notamment lui demander son avis, décider avec lui), beaucoup de familles africaines rapportent que les contacts avec l'école ont engendré une déstabilisation, un questionnement à ce sujet, les amenant parfois à modifier certaines de leurs pratiques éducatives (plus d'explications, plus de négociations directes avec l'enfant). Les rapports évoluent et de même la place de chacun au sein de la famille.

M: « Ils nous poussent sur des plans et puis voilà maintenant ça a changé c'est plus les parents dictateurs ou bien qui imposent tout mais on dialogue et puis on essaie de trouver chaque fois un compromis » (mère du Togo).

Conclusion

Nous avons donné ici un aperçu de la multiplicité des stratégies mises en acte par les familles interviewées: elles rendent compte des solidarités intergénérationnelles en jeu dans les processus de migration et constituent des ressources indéniables pour faire face aux défis de la société d'accueil. Ces stratégies viennent invalider les représentations courantes selon lesquelles les familles migrantes seraient constamment dans le choix dichotomique entre « ici » et « là-bas » et démontrent la possibilité de circuler dans les deux espaces et d'un espace à l'autre de façon à ce que chaque personne puisse trouver une place sans y être cantonnée à vie. Les stratégies relevées mettent en exergue le dynamisme dont les familles, et chacun de leurs membres, font preuve (Gremion et Hutter, 2008).

Enfin, pour en revenir à la question de l'adaptation réciproque entre la société d'accueil et les familles venant d'ailleurs, il faut souligner l'importance de référents positifs dans la société d'accueil: enseignants, autres professionnels, voisins qui, intéressés par l'altérité, les langues et les pratiques de l'autre, encouragent parfois les parents dans leur transmission culturelle, les soutiennent dans leur décision

de maintenir leur langue à la maison, sont d'accord de revoir certains de leurs stéréotypes lors d'un conflit. Ces référents sont une composante cruciale de la construction du parcours de résilience dans la migration et permettent aux parents (et souvent aussi aux enfants) de se sentir soutenus dans leurs difficiles renégociations identitaires et sociales.

Nilima Changkakoti
psychologue indépendante et
chercheuse en éducation HEP Bejune

Myriam Gremion
assistante – université de Genève (FPSE)
doctorante – université de Fribourg

Valérie Hutter
chargée d'enseignement –
université de Genève (FPSE)

RÉFÉRENCES :

Gremion, M. & Hutter, V. (2008). Stratégies parentales et dynamisme éducatif : l'exemple de familles migrantes en Suisse. In G. Pithon, C. Asdih & S. Larivée (Ed.), *Construire une communauté éducative. Un partenariat famille-école-association*. (pp. 129-146). Bruxelles : de Boeck.

Vatz Laaroussi, M. (2007). Les relations intergénérationnelles, vecteurs de transmission et de résilience au sein des familles immigrantes et réfugiées au Québec. *Revue internationale électronique Enfance Familles Générations*, 6. Consulté le 27 novembre dans : <http://www.erudit.org/revue/efg/2007/v/n6/index.html>

Vatz Laaroussi, M. (2001). *Le familial au cœur de l'immigration : stratégies de citoyenneté des familles immigrantes au Québec et en France*. Paris : L'Harmattan.

Intergenerationelle Aushandlungen und Übersetzungen on „Indianness“, Geschlechterrollen

Négociations et interprétations intergénérationnelles de l'« Indianness », des rôles de genre et de la mobilité sociale chez des Secon-das indiennes en Suisse

Dans le cas de la Diaspora indienne de Suisse, le « projet de migration » familial – dans le sens de la mobilité sociale – est transféré majoritairement vers la deuxième génération et intériorisé par celle-ci. La présente contribution fait valoir que ces projets de mobilité sociale se formulent et se négocient à travers l'idiome d'« Indianness », en acquérant ainsi de la pertinence biographique et sociale. Ceci est illustré par la comparaison entre deux reconstructions de biographies de Secon-das indiennes. La compréhension du « projet de migration » en tant que processus de négociation d'un « Indianness » intergénérationnel met en évidence les liens complexes entre mobilité sociale, ethnicité, genre et transnationalisme dans la diaspora. Dans ces processus de négociation



der Schweiz wurde in den letzten Jahren eine starke Aufstiegsorientierung bei Secon-das festgestellt (Bolzman 2003)¹. Diese wurde überzeugend als Bestandteil intergenerationaler „Projekte“ der geographischen und sozialen Mobilität interpretiert, die als „familiale Muster und biographische Entwürfe von einer Generation auf die andere weitergegeben“ würden (Juhasz/Mey 2003).

Auch im Falle indischer MigrantInnen in der Schweiz zeigt sich eine Weitergabe familiärer „Migrationsprojekte“². Ich möchte im Folgenden jedoch zeigen, wie diese gesamten Projekte und damit auch Muster sozialer Mobilität auch in einem Idiom von Ethnizität – in diesem Fall von „Indianness“ – ausgehandelt und übersetzt werden. Wie der Vergleich zweier Rekonstruktionen von Biographien indischer Secon-das veranschaulichen soll, öffnet das Verständnis von familiären Migrationsprojekten als Aushandlungsprozesse von „Indianness“ den Blick auf die komplexen Verknüpfungen von sozialer Mobilität, Ethnizität, Gender und Transnationalität in der Diaspora – und damit auf Prozesse kultureller Glo-

balisierung im lokalen Kontext³.

Maya, 33, Yoga-Lehrerin

Maya, eine 33-jährige Yogalehrerin, ist in der Schweiz geboren und ihre Eltern stammen aus dem urbanen Beamtenmilieu der unteren indischen Mittelschicht. Sie immigrierte mit der finanziellen Hilfe ihrer Verwandten in die Schweiz und ihr Vater arbeitete sich über die Jahre von einer handwerklichen Stelle zu einem technischen Fachmann empor. In Mayas Erzählungen zeigt sich schon in frühem eine Subjektivität der Andersartigkeit gegenüber ihren Schweizer Peers. So meint sie mit ironischer Distanz: „Bei mir war ja schon im Kindergarten klar, dass ich mal studieren würde“. Sie spielt dabei nicht nur auf die ausgeprägte Aufstiegsorientierung ihrer Eltern an, sondern setzt diese – und das ist der springende Punkt – mit „Indianness“ gleich. Dieser kulturelle Code von Familie/„Indianness“ strukturiert neben den Verläufen und Normen sozialer Mobilität ebenso die Geschlechterperformanz. „Ich habe in der ersten oder zweiten Klasse einmal eine Party gemacht bei mir zuhause. Da war wirklich eine grosse Diskrepanz. Es sind so ein paar Mädchen zu mir gekommen und die sind dann alle so in Miniröcken aufgetaucht, ganz cool angezogen und haben sich ganz anders bewegt und ich bin so in meinem Prinzessinnenkleidli gewesen – so völlig in einem Traum.“

Maya stellt sich selbst und ihr Zuhause im scharfen Kontrast zur expressiver Geschlechterperformanz ihrer Schweizer Peers dar. Die Szene vermittelt erneut eine intensive und frühe Erfahrung der Andersartigkeit und die damit verbundene Sehnsucht gegenüber dem nicht-familiären, d.h. dem nicht-indischen Anderen. Im Gymnasium, das Maya auf Druck der Eltern besucht,

¹ Unter Secon-das verstehe ich Kinder von MigrantInnen, die in der Schweiz geboren sind oder einen erheblichen Teil ihrer Primärsozialisierung in der Schweiz erfahren haben. Ursprünglich durch die zahlreiche zweite Generation italienischer Abstammung geprägt, wurde der Begriff u.a. durch die Aktivitäten des Vereins „Secon-das“ im Vorfeld der Einbürgerungsabstimmungen 2004 öffentlich bekannt und dient jetzt als umgangssprachliche Bezeichnung für alle Angehörigen der zweiten Generation in der Schweiz.

² Eine erste Migrationsphase von Indien in die Schweiz fand von den 1950er Jahren bis Anfang der 1990er Jahre über vereinzelte privatwirtschaftliche, universitäre, diplomatische oder individuelle Kanäle statt. Die Migration in die Schweiz war für diese Pioniere eine Strategie transnationaler sozialer Mobilität innerhalb intergenerationaler Familiennetze. Gemäss dem Bundesamt für Statistik lebten 1990 inklusive Einbürgerungen lediglich 5776 Personen indischer Herkunft in der Schweiz. Nach einer zweiten Welle indischer Migration seit der Liberalisierung der Märkte und dem IT-Boom in Indien leben fast 15'000 Personen indischer Herkunft in der Schweiz. Im vorliegenden Beitrag fokussiere ich auf die Kinder der MigrantInnen der ersten Migrationsphase, da diese schon im Erwachsenenalter sind und wichtige biographische Entscheidungen wie Ausbildung, Heirat, usw. gefällt haben, für die intergenerationalle Prozesse kultureller Tradierung von grosser Bedeutung sind.

³ Obwohl dies in diesem Beitrag nicht detailliert thematisiert wird, gehe ich davon aus, dass sowohl Konzepte von Ethnizität, als auch ethnische Narrative in hegemonialen Repräsentationsregimen ausgehandelt werden. Die Narrative von „Indianness“, wie sie meine InformantInnen verwenden, sind Produkte schweizerischer, indischer und transnationaler Regime und der darin institutionalisierten Machtverhältnisse und historischen Prozesse. Trotz oder gerade wegen ihres diskursiven Charakters gewinnen diese Repräsentationen Macht im Alltag und in den Biographien der Forschungssubjekte.

und sozialer Mobilität bei indischen Secondas in der Schweiz

versucht sie sich aus der Abschottung der – aus ihrer Sicht – weltfremden „indischen Familie“ zu befreien, in der sie sich zunehmend bezüglich sozialen Kontakten und Geschlechterperformanz kontrolliert fühlt. „Ich durfte zum Beispiel in langen Mittagspausen nicht in der Schule bleiben. Ich musste heimgehen. Ich durfte nie an Parties gehen. Dann hat wirklich eine ganz schwierige Zeit mit meinen Eltern angefangen. Wir haben Dauerkrach gehabt, und ich habe mich dort einfach rebellisch verhalten müssen, um einigermassen Anschluss zu finden an diese Kultur da.“ Der ethnisch konnotierte Familienkonflikt intensiviert sich, und Maya grenzt sich nach dem Gymnasium sozial und kulturell zusehends von den Eltern ab. Auf einer Indienreise entdeckt sie Yoga und beginnt intensiv zu praktizieren. Die Entdeckung von Yoga als Körperpraxis und Lebensphilosophie ist ein Schlüsselerlebnis in Mayas Biographie. Obwohl sie sich von den Eltern abgegrenzt hat, handelt sie ihren autonomen Lebensentwurf interessanterweise in einem Idiom von „Indianness“ aus. Die Aneignung von Yoga ermöglicht ihr dabei eine persönliche Re-Interpretation von „Indianness“, in der sie ihre indische Herkunft, ihre subjektive Erfahrung der Andersartigkeit in der Schweiz, expressive Geschlechterperformanz und ihren alternativen Lebensstil verknüpfen kann. Im Kontext dieser Übersetzung des Idioms von „Indianness“ verschiebt Maya auch das familiäre Projekt der sozialen Mobilität. Angetrieben von der internalisierten Aufstiegsorientierung der Eltern und vom Wunsch nach finanzieller Unabhängigkeit schliesst sie zwar ihr Studium ab. Der schweizerische Yogaboom der späten 1990er Jahre ermöglicht ihr jedoch dann, sich als Yoga-Lehrerin selbstständig zu machen. Dadurch kombiniert sie insgesamt ihren individualistischen Lebensentwurf mit einer persönlichen Übersetzung des familiären „Projekts Migration“.

Sonia, 31, Investmentbankerin

Wie für Maya ist auch für die 31-jährige Investmentbankerin Sonia in ihrem biographischen Narrativ die Verknüpfung von Familie, Geschlechterrollen und sozialer Mobilität in einem Idiom von „Indianness“ zentral. Jedoch zeigt sich in ihrem Fall eine andere Aushandlungsdynamik.

Sonia ist in Indien geboren und ihre Familie immigrierte in die Schweiz, als sie vier

Jahre alt war, weil ihr Vater eine Stelle als Elektroingenieur bei einer Schweizer Firma antrat. Diese Migration ermöglichte der Familie, den hohen sozialen Status wiederherzustellen, der durch die Flucht während der Teilung von Indien und Pakistan zerstört wurde. Wie Maya konstruiert Sonia die intensivsten Erinnerungen an familiäre Aushandlungen von Geschlechterrollen und sozialer Mobilität im Idiom der „Indianness“. „Also, meine Eltern sind immer recht streng gewesen im Vergleich zu Eltern hier. Sie haben immer gesagt, dann sind deadlines, dann musst du zurück sein, dann darfst du etwas machen. Ich war vielleicht fünfzehn oder sechzehn gewesen, als ich zum ersten Mal mit meinen FreundInnen in die Ferien nach Spanien durfte. Es ist ein Riesenerlebnis gewesen. Du hast dich natürlich das erste Mal betrunken, das erste Mal – wirklich zum ersten Mal – richtig Spass gehabt, hast die Eltern nicht immer dabei gehabt.“ Sonia kontrastiert in ihrer Erzählung ihre strengen Eltern mit Individualismus, expressiver Körperlichkeit und Freiheit als Repräsentationen des Nicht-Indischen, und speziell einer nicht-indischen Weiblichkeit. Diese Semantik der „Strenge“ zeigt sich analog in den Erinnerungen an die schulische Ausbildung und Konzepte sozialer Mobilität. „Gymnasium, da habe ich gar keine Wahl gehabt, für meine Eltern ist klar gewesen, du wirst studieren, das ist wie vorgegeben gewesen. Und ich bin auch froh gewesen, weil wenn die Kinder jung sind, muss man sie fördern und gleichzeitig ein bisschen den Weg zeigen, das ist halt auch etwas sehr Indisches.“ Wie Maya konstruiert auch Sonia Kontrolle von Geschlechterperformanz und schulische Disziplinierung als intergenerationale Aushandlung von „Indianness“. Jedoch zeigt sich bei Sonia im Gegensatz zu Mayas konfliktreichem, individualistischem Aushandlungsprozess eine Logik des Ausbalancierens. Sie internalisiert und akzeptiert grösstenteils die elterlichen Forderungen im Rahmen des familiären Idioms von „Indianness“. Sie schafft sich dadurch situativ einen gewissen Übersetzungsspielraum, ohne sich dem Willen der Eltern zu widersetzen. Zwar stellt sie sich gegen den hartnäckigen Wunsch des Vaters, dass sie in die in Indien prestigereiche und zukunftsreiche IT-Branche einsteigt. Stattdessen studiert sie BWL, spezialisiert sich in Investmentbanking

intergenerationnels, le « projet de migration » - tant dans le sens de la mobilité sociale que de l'idiome de l'« Indianness » - est soumis à de multiples interprétations et traductions. Ces processus d'interprétation se basent tant sur l'interdépendance entre discours locaux et transnationaux, que sur les trajectoires biographiques. Bien que dans les deux cas abordés ici, les aspects de mobilité sociale, de genre, de transnationalisme et d'ethnicité soient étroitement liés, les deux dynamiques de négociation intergénérationnelles sont considérablement distinctes. L'une des informatrices combine un projet de vie individualiste avec une réinterprétation radicale du « projet de migration » parental dans le contexte des discours orientalistes sur l'Inde. L'autre interviewée intériorise le projet de migration familiale, mais négocie cependant, selon la situation, une marge de manoeuvre sur la base d'une représentation libérale des rôles de genre.

Le regard porté dans cette contribution sur les processus de négociation intergénérationnels de mobilité sociale, de genre, d'ethnicité et de transnationalisme chez des Secondas indiennes en Suisse, permet d'insérer des expériences de migration locales dans des processus de globalisation culturelle.

und beginnt bei einer multinationalen Bank zu arbeiten, womit sie nichtsdestotrotz der transnationalen elterlichen Statusorientierung gerecht wird. In der Beziehungsbiographie zeigt sich die spezifische Aushandlungslogik bei Sonia im Ausbalancieren elterlicher und eigener Geschlechterrepräsentationen. Nach mehrjährigem E-Mail-Kontakt heiratet Sonia noch während des Studiums einen indischen Kindheitsfreund. Die Internalisierung des elterlichen Wunsches nach einer standesgemässen Heirat ermöglicht Sonia einen Spielraum in der Aushandlung vorehelicher sexueller Kontrolle. So darf sie ihren zukünftigen Ehemann vor der Verlobung und vor der Hochzeit jeweils mehrere Wochen in den USA besuchen. „Und dann habe ich mega Mühe gehabt mit meinen Eltern, das zuerst durchzubringen. Oh nein, du bist nicht einmal verlobt, bist nicht einmal verheiratet, jetzt gehst du einfach zu deinem Freund, übernachtet, zwei, drei Wochen dort. Oh nein, da kann ja vieles passieren. Es hat ziemlich Überzeugungsgebrauch, aber dann haben sie auch gefunden: Geh und genieße das Leben, du bist ja sicher.“

Trotz einer weitgehenden Übernahme elterlicher Forderungen hat auch Sonia das intergenerationelle Idiom von „Indianness“ einer subtilen Re-Interpretation unterzogen. So bedeutet ihre Karriere als Investmentbankerin für Sonia nicht nur eine Reproduktion familiärer Statusorientierung, sondern auch eine Anknüpfung an einen Emanzipationsdiskurs, den sie sich im Gymnasium angeeignet hat. Dadurch kann sie sich damit in der Schweiz – im Kontrast zu ihren nicht arbeitstätigen Cousinen in Indien – als kosmopolitische und selbständige Frau repräsentieren. Sonias weibliche Selbstrepräsentation gerät jedoch in Zusammenhang mit der Familienplanung plötzlich in Widerspruch mit den konservativen Werten ihrer Verwandten, die von ihr implizit erwarten, eine Familie zu gründen und ihren Job aufzugeben. Im Dilemma zwischen Karriere und Familie konstruiert Sonia im Kontrast zu „unweiblichen Karrierefrauen“ ein Narrativ der „modernen indischen Frau“, die zuerst Karriere macht, um sich danach vollständig der Familie zu widmen. Dadurch schafft sie erneut den Balanceakt, persönliche und familiäre Repräsentation von sozialer Mobilität und Geschlechterrollen im Idiom von „Indianness“ zu verbinden.

Fazit: Intergenerationelle, kulturelle Übersetzungen im «Projekt Migration»

Die biographischen Rekonstruktionen von Maya und Sonia zeigen, wird das jeweilige familiäre „Projekt Migration“ Re-Interpretationen und Übersetzungen von sozialer Mobilität, Geschlechterrepräsentation und „Indianness“ unterzogen. Maya ethnisiert den familiären Konflikt um Geschlechterrollen und soziale Mobili-

tät im Idiom von „Indianness“. Genauso konstruiert sie jedoch ihr alternatives Projekt der Selbständigkeit als Yoga-Lehrerin als individualistische Re-Interpretation von „Indianness“ und transformiert dadurch das familiäre „Projekt Migration“. Sonias Karriere als Investmentbankerin und ihre standesgemässe Ehe finden innerhalb des familiären Idioms der „Indianness“ statt und sind dem familiären Interesse geschuldet, soziale Mobilität in einem transnationalen Statussystem zu erreichen. Gleichzeitig ermöglicht ihr die Identifikation mit einem gymnasialen Geschlechterdiskurs in Abgrenzung zu den konservativen Geschlechtervorstellungen ihrer Verwandten die Repräsentation als selbständige und kosmopolitische Frau.

Die Aushandlungsdynamik variiert in beiden Fällen jedoch enorm. Bei Maya öffnen die intergenerationellen Konflikte einen biographisch-diskursiven Raum der radikalen, individualistischen Re-Interpretation des „Projekts der Migration“. „Es ist alles mögliche an Druck da gewesen, dass ich irgendwie ein gutes Mädchen werde (lacht) und mich anpasse. Aber ich glaube aufgrund dieser vielen Fights, die wir gehabt haben, haben sie überhaupt keine Vorstellungen mehr, wie mein Leben genau verlaufen soll. Heiraten ist zum Beispiel kein Thema mehr. Das ist ziemlich aussergewöhnlich für indische Familien“. Sonia hingegen hat das elterliche „Projekt Migration“ grundsätzlich internalisiert und bewegt sich innerhalb des familiären Idioms von „Indianness“. Situativ kann sie sich dadurch einen Spielraum aushandeln, in dem sie emanzipatorische Geschlechterrepräsentationen durchsetzen kann, wie dies im Falle ihrer Spanienferien und in ihrer vorehelichen Beziehung möglich war.

Wie die beiden biographischen Rekonstruktionen indischer Secondas zeigen, ist es fruchtbar, die Aushandlung familiärer „Migrationsprojekte“ im Idiom von „Indianness“ zu verstehen. Dadurch eröffnen sich neue Einblicke in die komplexen Verknüpfungen von sozialer Mobilität, Gender, Ethnizität und Transnationalität in intergenerationellen Aushandlungen von „Migrationsprojekten“ in der indischen Diaspora in der Schweiz.

Rohit Jain

lic. rer. soc.

Soziologie und Ethnologie (Bern),
seit 2007 Doktorand am Universitären
Forschungsschwerpunkt Asien und Europa
(Zürich)

Rites familiaux et relations intergénérationnelles



LITERATUR:

Bolzman, Claudio, Rosita Fibbi, und Marie Vial (2003): Was ist aus ihnen geworden? Der Integrationsprozess der jungen Erwachsenen mit Migrationshintergrund, in: Hans-Rudolf Wicker, Rosita Fibbi, und Werner Haug (Hrsg.): Migration und die Schweiz. Ergebnisse des Nationalen Forschungsprogramm „Migration und interkulturelle Beziehungen“, Zürich: Seismo, 453-480.

Juhasz, Anne, Eva Mey (2003): Die zweite Generation. Etablierte oder Aussenseiter? Biographien Jugendlicher ausländischer Herkunft, Wiesbaden: Westdeutscher Verlag.

Rites familiaux et

Familienrituale und intergenerationale Beziehungen

Familie ist ein offenes, intergenerationelles Kommunikationssystem. Wir fassen sie als eine Erzählung ins Auge. In den alltäglichen Begegnungen und Gesprächen erzählen die Familienangehörigen Fragmente und Anekdoten. Durch diese alltäglichen Konversationen entsteht ein Familien Gedächtnis, das das biographische Mosaik des intergenerationellen Systems darstellt. Diese Sammlung von Fragmenten wird in Familientreffen und –ritualen immer wieder neu aufgearbeitet, selektiv eingeordnet, anders kontextualisiert und erzählerisch neu gestaltet. Das Familienritual bildet die Bühne, worauf die Familienmitglieder die Erzählfragmente ihrer Geschichten miteinander theatralisieren.

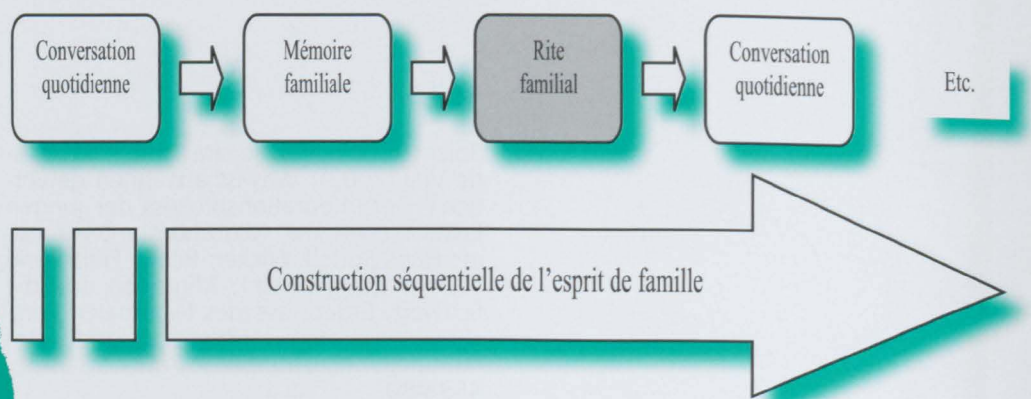
Das familiäre Weihnachtsfest ist ein Musterbeispiel für diese Inszenierung der Familiengeschichte. In allen Weihnachtsritualen kann man ein Grundscenario, in dem die Grosseltern, die Eltern und die Kinder zusammenkommen, feststellen. Drei Elemente charakterisieren seine Morphologie: ein festliches Essen, die Feier um den Baum und das gegenseitige Beschenken. Es bildet die Szenerie und das sequenzielle Grundmaterial, in dessen Rahmen die jeweiligen Familien ihr Weihnachtsritual inszenieren. Die Ergänzung des Grundscenarios richtet sich nach den Ereignissen, welche die Familiengeneration prägen. Durch

Introduction

Parler de la famille contemporaine est une entreprise difficile, tant ses structures sont variables, ses constellations multiples et ses contours flous. Afin de tenir compte de la complexité de la réalité familiale, nous l'abordons comme un système intergénérationnel de communication s'appuyant sur une mémoire partagée. La famille se constitue autour d'une histoire racontée, composée de l'infinité des fragments conversationnels de ses membres. Un récit qui se partage au quotidien et qui traverse les générations. Alimenté par les événements de la vie sociale et individuelle, il devient chronique familiale, relaie des interrogations, répertorie des impasses et récapitule les valeurs et les convictions du système intergénérationnel. Cette narration forme une espèce de mosaïque biographique qui reflète les préoccupations fondamentales des auteurs du récit, telles qu'ils les vivent au quotidien: la mort, la naissance, l'avenir, le passé, l'échec, l'espérance, bref, les questions fondamentales de l'existence humaine.

Le rite familial s'inscrit au cœur même de cette dynamique narrative. Il se présente sous forme de canevas théâtral, qui permet une mise en scène de la chronique familiale afin d'en montrer les richesses et les lacunes, de désigner les valeurs auxquelles on tient, d'offrir à chacun sa place. Conséquemment, le rite familial fonctionne comme un laboratoire existentiel dans lequel, au travers de la mise en scène de l'histoire familiale, chacun réinterprète sa propre histoire et l'articule avec celle des autres. Mais il est également atelier d'écriture dans lequel le récit est remanié, adapté aux circonstances, revu et corrigé. Par la ritualisation de sa propre histoire, chaque famille construit un « esprit de famille », qui représente en quelque sorte son patrimoine affectif, les valeurs et les modèles qu'il convient de transmettre et de sauvegarder.

Le rite familial représente l'étape centrale de cette dynamique que l'on peut schématiquement représenter de la manière suivante:



relations intergénérationnelles

Pour concrétiser cette approche générale du thème des rites familiaux et des relations intergénérationnelles, nous proposons d'aborder, à titre d'exemple, le rite familial de la fête de Noël¹.

Le rite familial de la fête de Noël

Au travers d'une cinquantaine d'interviews réalisées avec les grands-parents, les parents et un enfant entre 8 et 10 ans de dix-huit familles, nous avons rassemblé un récit passionnant relatif à ce rite familial. Son analyse permet de dégager quelques lignes de force² qui permettent une mise en perspective de la dimension intergénérationnelle.

1) La mise en scène de l'histoire familiale

La plupart des familles célèbrent plusieurs fêtes de Noël et considèrent majoritairement que la plus importante est celle qui réunit trois, voire quatre générations. Cette célébration obéit dans plus de 95% des cas à un scénario de base constitué de trois séquences rituelles: le repas de fête, la célébration autour du sapin et la distribution des cadeaux. Ce scénario ne conduit nullement à une uniformisation de la fête mais représente le canevas théâtral au moyen duquel chaque famille met en scène sa propre histoire selon le modèle musical du thème (le scénario de base) avec variations. Les variations sont inspirées par les événements marquants de l'histoire familiale: un deuil, une séparation, un déménagement, une naissance, etc. Comme l'affirme une mère de famille: « Noël est l'indicateur de l'évolution de la famille; que s'y passe-t-il? Notre manière de fêter révèle les transformations familiales. » Dans une famille, par exemple, la mort du père modifie le rite. Une nouvelle séquence s'y ajoute: la famille se rend sur le cimetière pour déposer un cierge sur la tombe du défunt. Dans une autre famille, la venue des enfants entraîne le déplacement de la fête intergénérationnelle, qui se déroule dorénavant chez les parents alors que jusqu'ici elle était organisée par les grands-parents. Dans ce cas, les séquences rituelles se modifient, le repas se simplifie,

le temps accordé aux enfants gagne en importance. De leur côté les grands-parents ritualisent ce passage en inventant un rite de Noël réduit à sa plus simple expression. Comme le dit cette aïeule: « Presque plus rien, simplement nous nous retrouvons seuls autour d'une bougie dans la chambre, en silence, contents et reconnaissants. » Une séparation ou un divorce entraîne une réorganisation complète du rite. Ainsi une mère se retrouve seule avec sa fille et célèbre un Noël à deux car dit-elle: « Célébrer ainsi le rite de Noël atteste que nous restons malgré tout une famille et que nous avons en quelque sorte accepté cette douloureuse situation. » Le rite théâtralise le récit de l'histoire familiale. Il permet de structurer le temps. Il ouvre la possibilité d'explorer de nouveaux rôles. Il consolide des liens et invente les solidarités intergénérationnelles. Il esquisse des solutions face aux crises et aux impasses. Il réunit les biographies individuelles pour les intégrer au système intergénérationnel. Il donne sens à la saga familiale.

2) Rôles, transmission et socialisation

Un père explique le rôle de chaque génération en termes footballistiques: « Les grands-parents sont la défense, ils apportent le matériau de base, les parents, comme milieu de terrain, organisent la fête et les enfants marquent les buts. »

L'analyse détaillée du récit familial montre que ces rôles ne représentent nullement une copie conforme des rôles sociaux bien établis, bien au contraire. Si la génération pivot des parents est, en tant que tranche de population active, socialement considérée comme centrale, les grands-parents et les enfants au contraire ont une importance plutôt marginale. Le rite de Noël redistribue les cartes: les grands-parents en sont les hôtes d'honneur et les enfants les personnages centraux. Mais le rite ne redistribue pas seulement les rôles, il en modifie également l'articulation intergénérationnelle. Si socialement les générations s'inscrivent dans une chronologie temporelle qui renvoie les grands-parents au passé, ancrent les parents dans le présent et préparent les enfants au futur, le rite au contraire les met en interaction. La compréhension diachronique des rapports intergénérationnels fait place à une appréhension synchronique. Le scénario final du rite est l'objet de négociations intergénérationnelles, la réécriture du récit

den Tod eines Familienmitglieds, eine Scheidung oder eine Geburt wird das Ritual sequenziell abgeändert oder ergänzt, sodass Weihnachten in jeder Familie und Generation neu, auf einzigartige und kreative Weise gestaltet wird. Das Weihnachtsritual gleicht der musikalischen Gattung „Thema mit Variationen“. Es gleicht einem existentiellen Deutungslabor, in dem die erzählte Familiengeschichte thematisiert, reflektiert und bearbeitet wird. Die weihnachtliche Bühne ermöglicht eine Selbstdarstellung und Selbstinterpretation der eigenen Biographie und des intergenerationellen Systems. Dort werden experimentelle Formen einer solidarischen Mitmenschlichkeit ausprobiert.

Kurzum: Das Familienritual inszeniert die Erzählung des intergenerationellen Systems. Als symbolische und rituelle Praxis gibt es den Beteiligten die Möglichkeit die Zeit zu strukturieren, die positiven und negativen Ereignisse zu bewältigen, die individuellen und sozialen Beziehungen zu deuten, Brüche, Krisen, Sinn und Kohärenz zu markieren und die individuelle und familiäre Identität zu reflektieren. Das Ritual bildet eine wichtige Etappe der intergenerationellen Ko-Konstruktion des Familiengeistes, der in einem affektiven Verhaltenskode und Überzeugungs- und Wertsystem besteht.

¹ Cette problématique a été étudiée par l'Institut de Théologie Pratique de l'Université de Berne dans le cadre du PNR 52 du FNS. Pour une présentation détaillée des résultats, cf. Maurice Baumann, Roland Hauri (Hrsg), Weihnachten – Familienritual zwischen Tradition und Kreativität, Stuttgart 2008.

² Parallèlement à cette étude qualitative, une enquête quantitative auprès d'environ 1300 familles a été menée. Celle-ci confirme les lignes de force dégagées par l'analyse des données qualitatives.

Pour concrétiser cette approche générale du thème des rites familiaux et des relations intergénérationnelles, nous proposons d'aborder, à titre d'exemple, le rite familial de la fête de Noël¹.

Le rite familial de la fête de Noël

Au travers d'une cinquantaine d'interviews réalisées avec les grands-parents, les parents et un enfant entre 8 et 10 ans de dix-huit familles, nous avons rassemblé un récit passionnant relatif à ce rite familial. Son analyse permet de dégager quelques lignes de force² qui permettent une mise en perspective de la dimension intergénérationnelle.

1) La mise en scène de l'histoire familiale

La plupart des familles célèbrent plusieurs fêtes de Noël et considèrent majoritairement que la plus importante est celle qui réunit trois,

voire quatre générations. Cette célébration obéit dans plus de 95% des cas à un scénario de base constitué de trois séquences rituelles: le repas de fête, la célébration autour du sapin et la distribution des cadeaux. Ce scénario ne conduit nullement à une uniformisation de la fête mais représente le canevas théâtral au moyen duquel chaque famille met en scène sa propre histoire selon le modèle musical du thème

¹ Cette problématique a été étudiée par l'Institut de Théologie Pratique de l'Université de Berne dans le cadre du PNR 52 du FNS. Pour une présentation détaillée des résultats, cf. Maurice Baumann, Roland Hauri (Hrsg), *Weihnachten – Familienritual zwischen Tradition und Kreativität*, Stuttgart 2008.

² Parallèlement à cette étude qualitative, une enquête quantitative auprès d'environ 1300 familles a été menée. Celle-ci confirme les lignes de force dégagées par l'analyse des données qualitatives.

(le scénario de base) avec variations. Les variations sont inspirées par les événements marquants de l'histoire familiale: un deuil, une séparation, un déménagement, une naissance, etc. Comme l'affirme une mère de famille: « Noël est l'indicateur de l'évolution de la famille; que s'y passe-t-il? Notre manière de fêter révèle les transformations familiales. » Dans une famille, par exemple, la mort du père modifie le rite. Une nouvelle séquence s'y ajoute: la famille se rend sur le cimetière pour déposer un cierge sur la tombe du défunt. Dans une autre famille, la venue des enfants entraîne le déplacement de la fête intergénérationnelle, qui se déroule dorénavant chez les parents alors que jusqu'ici elle était organisée par les grands-parents.

Dans ce cas, les séquences rituelles se modifient, le repas se simplifie, le temps accordé aux enfants gagne en importance.



tance. De leur côté les grands-parents ritualisent ce passage en inventant un rite de Noël réduit à sa plus simple expression. Comme le dit cette aïeule: « Presque plus rien, simplement nous nous retrouvons seuls autour d'une bougie dans la chambre, en silence, contents et reconnaissants. » Une séparation ou un divorce entraîne une réorganisation complète du rite. Ainsi une mère se retrouve seule avec sa fille et célèbre un Noël à deux car dit-elle: « Célébrer ainsi le rite de Noël atteste que nous restons malgré tout une famille et que nous avons en quelque sorte accepté cette douloureuse situation. » Le rite théâtralise le récit de l'histoire familiale. Il permet de structurer le temps. Il ouvre la possibilité d'explorer de nouveaux rôles. Il

consolide des liens et invente les solidarités intergénérationnelles. Il esquisse des solutions face aux crises et aux impasses. Il réunit les biographies individuelles pour les intégrer au système intergénérationnel. Il donne sens à la saga familiale.

2) Rôles, transmission et socialisation

Un père explique le rôle de chaque génération en termes footballistiques : « Les grands-parents sont la défense, ils apportent le matériau de base, les parents, comme milieu de terrain, organisent la fête et les enfants marquent les buts. »

L'analyse détaillée du récit familial montre que ces rôles ne représentent nullement une copie conforme des rôles sociaux bien établis, bien au contraire. Si la génération pivot des parents est, en tant que tranche de population active, socialement considérée comme centrale, les grands-parents et les enfants au contraire ont une importance plutôt marginale. Le rite de Noël redistribue les cartes : les grands-parents en sont les hôtes d'honneur et les enfants les personnages centraux. Mais le rite ne redistribue pas seulement les rôles, il en modifie également l'articulation intergénérationnelle. Si socialement les générations s'inscrivent dans une chronologie temporelle qui renvoie les grands-parents au passé, ancrent les parents dans le présent et préparent les enfants au futur, le rite au contraire les met en interaction. La compréhension diachronique des rapports intergénérationnels fait place à une appréhension synchronique. Le scénario final du rite est l'objet de négociations intergénérationnelles, la réécriture du récit familial devient œuvre collective et la construction de l'esprit de famille se nourrit des événements biographiques de tous les participants. Dans le laboratoire existentiel du rite familial de Noël, le système intergénérationnel fonctionne comme une communauté de chercheurs attachés à un même projet, soucieux du bien commun et préoccupés de garantir à chacun sa place. La transmission d'un patrimoine et la socialisation familiale ne s'inscrivent pas dans une logique déficitaire, qui suppose que chaque génération s'approprie sélectivement ce que la précédente lui lègue, mais elle s'opère sur le mode de la transformation et de la réappropriation concertée. Chaque membre du système intergénérationnel est un acteur de la construction de l'esprit de famille.

3) Dimensions symboliques du rite familial

Tous les participants à la fête de Noël soulignent un triple aspect symbolique du rite familial. Premièrement, ils insistent sur son caractère d'exception. Il échappe aux contingences quotidiennes et se déploie comme un réseau d'interactions suscep-

Noël, fête ambivalente : le regard de familles portugaises en Suisse¹

Noël fait partie de ces rituels, familiaux et sociaux, qui réjouissent et agacent en même temps, allument des étincelles dans les regards des enfants et déclenchent parfois quelques irritations dans le cœur des adultes... Et pourtant Noël, qui remonte certainement à des temps qui précèdent l'ère chrétienne dans sa structure et certaines de ses fonctions, continue de se fêter. Les personnes, pratiquantes ou non, jeunes et âgées, expriment souvent leur difficulté de même imaginer ne pas fêter en famille cet événement qui représente une occasion de réunir l'ensemble des générations.

La dimension familiale de ce rite (notons que la fête organisée autour de la famille nucléaire date du 19^{ème} siècle environ) apparaît comme très importante pour les personnes interrogées, même si par ailleurs cette dimension semble aussi rendre la fête parfois difficile à organiser. Elle joue dès lors certainement un rôle dans les processus de socialisation de l'enfant aux codes et valeurs de la famille, de la construction et le maintien des rôles et des genres, de transmission des mythes et des valeurs à travers les générations, de ressource symbolique potentielle pour les individus confrontés aux défis de l'existence. On peut toutefois s'interroger : si Noël est porteuse de dimensions de socialisation et d'élaboration des liens au sein d'une famille, qu'en est-il lorsque le couple parental vit dans un pays qui n'est pas celui de son enfance, et lorsque la génération des grands-parents n'est pas présente ? Nous avons cherché à explorer ces questions en interrogeant des familles d'origine portugaise des cantons de Neuchâtel et du Jura.

En interrogeant les personnes issues de la

migration portugaise, deux éléments principaux peuvent être relevés : Noël est une fête familiale, vécue le plus souvent en Suisse, organisée selon le canevas vécu au Portugal par les parents dans leur enfance ; vivre Noël « à la portugaise » est considéré comme important.

Interrogés sur le déroulement et les symboles distinctifs de la fête, les personnes citent les thématiques de base que nous avons déjà relevées dans les récits de jeunes adultes à Neuchâtel et de familles jurassiennes que nous avons également rencontrées : la centralité de la famille et des enfants en particulier, le sapin, le repas, les cadeaux. L'accent cependant est mis par les personnes sur certains aspects qui, à leurs yeux, font la spécificité du Noël « portugais » : la place centrale du repas (« Il faut dire que dans mon pays d'origine, les traditions culinaires que d'ailleurs, nous pratiquons, revêtent presque un caractère religieux »), la dimension festive, et l'aspect d'abondance qui en découle. Même si la cuisine au quotidien n'est pas systématiquement faite de plats portugais, à Noël « on arrive donc le 24 chez la personne et on mange donc le traditionnel manger portugais *batatas com bacalhau* et, ensuite, on fait *arroz com polvo* et après il y a les traditionnels desserts de Noël et les noix » (Manuela). Les plats typiques préparés et mangés en commun à Noël représentent donc un élément central de la fête.

Lorsque les personnes décrivent leur Noël en Suisse, une double association autour du thème de l'« abondance » apparaît : non seulement l'abondance du repas mais aussi l'abondance vécue dans la sociabilité. Le repas est décrit en effet souvent dans sa richesse (il n'est pas nécessairement oné-

¹ Ce texte fait référence aux résultats de deux recherches que l'auteure a menées lorsqu'elle travaillait à l'Université de Neuchâtel. La première s'est déroulée dans le cadre de la collaboration avec l'Institut de Théologie Pratique de l'Université de Berne (et en particulier avec le professeur M. Baumann), dans le PP « Comment les familles fêtent-elles Noël ? » (PNR 52 « L'enfance, la jeunesse et les relations entre les générations dans une société en mutation »). L'Institut de Psychologie et Education de l'Université de Neuchâtel y a conduit une recherche (avec la collaboration de C. Bossi et M. Milan) qui visait à appréhender les pratiques et le sens que les membres d'une famille accordent à cette fête, dans le contexte jurassien à majorité catholique. La seconde a été menée dans le cadre de la manifestation Neuchâtoise organisée par le Bureau du délégué aux étrangers du Canton de Neuchâtel. Elle a été menée avec l'aide de L. Oswald et A. Prada da Fonseca. Je remercie également chaleureusement les étudiants avancés de l'Institut de Psychologie et Education qui ont apporté un précieux soutien dans le recueil de données et dans les réflexions qui sont présentées dans ce texte. Pour des compléments d'informations, voir Muller Mirza, N. (2008). Zwischen Weitergabe und identitärer Neuausrichtung. Die psychosozialen Dimensionen von Weihnachten in der Migrationssituation. In M. Baumann & R. Hauri (Eds), Weihnachten – Familienritual zwischen Tradition und Kreativität (pp. 117-143). Stuttgart: Kohlhammer.

reux, mais copieux, puisque le plat principal se caractérise souvent par de la morue mélangée avec de la pomme de terre, ou d'autres plats selon les traditions des régions d'origine) et ce sont surtout les desserts, gorgés de sucre et d'œufs, souvent frits dans l'huile d'olive, qui sont associés à Noël. La dimension festive est également développée: on est nombreux, on parle fort, on rit beaucoup... « C'est tout plus » résume Manuela.

Les familles interrogées décrivent ainsi une fête qui cherche à maints égards à ressembler à celle célébrée par les parents lorsqu'ils étaient eux-mêmes enfants, au Portugal. Cette volonté de poursuivre et revivre des émotions associées à son propre passé semble être présent également chez les personnes interrogées à Neuchâtel et dans le Jura. Toutefois, auprès des familles immigrées, le « Noël à la portugaise » semble remplir des fonctions psychologiques particulières, colorées par l'expérience de l'exil.

Noël, un lieu pour retrouver ses origines

Certaines personnes interrogées présentent la fête de Noël, du fait qu'elle met en scène des éléments propres aux traditions portugaises, comme un lieu où elles peuvent élaborer des liens entre les différentes dimensions de leur identité, par-delà la distance et le temps. Manuela, par exemple, une jeune femme de 22 ans, née en Suisse et qui vient de terminer les démarches de naturalisation, rappelle l'importance qu'elle accorde à cette fête: « Je suis avec quelqu'un qui est Suisse et qui a même des origines suisse-allemande, c'est dire à quel point je suis enracinée dans la Suisse (rires), et d'autres cousins qui s'ont mariés à des Suisses, et pourtant, on fête encore à la portugaise (...). On est comme ça, ces traditions doivent être maintenues pour que mon équilibre soit sauf ».

Tout se passe ainsi comme si Noël était utilisée par ces personnes comme une ressource leur permettant de reconstruire des liens que l'exil et la distance avaient mis à mal. Joana, arrivée en Suisse il y a une quinzaine d'années et mère de deux enfants nés en Suisse, résume ce sentiment: « C'est vrai que des fois quand je suis en train de manger *batatas com bacalhau*,

je pense à mes parents qui sont aussi en train de manger *batatas com bacalhau*, et je trouve que ça fait un peu comme si on était tous ensemble. » (Joana)

Entre transmission et adaptation

L'importance accordée aux « traditions » portugaises explique le souhait exprimé par les personnes interrogées de les transmettre à leurs enfants. Paolo, père de famille arrivé il y a 15 ans en Suisse, par exemple, en parle en ces termes: « Pour moi et pour les gamins, il faut qu'il reste quelque chose même si eux c'est pour les cadeaux je vous dis franchement, il faut quand même qu'ils restent dans la culture même si je peux pas les obliger à être à fond dedans! ».

Ce vœu est pourtant soumis à interprétation de la part de la jeune génération qui observe les adaptations que la présence en Suisse a occasionnées: « Mais c'est vrai que par rapport à ceux qui sont ici, en règle générale, euh, on sait. On a gardé quelques traditions, je veux dire portugaises, mais en fait on les a... adaptées à, au pays dans lequel on vit, quoi. » (Jana)

Un temps qui ravive les sentiments de rupture

Au-delà de certaines similitudes, il semble bien que la distance temporelle, géographique et émotionnelle se fasse sentir... La volonté de poursuivre les « traditions » se heurte parfois à la réalité de l'exil. A cet égard, les paroles des personnes interrogées sont souvent marquées par une ambivalence associée à l'expérience même de la migration: tout se passe comme si Noël réveillait la douleur d'être loin de son pays, de sa famille, de sa propre enfance... Paolo exprime ce sentiment de manque en ces termes:

« Souvent, les fêtes de Noël, même Nouvel An, on est souvent tout seuls! Là, à quelque part, pas à Nouvel An, mais à Noël, je veux pas dire parce qu'on a tout le confort, on a tout, j'entends, il manque rien mais c'est là qu'il manque quelque chose! C'est vrai que ce jour-là, on est là le 24 (...), le soir, on est là, on prépare, on boit un petit apéro, on est là avec les gamins qui sont déjà un peu excités à cause des cadeaux. On essaie de téléphoner toujours à la famille et c'est vrai que je m'assieds à

table, je mange normalement, je veux pas dire que je mange pas à cause de ça mais, c'est à ce moment-là où je suis à table et je me dis: *c'est là qu'il manque quelque chose!*».

Malgré le fait que la dimension religieuse ne soit plus tant au cœur de sa définition, malgré les pressions (économiques et émotionnelles) qui pèsent sur cette époque de l'année, malgré les aspects commerciaux qui l'entourent, Noël tient une place toute particulière dans le calendrier familial. Par-delà le discours attendu de l'«esprit de famille» qu'elle permettrait de préserver comme un bien sacré, il semble qu'effectivement Noël représente un temps fort pour la famille, de retrouvailles, d'échange, de convivialité, où chacun est prié de faire, si ce n'est le point sur l'année écoulée, du moins le poing dans sa poche... La question particulière qui a été développée dans ce texte portait sur la signification que revêt cette fête aux yeux de personnes connaissant une situation de rupture particulière, celle de la migration.

Noël, au cœur d'enjeux culturels, familiaux et personnels

Noël, pour les personnes interrogées, semble jouer des rôles particuliers au sein de la famille et du groupe. C'est à cette occasion que certains aspects propres à ce qui est considéré comme la culture portugaise sont vécus, ritualisés, avec la volonté de leur transmission aux générations suivantes. Il s'agit ainsi d'une fête qui marque un sentiment d'appartenance au pays d'origine, et ceci quelles que soient les modalités d'intégration en Suisse. Elle constitue un espace qui permet d'exprimer un lien avec son groupe, avec sa famille (celle qui est ici et celle restée au pays), et certainement aussi avec la part d'enfance qui est en chacun. Noël se trouverait ainsi au cœur de trois types d'enjeux: enjeux culturels – de maintien et de réélaboration de pratiques associées à une appartenance à un groupe, en la ravivant dans une célébration festive; enjeux familiaux – d'expression et de préservation des liens affectifs intergénérationnels – et enjeux au niveau individuel – d'élaboration d'un sentiment de continuité dans l'articulation d'un passé, d'un présent et de projets.

A travers les paroles des personnes interrogées, deux aspects apparaissent, qui peuvent sembler paradoxaux à première lecture: la tension d'une part entre transmission et adaptation, et celle, d'autre part, au niveau personnel, entre sentiments de ressource et de rupture que suscite Noël:

1) Noël est considérée comme un lieu d'expression et de transmission de certaines «traditions portugaises», et chacun semble considérer cette dimension comme centrale. Or, les personnes mettent également en évidence les dimensions de nouveauté et de négociation de la «tradition»

en fonction du contexte dans lequel la fête est organisée. Ana évoquant Noël autour des deux mots-clé *bacalhau* et *neige* résume bien les mouvements d'adaptation et de changements occasionnés par la migration. Dans ce sens, Noël peut être comparée à d'autres rites traditionnels qui assurent la transmission et la continuité tout en intégrant des formes culturelles de la région d'immigration, marquant par là la dynamique des processus d'acculturation.

2) Les témoignages autour de l'importance que revêt Noël apparaissent parfois contradictoires, et ceci pour une même personne interrogée. Si la fête constitue une façon de se connecter à ce qui est fondamental pour soi, elle éveille également le sentiment fort de nostalgie et de manque, qui émerge justement au sein d'un rite qui, du fait qu'«il n'est plus ce qu'il était», marque encore plus vivement la rupture vécue.

Ces «paradoxes» nous amènent à saisir le rôle psychologique important et ambivalent que peuvent jouer les médiations symboliques telles que les rites familiaux et religieux dans la structuration de la vie collective et les parcours individuels des personnes issues de la migration.

Nathalie Muller Mirza
Université de Lausanne

Courrier des lecteurs

Chère Lectrice, Cher Lecteur,

Cette page vous appartient !

InterDIALOGOS comprenait à l'époque une page « Courrier des lecteurs » permettant d'exprimer besoins, remarques et commentaires sur un article ou pour annoncer un événement en lien avec l'interculturel.

A l'occasion des 20 ans d'InterDIALOGOS, le comité de rédaction a décidé de restaurer ce moyen d'échange.

Nous vous remercions d'avance de prendre vos plumes. Soyez assuré-e-s que nous accueillerons avec plaisir et intérêt vos contributions.

Le Comité
InterDIALOGOS

Ecrire à InterDIALOGOS :

Par courriel :

interdialogos@bluewin.ch

Par poste :

InterDIALOGOS
Case postale 830
CH-2301 La Chaux-de-Fonds

la Suisse

Le Programme «PIERRE» Pédagogie Interculturelle pour une Education aux Représentations et contre le Racisme

Le programme «PIERRE» a été testé sur un échantillon de douze élèves âgés de 16 à 19 ans. Pour les besoins de l'analyse comparative, ils ont été catégorisés en quatre groupes, en fonction de leurs origines nationales. Sur ce point, il est important de souligner que, parmi ces jeunes, cinq seulement sont étrangers et que tous les autres sont des suisses aux origines culturelles familiales multiples. L'échantillon choisi est donc par définition, représentatif de la diversité. Ce programme d'éducation contre le racisme a été construit afin de faire le lien entre les avancées théoriques et les innovations pédagogiques de différentes régions du monde pour répondre aux besoins spécifiques des jeunes générations, notamment issues de la diversité culturelle. Le programme proposé est adapté au contexte multiculturel suisse, mais s'inspire aussi directement d'exemples d'intervention américaine, australienne, ou anglaise. En tenant compte du caractère unique et spécifique de chaque contexte national, on a pu sous-estimer les possibilités qu'offriraient l'application de ces propositions sur les élèves de Suisse. En effet, la diversité culturelle d'un pays peut naître de la migration, comme en Suisse, tout comme de la colonisation, ou de la déportation de populations entières, conséquence du commerce des esclaves notamment. Ainsi, les préoccupations et les réponses attendues par les jeunes générations sont évidemment tout aussi variées. Mais, pourtant, face à la montée du racisme en Europe, et de la xénophobie en Suisse, ces modèles pédagogiques novateurs permettent d'envisager un monde scolaire mieux protégé de l'intrusion des débats politiques, et qui garantisse un cadre d'étude serein pour chaque élève.

Pédagogie d'ici et d'ailleurs...

Dans une Europe en construction, la définition d'une identité culturelle commune constitue actuellement une question centrale, mais en parallèle, la revendication des particularismes identitaires des différentes communautés culturelles en présence l'est tout autant. Pour répondre à ces préoccupations contemporaines, les Sciences Sociales s'intéressent de plus en plus aux phénomènes humains et aux questions relatives à la notion d'identité (Jean-Loup Amselle, 1990). Grâce à ces avancées scientifiques, on comprend mieux aujourd'hui les processus humains d'intégration des migrants dans un contexte culturel nouveau, ou d'adaptation des indigènes de tous bords à un contexte culturel en changement. L'étude des individus migrants et des minorités culturelles indigènes séculairement dominées ont permis de mieux définir certaines conséquences des modifications brutales de l'environnement culturel: ainsi, le sentiment d'acculturation ou de perte d'identité culturelle; la déculturation ou sentiment de dépersonnalisation et ses effets néfastes comme la dépression; et plus légèrement, les processus syncrétiques ou stratégies individuelles d'adaptation et de réinventions identitaires (Selim Abou, 1981).

En pédagogie, face à ces nouvelles connaissances, les débats se sont orientés sur des problématiques et des idéologies tout aussi nouvelles, visant notamment à redécouvrir une identité culturelle originelle, à revaloriser une appartenance culturelle en étayant les connaissances historiques et à recouvrer une certaine authenticité par un retour aux

sources ou aux sens des valeurs originelles. Les trois axes principaux de ces nouvelles pédagogies sont donc la réflexion et la découverte d'une culture traditionnelle, de son histoire (culturelle ou familiale), et de ses valeurs. Les populations visées par ces programmes se divisent en trois catégories: les adolescents issus de minorités ethniques cibles (revalorisation de soi), les adolescents dits «à risque» (pathologie psychologique, dépression, délinquance, etc.) en raison d'une perte apparente de repères stables (thérapies familiales), et les populations de jeunes étudiants toutes origines confondues (connaissance de ses forces et de ses faiblesses).

En Suisse, depuis les années 1990-2000, la volonté d'adaptation de l'école à une population d'élèves de plus en plus hétérogène a constitué la raison principale de l'apparition de projets de formation complémentaire des enseignants aux questions interculturelles (CDIP, 2000). Des efforts - encore timides - ont également été faits pour proposer aux élèves une littérature débarrassée des orientations idéologiques du passé qui prônaient la supériorité de l'homme blanc sur les peuples primitifs, comme l'histoire de Robinson Crusoe (Cetli & Origoni, 1998). Mais dans d'autres régions du monde, on constate que des programmes pédagogiques dits «anti-racistes» sont directement proposés aux élèves, pour réfléchir de façon plus ciblée sur ce problème de société. Les programmes pédagogiques de sensibilisation au racisme ou d'éducation anti-racisme font le lien et s'intègrent dans des plans d'études de disciplines fondamentales préexistantes, le plus couramment dans les cours d'Histoire et d'Education Civique. Ils ont pour objectif de développer les connaissances dans des domaines variés, mais néanmoins complémentaires, grâce à l'étude de l'Histoire des relations entre les peuples, du caractère syncrétique de la Culture en général, de l'altérité culturelle, de l'Histoire de sa propre culture d'origine et des valeurs de solidarité et d'entraide encore vivaces dans les sociétés traditionnelles.

Etudier le racisme ou l'anti-racisme à l'école, permet d'orienter les apprentissages suivant deux trajectoires: d'abord, la connaissance et la revalorisation de soi, ensuite, la compréhension des grands débats de société et des règlements de l'institution scolaire en matière de gestion de la diversité. Ainsi, le programme «PIERRE» offre un espace de confrontation des points de vues et des sensibilités, ainsi que des stratégies personnelles de gestion de sa propre altérité, et un espace d'apprentissage des valeurs fondatrices de la société moderne suisse, telles que la laïcité. Le postulat d'une telle intervention pédagogique considère que le dialogue et la mise en discussion de thèmes très personnels, parfois douloureux, permettent d'obtenir des résultats supérieurs qu'un simple énoncé des interdits ou des lois suisses.

Visions du monde des jeunes participants

A partir des entretiens cliniques individuels, l'analyse comparative a conclu à une similitude significative dans les représentations de la vie future d'adulte, tous groupes confondus. Il n'a pas été observé de différences majeures dans la définition de l'être adulte. Ainsi, tous les participants en ont dressé un portrait assez uniforme, dépeignant pour le futur, un objectif commun d'une vie simple: avoir un travail, accéder au confort et ne pas avoir de difficultés financières, se marier, avoir des enfants, avoir une famille et des amis sur qui compter. Les participants ont notamment exprimé une vision plutôt pessimiste et inquiète du monde dans lequel ils s'apprentent à s'insérer, ainsi on constate une absence presque générale de rêves personnels, et des ambitions essentiellement relatives à des considérations matérielles. Ces similitudes flagrantes entre les groupes observés laisse supposer de l'influence prédominante et décisive de la société culturelle de résidence sur les représentations de soi et du monde. Une seule différence significative apparaît néanmoins dans les discours concernant les besoins de réforme de la société et du monde. En effet, les jeunes appartenant au groupe 1 (originaires d'Afrique Noire) ont tous souligné un fort besoin de paix dans le monde, pour bâtir un monde meilleur; alors que les jeunes des autres groupes ont souligné de façon très nette une préférence pour un besoin d'égalité entre tous (partage

équitable des richesses, rémunération égale, intégration des personnes en situation de handicap, parité).

Le thème du racisme et des préjugés a traversé toutes les étapes de l'intervention. Les jeunes participants en ont proposé deux définitions complémentaires : la définition pratique du racisme (groupe 1, originaires d'Afrique Noire), et sa définition théorique (trois autres groupes). Sur ce thème, il est apparu que, lorsqu'ils expliquent avoir été confrontés au racisme de façon directe ou indirecte, les jeunes déclarent en avoir fait l'expérience à l'école ou sur leurs lieux de stage pré-professionnel. L'intervention a permis de recueillir leurs stratégies personnelles lorsqu'ils se trouvent dans de telles situations à l'école. Une mise en commun des différentes propositions des participants a conduit à la constitution d'une liste non-exhaustive de stratégies d'action ou de réaction :

- 1) ne pas laisser s'installer un climat conflictuel de tension ou de harcèlement
- 2) agir (demander des excuses, en parler ou imposer le silence)
- 3) intervenir (défendre un camarade ou imposer une attitude plus respectueuse)
- 4) solliciter l'intervention de l'enseignant

Enfin, les discours des jeunes du groupe 1 (originaires d'Afrique Noire) ont également conduit à la constitution d'une liste de stratégies d'action ou de réaction face au racisme. Mais les stratégies identitaires présentées touchent plus directement à l'intériorité, à la différence visible et à la gestion adéquate de sa propre sensibilité. Elles ont pour fonction principale de gérer l'altération de l'image de soi liée au dénigrement de la peau noire, et donc de contrôler les effets néfastes sur son intériorité d'une exposition directe au racisme :

- 1) la connaissance des autres : distinguer le « racisme léger » d'un « racisme profond »
- 2) la résignation : pardonner un « racisme léger »
- 3) la réciprocité : répondre au racisme par le racisme
- 4) l'affirmation de soi : affirmer une image positive de la « culture » africaine
- 5) la connaissance de soi : se comprendre soi-même, tenir compte de sa sensibilité et connaître ses limites
- 6) la connaissance historique : affirmer son appartenance, maîtriser l'Histoire de l'Afrique
- 7) le rejet du racisme : refuser toute relation avec des manifestations de racisme

Mesure des effets du programme

L'évaluation générale de l'intervention a permis de démontrer qu'un tel projet est réalisable en un temps record. En effet, le programme « PIERRE » s'est déroulé sur trois jours, dont seulement trois heures (3 x 45 minutes) ont été consacrées à la séance en groupe. La mesure des effets de l'intervention a notamment prouvé qu'au fil des débats et des exemples évoqués, les représentations positives sur l'altérité culturelle, ethnique ou religieuse, peuvent être encouragées. Ainsi, les participants ont eu l'occasion d'apprendre à exprimer une plus grande considération à l'égard des sensibilités de leurs camarades de classe. Les insultes et les provocations à caractère racial à l'égard des personnes de peau noire, ou reprenant des préjugés négatifs classiques à l'égard des arabes ou des africains, ont ainsi peu à peu laissé la place à des prises de positions plus compréhensives et plus positives sur l'altérité culturelle.

Conclusion

La construction du programme « PIERRE » a permis de mieux comprendre comment les jeunes représentants de la diversité vivent leur propre altérité ; de quelle façon et où ces jeunes se sentent exposés au racisme ; ou encore quelles représentations ils ont de la société suisse et des autres cultures. Au fil de l'intervention, les participants ont accepté d'exposer et de discuter de leurs expériences quotidiennes, de leurs sensibilités, de leurs points de vues et même de leurs stratégies personnelles. Grâce à la phase d'enseignement, qui a rendu possible l'observation de leur comportement en groupe, il a été notable de constater que les préjugés et les stéréotypes négatifs, voire les théories racistes, sont reprises même par des jeunes qui affirment des convictions personnelles anti-racistes, notamment sur le mode de la raillerie ou de plaisanteries maladroites, parce qu'elles peuvent choquer certains. Cette façon de rire du racisme manque ainsi son but, et peut donc parfois blesser de manière involontaire. En ce sens, les efforts des enseignants, et plus largement de l'institution scolaire, visant à garantir un cadre et un climat d'étude serein à tous les élèves des écoles genevoises, sont appelés à toucher une palette de jeunes dont l'étendue est parfois sous-estimée. Car en effet, l'ambition d'une sensibilisation des élèves à ces questions est aussi et avant tout, d'engager tous les acteurs de l'école vers une meilleure compréhension des règles de vie et de respect des sensibilités de chacun.

Mel Carroz

NOTE :

L'activité testée ici a été développée dans le cadre de mon mémoire de licence à la FPSE, Genève, sous la direction de M. A. Akkari (et avec un jury composé des prof N. Muller-Mirza et J.-P. Payet).

RÉFÉRENCES :

- Abou S. (1981). L'identité culturelle. Relations interethniques et problèmes d'acculturation. Editions Anthropos, Paris.
- Amselle J.-L. (1990). Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs. Ed. Payot, Paris Vle.
- Cetlin J. & Origoni C. (1998). Livres pour enfants et interculturelisme en Suisse romande : Un point de vue. Bulletin de la Commission Fédérale contre le Racisme, TANGRAM n°5, pp. 30-38.

Sur les traces de son histoire familiale

Des champs à la plume

Depuis 35 ans en Suisse, Emilia Aloe revient sur son enfance italienne, sa vie à la ferme et son travail à l'usine, avant son arrivée à Cortaillod, au bras de son jeune époux. Elle avait 20 ans.

En 1955, dans la province de Parme, Angelina Boselli a déjà 49 ans lorsque naît son troisième enfant: Emilia. C'est dans l'aura de Giuseppe Verdi que la petite fille grandit, à Busseto, à deux pas du village de Roncole qui a vu la naissance du compositeur.

Son quotidien est bercé par le chant des oiseaux et rythmé par les travaux aux champs de ses parents, locataires d'un vaste domaine agricole. La vie à la ferme est dure, sans électricité et sans eau courante. Mais les souvenirs d'Emilia sont heureux. « Mon plus grand bonheur était de grimper tout en haut des arbres, sur la pointe, et de me balancer... ». La petite hirondelle regarde déjà au loin.

Fin de la berceuse. Emilia n'a que 14 ans lorsque son père meurt. L'adolescente commence à travailler à la chaîne dans l'une des plus fameuses usines de chaussures italiennes: Kallisté, « la plus belle » en grec. C'est peut-être de là, qui sait, qu'Emilia tient son élégance.

Une année après, c'est sa mère, emportée par un cancer, qui la quitte à son tour.

Coup de foudre

L'orpheline vit alors avec son frère de 23 ans son aîné, sa belle-sœur et ses neveux. En plus de son travail à l'usine, Emilia aide à la ferme. « Je devais tout faire: tuer

le cochon, aller ramasser l'ail, la tomate, la pastèque, le melon, faire les foins, et le dimanche traire les vaches... »

Un jour, Emilia, exténuée et pétrie de douleurs par la disparition de ses parents, s'évanouit à l'usine. Elle est hospitalisée. Convalescente, elle rate le mariage d'une collègue. Un détail? Pas tant que ça, car peu de temps après, pour rattraper la fête manquée, sa camarade l'invite à manger... C'est le tournant de sa vie. « Je me souviens que Mirella est venue me chercher en voiture à la ferme et qu'elle m'a emmenée chez le coiffeur. J'ai connu mon mari lors de cette soirée », raconte Emilia, le sourire aux lèvres. C'est le coup de foudre.

Pierangelo, cousin de Mirella, vit déjà à Cortaillod depuis l'âge de 13 ans. Sa mère a fait partie des premières émigrations ouvrières en Suisse dans les années 50. Le jeune homme achève son apprentissage de mécanicien. Les amoureux s'écrivent, s'appellent parfois, se revoient en Italie.

Entre-temps Emilia a changé d'usine: des chaussures de marque, elle se retrouve dans les boîtes de conserve. « C'était très très dur. Encore plus que dans la fabrique de chaussure. Il y avait des odeurs insupportables, un mélange d'alu et de peinture, qui imprégnaient tout, les cheveux, la peau, les habits. »

En 1974, Emilia fait son premier voyage en Suisse. Elle retrouve Pierangelo et tombe amoureuse des paysages helvétiques. À son retour, elle est enceinte. Le mariage, en Italie, ne tarde pas, suivi du départ définitif de son village, au bras de son jeune époux. « Je me suis attaché très vite à ce pays, même si les gens

étaient plus froids que chez moi. J'aimais les montagnes, le lac, les forêts, la tranquillité, la propreté... Mais je connaissais pas la langue, je connaissais personne, c'était pas facile. »

Le français avec ses enfants

En 1975, Marco naît. Trois ans plus tard, la famille s'agrandit d'une petite fille baptisée Marina. « Comme mes parents sont partis trop vite, je voulais être présente pour mes enfants », explique Emilia, alors mère au foyer. « Je me faisais beaucoup de soucis pour leur scolarité. Je ne pouvais pas les aider. C'est eux qui m'ont appris le français. Je me souviens qu'avec mon accent, c'était pas possible de leur faire les dictées, alors ils les lisaient et je les enregistrerais pour qu'ils s'écoutent ensuite. » Depuis, son fils est devenu ingénieur et sa fille, sage-femme.

Pour contribuer aux frais de leurs études, Emilia commence par faire quelques ménages, avant d'être engagée, un peu par hasard, dans une papeterie à Colombier. « J'ai tout de suite aimé! » Les yeux d'Emilia pétillent lorsqu'elle parle de sa passion pour les plumes et les stylos. « J'adorais les ouvrir, voir les gommes, les mines... » Et Emilia de décrire les modèles, de vanter les beaux papiers, et de lister les matériaux: les bois, les pigments, les métaux précieux, les encres de chine, leurs couleurs et leurs parfums... Mais ce qu'elle aime par-dessus tout, dans son métier de vendeuse, ce sont les gens. « J'aime autant vendre une gomme à 50 centimes qu'une plume à 2000 francs. J'aime vendre la chose juste à la personne juste. Ce que n'apprécient pas toujours les employeurs », dit-elle espiègle.

Aujourd'hui, Emilia travaille dans

une boutique de bijoux. « C'est différent, mais je retrouve les mêmes matériaux. Et les plumes sont aussi des bijoux. » Pour Emilia, l'objet sert l'écriture. Elle-même écrit « des petits poèmes ». En français surtout, car c'est dans la langue de Molière qu'elle lit les poètes et les romanciers qui nourrissent son caractère rêveur.

Italienne et Suisse

Emilia a donc deux langues et, aussi, deux nationalités. En 1995, elle s'est naturalisée en même temps que ses enfants. « L'examen s'est bien passé. On m'a demandé si j'aimais la fondue! », rit-elle. « Je voulais participer à la vie de ce pays. C'est important pour moi de pouvoir voter ici. Et en Italie aussi, bien sûr. »

Si ses enfants ont suivi l'école italienne, elle n'a pas fréquenté les associations italiennes. « Je n'avais pas envie d'être toujours avec des Italiens. Je n'ai jamais voulu travailler pour construire une maison en Italie, me retrouver là-bas à ma retraite, sans mes enfants et mes petits-enfants. Mais je crois que chaque parcours est différent. Certains restent très attachés à leur pays et ils oublient parfois qu'ils vivent ici. » Emilia retourne toutefois chaque année sur sa terre natale. Mais, au printemps, c'est pour l'Égypte qu'elle s'est envolée afin de fêter ses 35 ans de mariage avec Pierangelo. Et du même coup, ses 35 ans en Suisse.

Cette rubrique, soutenue par le Service de la cohésion multiculturelle, se veut un apport constructif dans la compréhension interculturelle et souligne la diversité de la communauté étrangère neuchâtoise. Retrouvez la galerie de portraits et de reportages radiophoniques sur le site: www.ne.ch/temoignages.

Aline Andrey



L'Italie en bref

Superficie: 301 230 km²

Population: 60 millions d'habitants

Capitale: Rome (depuis 1870)

Nature du régime: République

Chef du gouvernement: Silvio Berlusconi

Président de la République: Giorgio Napolitano

Histoire en bref: L'Italie est le berceau de l'Empire romain et de la Renaissance. L'art y est florissant (Léonard de Vinci, Michel-Ange,...). L'unification de l'Italie date de 1861. La pauvreté crée les premières grandes émigrations en 1880 et en 1913, juste avant la Première Guerre Mondiale aux côtés des alliés. Dès 1922, Mussolini instaure son régime fasciste et entre en guerre en 1940 aux côtés de l'Allemagne nazie. Le Duce sera fusillé en 1945. La République est proclamée en 1946. Le développement économique est fort, mais l'instabilité politique règne, surtout dans les années 70 (« années de plomb »). De 2001 à 2005, Silvio Berlusconi est président du Conseil italien (chef du gouvernement), ce qui représente le mandat le plus long de l'après-guerre. En 2008, après la démission de Romano Prodi, il est réélu.

Statistiques: 8 215 personnes d'origine italienne résident dans le canton de Neuchâtel (deuxième population étrangère après le Portugal, et avant la France. Les naturalisés ne sont pas compris dans ce chiffre).



Mariages forcés: un exemple d'action

La lutte contre les mariages forcés est devenue en Suisse, au même titre que la lutte contre les mutilations génitales féminines, un objectif important de la Confédération.

Des moyens ont été mis à disposition et des projets sélectionnés dans plusieurs cantons dans le but de mettre en œuvre, sur 2 ans, une campagne nationale, et ce, dès janvier 2010.

L'action menée par le canton de Neuchâtel a été choisie pour être adaptée dans les cantons romands. L'objectif de cette action, commencée en 2007, est la lutte contre les mariages forcés par le traitement des cas d'une part et la prévention et la sensibilisation d'autre part, avec le souci de ne pas stigmatiser les communautés étrangères.

Un plan d'action, soumis par un groupe de travail et avalisé par un groupe inter-services, propose de cibler trois publics - jeunes, professionnels et parents - pour information et sensibilisation.

Le fil conducteur de la démarche est constitué par une brochure d'information qui contient aussi bien des informations d'ordre juridique qu'administratif. Traduite en 4 langues, elle est disponible depuis le mois de juin 2009 de même que 2 affiches réalisées par les classes de médiaticiens et choisies, par vote, par de jeunes étudiants.

Au cours de l'année 2009, plusieurs séances d'informations et de présentation du matériel ont eu lieu, visant le public de professionnels, soit les directions d'école secondaires, les établissements de formation professionnelle mais aussi les services cantonaux concernés.

Plus de 1000 brochures ont déjà été diffusées, rencontrant un grand succès parmi les professionnels.

Amina Benkais



Geneviève MOTTET
Claudio BOLZMAN

**L'Ecole et l'élève
d'origine étrangère**
Genèse d'une catégorie d'action publique

2009 • 148x210 mm • 240 p.
ISBN 978-2-88224-084-2

Prix CHF 28
prix indicatif € 19

ies éditions
T: +41 (0)22 388 94 09
F: +41 (0)22 388 95 01
editions.hets@hesge.ch
www.hesge.ch/hets/editions

Nell'ambito del suo lavoro professionale sulla lingua e cultura italiana in Europa, in particolare in Svizzera e Germania, il **Prof. Gazerro Vittorio** a concluso il suo periodo di studio con il libro

**LINGUA INTERCULTURA
INTEGRAZIONE -
Anno Europeo del Dialogo
Interculturale**

pubblicato da Dokumentation Zentrum Interkultur - Ostschweiz, St. Gallen.

Il **Prof. Gazerro Vittorio** si rende disponibile per l'invio di copie del volume e per eventuali interventi in loco utili secondo le esigenze (v.gazerro@alice.it).

BON DE COMMANDE

CER05: *L'Ecole et l'élève d'origine étrangère*
..... **exemplaire(s)**
frais de port en sus

Nom/Institution :

Rue :

Code postal :

Ville :

Pays :

Adresse électronique :

Date :

Signature :

Diffusion pour les librairies

Suisse: Albert Le Grand, Beaumont 20, CH 1701 Fribourg • diffusion@albert-le-grand.ch
Belgique: Academia-Bruylant, BE-1348 Louvain-la-Neuve • promotion@academia-bruylant.be

L'Ecole et l'élève d'origine étrangère
COLLECTION DU CENTRE DE RECHERCHE SOCIALE, 5

Difficultés scolaires et comportementales des élèves apparaissent de plus en plus souvent dans les discours publics comme étant liées à l'origine « ethnique » des élèves. Les explications culturalistes ont pris le pas sur les explications de la problématique liées à l'origine sociale. Ce changement de paradigme est d'importance et déplace par là même, le type d'actions remédiatrices à apporter.

L'Ecole et l'élève d'origine étrangère met en lumière la genèse, à Genève depuis les années soixante, de l'élève étranger comme catégorie de pensée et d'action publique. Fondée sur l'analyse d'un vaste corpus, cette recherche met en évidence les actions de militants en faveur de la reconnaissance du droit à l'éducation pour chaque enfant, les discours et mesures visant la catégorie des élèves d'origine étrangère, émanant d'acteurs politiques, de pédagogues, du Département de l'Instruction publique, ainsi que des instances supranationales et nationales.

La mise en évidence d'une « ethnicisation » de la question pédagogique permettra aux praticiens, chercheurs et politiciens de reconsidérer certaines habitudes de pensée et catégorisation, pour une remise en cause de l'action en milieu scolaire.

Geneviève Mottet est doctorante en Sciences de l'Éducation à l'Université de Genève. Elle fut chargée de recherche à la Haute école de travail social de Genève dans le cadre de ce travail.

Claudio Bolzman est sociologue et professeur à la Haute école de travail social de Genève. Il est Coordinateur du Centre d'études de la diversité culturelle et de la citoyenneté (CEDIC HES-SO).

Hes-SO GENÈVE
Haute école de travail social

h e t s
Haute école de travail social
Genève

Pour compléter notre fichier d'adresses:

- Je désire être informé(e) par e-mail à la sortie de presse de chaque nouvelle publication
- Je m'intéresse à un abonnement de souscription (20% de rabais sur toutes les publications). Veuillez m'envoyer une fiche d'inscription à l'adresse indiquée au verso.
- Je ne figure pas dans votre fichier. Veuillez m'y inscrire (adresse indiquée au verso) et m'envoyer votre catalogue.
- Je ne désire plus figurer dans votre fichier.

affranchir svp

ies éditions
Haute école de travail social
Case postale 80
CH-1211 GENÈVE 4



EDUCAZIUN E SVILUP
EDUCAZIONE E SVILUPPO
ÉDUCATION ET DÉVELOPPEMENT
BILDUNG UND ENTWICKLUNG

Droits de l'enfant 2009 et éducation à la citoyenneté

Le 20^{ème} anniversaire de la Convention internationale des droits de l'enfant (CDE) en 2009 est une opportunité pour mettre un accent particulier sur la connaissance et l'application des droits en classe et à l'école par une éducation visant tant la construction de la paix et l'exercice démocratique que le « vivre ensemble ». Plusieurs ONG et institutions coordonnées par la Fondation Education et Développement (FED) proposent, pour tous les niveaux scolaires, des supports pédagogiques gratuits pour aborder les droits de l'enfant en classe.

Les documents pédagogiques 2009 ont pour mots-clés: droits, devoirs et responsabilités. En lien avec les programmes, les activités proposées offrent une entrée disciplinaire ou transdisciplinaire. Des exemplaires des dossiers sont gratuitement à disposition pour les enseignants (frais de port en sus).

L'espace pédagogique des droits de l'enfant www.droitsenfant.globaleducation.ch, destiné aux enseignant-e-s présente les documents disponibles et leurs objectifs, propose une galerie d'illustrations, des textes d'actualité en lien avec les droits de l'enfant et des références thématiques et pédagogiques.

Renseignements et commandes:

Fondation Education et Développement
Avenue de Cour 1, CH-1007 Lausanne
021 612 00 81 ; fed@globaleducation.ch



Jetzt neu:

Fundiertes Grundwissen für die pädagogische Praxis

DER AUTOR

THOMAS KESSELRING, geb. 1948, ist Professor für Philosophie, Ethik, Multikulturalität und Ökologie an der Pädagogischen Hochschule Bern.

Die Vorteile der WBG

- **Programmvvielfalt:** Rund 3500 Bücher aus mehr als 20 Fachgebieten, Hörbücher, Neue Medien, Kunst, Musik, Büchermöbel und vieles mehr
- **Vorteilspreis:** WBG-Bücher mit einem Preisvorteil von rund 25% und mehr
- **Kulturförderung:** WBG-Gewinne werden in Wissenschaft, Bildung und Kultur reinvestiert
- **WBG-Plus:** Einladung zu Veranstaltungen, ermäßigte Eintrittspreise für Museumsbesuche und exklusiver Abo-Vorteil für die Zeitschriften ›Universitas‹ und ›Antike Welt‹
- **Günstige Konditionen:** Nur eine Bestellung beliebigen Wertes pro Jahr und günstiger Jahresbeitrag von € 11,- (für Schüler & Studierende nur € 5,50)

Ein wichtiger Beitrag zur aktuellen Bildungsdebatte

THOMAS KESSELRING
Handbuch Ethik für Pädagogen
Grundlagen und Praxis

In der **laufenden Bildungsdebatte** ist es für alle Beteiligten wichtig, sich über ihre Ziele klar zu werden und zu verständigen. Thomas Kesselring leistet dazu einen entscheidenden Beitrag. Sein Handbuch ist durch eine **verständliche Sprache, anschauliche Tabellen und einen einmaligen Aufbau** in zwei deutlich getrennte Teile so klar gegliedert, dass der Leser auch komplexe Sachverhalte schnell durchschaut.



Werden Sie
WBG-Mitglied
und wir
schenken Ihnen
dieses Buch!

Der **erste Teil** erläutert die **Grundbegriffe der Ethik** sowie Freiheits-, Tugend- und Gerechtigkeitsbegriff, die weiteren Kapitel gelten der Entwicklung des moralischen Urteils, der Rolle der Ethik in Kooperations- und Wettbewerbskontexten, den Menschenrechten in der modernen Gesellschaft und der Alternative zwischen universalistischer und relativistischer Einstellung in der Ethik.

Im **zweiten Teil** geht es um den Bildungsbegriff, um Gerechtigkeit im Sanktionswesen, bei der Schülerbeurteilung sowie beim Zugang zu höherer Bildung, um die emotionale Entwicklung von Kindern, um Kinderrechte und um ethische Fragen einer multikulturellen Schule.

Die je zwölf Kapitel des ersten und des zweiten Teils sind **direkt aufeinander bezogen**, der Leser kann also zu einem bestimmten Teilaspekt immer zuerst die ethischen Grundlagen nachschlagen um sich dann im korrespondierenden Kapitel über die **praktischen Auswirkungen auf die Pädagogik** zu informieren.

2009. 351 S. mit 36 Tab., Literaturverz. und Reg., 16,5 x 24 cm, Fadenh., geb. Veröffentlicht mit Unterstützung des Schweizerischen Nationalfonds.

B 21751-9 Verlagsausgabe € 39,90 **WBG-Preis € 29,90**

WISSENSCHAFTLICHE
WBG
WISSENVERBINDET

Noch Fragen zur WBG? www.wbg-darmstadt.de oder rufen Sie uns an ☎ (0 61 51) 33 08-330

Vorteils-Coupon

Bitte ausfüllen und senden an: ✉ **WBG - Mitgliederservice - 64281 Darmstadt** oder ☎ (0 61 51) 33 08-277

Als neues Mitglied der Wissenschaftlichen Buchgesellschaft (WBG) habe ich das Recht, sämtliche WBG-Mitgliedsprivilegien zu nutzen. Ich unterstütze die WBG jährlich mit einem Beitrag von € 11,- (Schüler & Studierende nur € 5,50) und wähle jährlich mindestens einen Artikel beliebigen Wertes aus dem WBG-Programm. Der Austritt ist jederzeit zum Jahresende möglich. Es gelten die Satzung und die Allgemeinen Geschäftsbedingungen der WBG.

Absender

Name/Vorname

Geburtsdatum/Beruf

Straße/Hausnummer

Postleitzahl/Ort

Telefon/Fax

Ort/Datum

E-Mail (ich möchte in Zukunft per E-Mail über Ihre neuen Angebote informiert werden)

Ja, ich möchte von den WBG-Vorteilen profitieren.

1. Unterschrift (bei Minderjährigen zusätzlich Erziehungsberechtigter)

WIDERRUF innerhalb von 14 Tagen nach Erhalt des Mitgliedsausweises kann ich meinen Auftragsvertrag bei der WBG ohne Angabe von Gründen widerrufen. Ich bestätige hiermit, dass mir die Widerrufsmöglichkeit bekannt ist. Bitte hier nach **einmal** unterschreiben:

2. Unterschrift (bei Minderjährigen zusätzlich Erziehungsberechtigter)

Bevor ich mich für eine Mitgliedschaft entscheide, wünsche ich weitere kostenlose Informationen.

A 338

Bestellung

WBG Nr.	Ort	Umsatznummer	Preis	
1	B	21751	9	Ihr Geschenk als neues WBG-Mitglied

WISSENSCHAFTLICHE
WBG
WISSENVERBINDET

RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE :

Service de la cohésion multiculturelle du canton de Neuchâtel
et le projet NeuchàToi

ÉDITÉ PAR L'ASSOCIATION INTERDIALOGOS

CONTACT :

InterDIALOGOS
Case postale 830
2301 La Chaux-de-Fonds
CCP 20-9933-9

interdialogos@bluewin.ch
www.ne.ch/interdialogos

COORDINATION DU NUMÉRO :

Claudio Bolzman

COMITÉ DE RÉDACTION :

Amina Benkais, Claudio Bolzman, Concetta Coppola, Patricia Dos Santos Pereira,
Thomas Kesselring, Nathalie Muller Mirza, Michel Nicolet (coordinateur)

ONT COLLABORÉ À L'ÉLABORATION DU DOSSIER :

Simon Anderfuhren, Maurice Baumann, Claudio Bolzman, Myrian Carbajal,
Nilima Changkakoti, Rosita Fibbi, Myriam Gremion, Elisabeth Hirsch Durrett,
Monique Jäggi, Rohit Jain, Cornelia Hummel, Valérie Hutter, Nathalie Ljuslin,
Nathalie Muller Mirza, Marilène Vuille, Chantal Wyssmüller

Traductions : Thomas Kesselring, Concetta Coppola, Roberto Stocco, Hossam Adly,
Alexandra Felder

IMPRIMEUR :

Imprimerie des Montagnes SA
Rue Numa-Droz 150
2300 La Chaux-de-Fonds

Imprimé en 1300 exemplaires